

# INACCESSIBLE

#TOME 2

LINDSAY LORRENS

TEEN  
LIPS  
EDITIONS

- [Page titre](#)
- [Prologue](#)
- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)
- [14](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [17](#)
- [18](#)
- [Épilogue](#)

Lindsay Lorrens

# Inaccessible

Tome 2



[www.lipsandcoboutique.com](http://www.lipsandcoboutique.com)

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.

© 2018, Lips & Co. Éditions  
*Collection Teen Lips*

Première édition : juin 2018

ISBN : 978-2-37764-238-0

Sous la direction de Shirley Veret

Correction et mise en page : Sophie Druelle

Conception graphique de la couverture : Caroline Copy-Denhez

Illustration de couverture et intérieur :

© Elena Schweitzer © DK Art



**Lindsay Lorrens**, lecteur correcteur indépendant, est titulaire d'un Master en lettres modernes. Autrefois professeur de français et d'anglais pour divers organismes, elle poursuit aujourd'hui sa carrière tout en se consacrant en parallèle à ses passions : la lecture et l'écriture.

Maman active et débordée, elle jongle entre ses rôles d'épouse, de mère, d'entrepreneuse et de passionnée de littérature de la façon la plus désorganisée qui soit. Et elle croque la vie à pleines dents !



**@LindsayLorrensAuteur**

## Table des matières

Prologue 8

1 10

2 31

3 49

4 64

5 79

6 94

7 110

8 126

9 143

10 155

11 167

12 180

13 196

14 210

15 227

16 241

17 251

[18 268](#)

[Épilogue 276](#)

*À Nicolas, Quentin et Zoé,*

*Je vous aime*

# Prologue

— Mais pourquoi ? Pourquoi tu as fait une chose pareille ?

Je reconnais à peine ma voix – habituellement posée – alors que des sons suraigus franchissent mes lèvres. Je me sens coupable. Et si triste...

— Il devait payer, Marion. Pour ce qu'il t'a fait.

Il semble si démuni face à moi. Il est abattu et pourtant, il me contemple avec des yeux pleins d'amour.

— Alors, tu l'as tué, chuchoté-je, des larmes dans les yeux.

— Oui. C'était la seule solution.

Son visage prend un air furieux.

— Il t'a violée, ce porc ! Trop longtemps qu'il vivait librement, en toute impunité, sans être inquiété par qui que ce soit. Et il ne s'est pas arrêté à toi. Il a continué ensuite.

Ma gorge se serre à ces paroles. Un sentiment de culpabilité familial s'empare de moi. *Oui... je le sais.* Et c'est entièrement ma faute. Si je l'avais dénoncé, peut-être que...

— Il s'en est pris à d'autres filles au cours des dernières années.

— Comment le sais-tu ?

— Crois-moi. J'ai mené ma petite enquête.

Le ciel me tombe sur la tête. C'est moi qui ai provoqué tout ça. Je ravale les larmes qui menacent de déborder. Je pleurerai plus tard. Pour le moment, il faut

que je prenne une décision. Nos vies en dépendent. Notre avenir. Se peut-il que je fasse comme si je ne savais pas ? Pourrais-je vivre avec ce poids sur la conscience ?

Je le dévisage un court instant.

— Il faut que tu te rendes à la police, l’imploré-je alors du bout des lèvres.

— Jamais. Si je fais ça, ma vie est finie.

Je ne parviens pas à déglutir tant ma gorge se serre. En cet instant, je voudrais juste pouvoir me réfugier dans mon lit pour y verser toutes les larmes de mon corps et ne plus avoir à penser à cette histoire. Mais je ne peux pas fermer les yeux. Je dois affronter la réalité.

— Dans ce cas, tu ne me laisses pas le choix.

Il saisit mon poignet, me supplie du regard.

— Marion, ne fais pas ça ! Je t’aime tellement...

# 1

Tout ce que j'ai pu entendre sur l'île de Beauté est loin de refléter la réalité. La Corse est un endroit magnifique. Malgré les touristes qui y affluent chaque année, elle est parvenue à conserver son aspect sauvage, préservé. De petites plages protégées dans un écrin de verdure, des criques à l'eau turquoise, des gorges, des montagnes, des vallées, une nature immense et indomptable. Je me sens dans mon élément ici.

Après avoir atterri à l'aéroport de Calvi, trois jours plus tôt, sous un soleil de plomb, Maxime et moi avons pris un taxi jusqu'à l'hôtel cinq étoiles en bord de mer qui doit nous accueillir au cours des trois prochaines semaines. La résidence hôtelière « La Bougainvillée » est une merveille de luxueux confort et de calme pour les couples à la recherche de détente. Depuis notre arrivée, Maxime et moi passons notre temps entre baignades dans des lagons paradisiaques et promenades dans des lieux sauvages à couper le souffle.

Maxime... Nos rapports sont compliqués depuis quelques jours. Depuis l'avant-veille de notre départ en vacances. Depuis le fameux dîner en compagnie d'Anna et Romain. Sur le ventre, allongée sur mon transat, je profite des bienfaits du soleil tout en ressassant des pensées peu réjouissantes. La mort de Rudy. Son meurtre, devrais-je dire. Et là, le doute me reprend. Se pourrait-il que... ? Non. Maxime m'a juré que non, qu'il n'y était pour rien. Et je le crois. J'ai confiance en lui. Je l'aime. Mais il me cache quelque chose. Je le sais, je le sens au plus profond de moi. C'est comme si une imperceptible distance s'était insinuée entre nous.

Me tirant de mes réflexions, deux mains chaudes se posent sur mon dos et se mettent à me masser d'une façon très agréable. J'ouvre les yeux sur le sable blanc et fin.

— Salut, belle blonde, me murmure une agréable voix de baryton.

Je fonds déjà, rien qu'à l'entendre, rien qu'à le sentir près de moi.

— Maxime... Où étais-tu ? Tu as été long.

— J'ai appelé mes parents pour leur donner de nos nouvelles.

— Ah ? Comment vont-ils ?

— Et toi ? élude-t-il. Tu profites bien, on dirait ?

Je fronce les sourcils, mais il ne peut pas me voir. C'est souvent comme ça ces derniers temps. Je pose des questions auxquelles il répond évasivement ou pas du tout. Je ne veux pas qu'on se dispute. Je ne relève pas, préférant garder mes pensées pour moi.

— Oui... Après l'année que je viens de vivre, je pense avoir bien mérité ces quelques semaines de repos.

Ses mains interrompent leur agréable pétrissage. Il reprend d'une voix où perce le doute, lui habituellement si sûr de lui :

— Euh... Quand tu parles de l'année que tu viens de vivre...

— Oui ?

Je souris malgré moi.

— Tu ne parles pas de moi, hein ?

Je m'esclaffe.

— Marion...

Son ton est un avertissement. Ma punition va être terrible ! Je souris. J'adore le faire sortir de cette assurance qu'il affiche perpétuellement et qui m'agace par moments.

— Eh bien, même si ta compagnie n'est pas de tout repos, non, ce n'est pas de toi que je parlais. Je voulais dire, les études, mon travail, tout ça. On ne peut pas dire que ces derniers mois aient été une promenade de santé. Rassuré ?

Je me décide enfin à me relever du transat pour pouvoir l'observer à loisir. Il est à tomber. Comme d'habitude. Je m'en lasserai presque... Non. C'est un mensonge éhonté. Jamais je ne m'y ferai. Maxime fait partie de ces personnes qu'un rien habille. Il porte un simple bermuda beige ainsi qu'un polo bleu ciel et il semble tout droit sorti d'un magazine de mode. Ses cheveux bruns épais sont savamment décoiffés et ses yeux bleu turquoise ressortent dans cet irrésistible tableau. Ses yeux... Il se rince actuellement l'œil sur mon corps vêtu d'un minuscule bikini rouge. Et voilà... Désormais, mon bikini n'est plus l'unique note de rouge sur moi. Je viens de virer cramoisi. Il faut dire que son regard est très suggestif. Ses yeux remontent et se fixent aux miens, un voile de désir les brouillant. Je déglutis avec difficulté à la vue de son sourire carnassier.

— Maxime...

— Marion...

— Tu n'es pas raisonnable, il est à peine 10 heures et tu penses déjà à ça.

— Je pense toujours à ça. L'heure n'a rien à voir là-dedans.

Il appuie ses paroles d'un regard éloquent qui me fait glousser comme une dinde. Pour ça, on peut dire qu'il a un effet bœuf sur moi. Un simple regard et je suis réduite à l'état d'esclave consentant.

— Mais... Tu ne voulais pas faire cette excursion en bateau, ce matin ?

— Si... Mais on peut la faire un autre jour ?

Il poursuit son petit examen de mon anatomie tout en caressant mon épaule de son index. Je frissonne à ce contact, ferme les yeux. Je suis perdue...

Maxime s'empare de ma main. J'ai juste le temps d'attraper mon tote bag contenant ma serviette et quelques affaires qu'il m'entraîne déjà à sa suite en direction notre somptueuse chambre. Je dois avouer que je ne suis pas coutumière de ce genre d'endroit.

Tout, ici, respire le luxe, l'opulence, l'argent, à tel point que, parfois, je ne me sens pas à ma place, moi qui suis plutôt une habituée des gîtes, campings et maisons d'hôtes, dans lesquels j'ai pu voyager avec mes parents tout au long de mon enfance. Non pas que le luxe me dérange, mais je ne suis pas vraiment à

l'aise dans ce type d'établissement. Rien que le salon de notre suite occupe plus de place que le petit studio que j'habitais encore il y a peu, avant d'emménager chez Maxime dans un quartier très prisé du vieux Rennes.

Mon regard embrasse la pièce d'un coup d'œil circulaire lorsque mon chevalier servant s'éclipse pour me laisser entrer. La femme de chambre a déjà fait le ménage. Tout est rangé, le lit king-size est fait, chaque chose est à sa place. Des pétales de roses ont même été déposés sur la courtepoinTE. Un délicat parfum emplit la pièce lumineuse. Tout est parfait.

Je sens deux mains se poser sur mes épaules et descendre le long de mes bras dans un geste sensuel. Je souris malgré moi, puis me retourne pour lui faire face. Maxime me domine de deux bonnes têtes, aussi, je suis contrainte de lever le menton pour plonger mes yeux dans les siens et suis aussitôt happée par une marée d'un bleu hypnotique. Il saisit mes mains dans les siennes, m'observe comme un félin s'appêtant à dévorer sa proie, provoquant de délicieux frissons le long de mon échine. À reculons, je marche en direction du lit, toujours sous son emprise. Conscient de l'effet qu'il a sur moi, il pousse un grognement animal censé me mettre dans tous mes états. Je me mets à ricaner nerveusement.

— Ce maillot de bain te va à ravir, me chuchote-t-il à l'oreille. Mais il cache bien trop de peau à mon goût.

Je lève les yeux au ciel. Ces deux petits bouts de tissu ne couvrent pas grand-chose en réalité. De son index, Maxime saisit l'une des bretelles de mon haut puis la fait glisser sur mon épaule. Il opère le même geste avec l'autre, approche ses lèvres de mon cou et se met à m'embrasser dans cette partie délicate, car il sait que ça me rend folle. Lentement, ses doigts cheminent en direction de mon dos puis défont avec habileté le nœud qui retenait encore le minuscule morceau de coton rouge, à présent par terre. Il s'écarte légèrement de moi pour m'observer avec gourmandise, ses yeux s'attardant sur ma poitrine. Ma bouche s'assèche. Avant que j'aie pu dire « ouf », ses lèvres se sont emparées des miennes. Ses mains se posent sur mes hanches et me plaquent contre lui avec lascivité. Nos bouches sont soudées l'une à l'autre tandis que ses mains parcourent mon corps. En un geste, il s'est débarrassé de son polo et son bermuda puis il m'allonge sur le lit et vient à ma rencontre...

*Deux heures plus tard*

Je meurs de faim. Être la compagne de Maxime n'est pas de tout repos. Depuis la première fois que nous avons fait l'amour, il ne se passe jamais une très longue pause entre deux relations. Ce qui est loin de me déranger... Il aime me répéter que c'est le prix à payer pour l'avoir fait attendre si longtemps avant d'accepter ses avances. Mais je ne vais pas m'en plaindre ! Il me comble bien plus que je n'aurais osé rêver. Si j'avais su, je n'aurais pas attendu une année entière avant de tomber dans ses bras. Il faut dire qu'avant de connaître Maxime, le sexe représentait pour moi la violence, l'humiliation, la douleur. Après le viol que j'ai subi, il m'a fallu de longues années et toute la patience de Maxime pour vouloir retenter l'expérience. Mais, dans ses bras, je suis heureuse désormais.

J'entends mon portable vibrer. Je le saisis sur la table de chevet à côté de moi. Anna. Ma rouquine préférée. Ma meilleure amie. Sans elle, je ne sais pas ce que je serais devenue. Elle a été une oreille attentive et une amie indéfectible depuis notre entrée au lycée. Sous des airs de fille frivole et superficielle se cache en réalité un cœur en or et une personne solide sur qui on peut s'appuyer.

*\*Alors, ces vacances, ma blondinette ? Tu profites bien ?*

*\*Coucou, ma rouquine ! Oui, c'est super ici. Les paysages sont incroyables. Et toi ? Comment ça va ? Et Romain ?*

*\*On file le parfait amour. Je t'envoie des gros bisous. Je t'appelle ce soir.*

*\*Ça marche. Bisous.*

Ces messages ne le disent pas, mais je sais qu'Anna s'inquiète pour moi. Depuis ce déjeuner au restaurant, quelques jours plus tôt, où elle m'a appris que Rudy, le garçon qui avait abusé de moi lorsque j'étais lycéenne, s'était fait tuer en pleine rue. Rudy... Rien que de penser à lui, j'ai la nausée. Maxime sort de la salle de bains. Il a pris une douche et me lance un regard de bienheureux. Je ne peux m'empêcher de sourire en le voyant si épanoui.

— On va manger, ma chérie ? Je meurs de faim.

— Plutôt deux fois qu'une !

Depuis notre arrivée, je ne cesse de m'émerveiller sur les installations de la

résidence hôtelière. Son hall d'accueil spacieux dont le parquet lustré en marbre reflète chaque chose, ses couloirs à la moquette beige, tellement moelleuse que chacun de nos pas est amorti et dont les murs sont habillés de toiles qui contribuent à l'harmonie des lieux. L'immense salle du restaurant ne fait pas exception à la règle. Le carrelage en damier blanc et noir résonne du cliquetis des talons aiguille Louboutin et Vuitton des clientes fortunées. Les tables rondes sont recouvertes de nappes beiges en lin fraîchement repassées et décorées de délicates petites compositions florales dans les tons orangés. Les sièges à haut dossier sont recouverts d'un doux velours vert bouteille.

Je me suis changée, car, ici, une tenue correcte est exigée. Je porte une robe à bretelles bleu marine en mousseline dont le tissu virevolte à chacun de mes pas ainsi que de jolies sandales en cuir couleur camel. D'après le coup d'œil que j'ai lancé dans la psyché avant de quitter la chambre, le résultat est plutôt pas mal. Pourtant, à côté des autres femmes qui portent des tenues de créateur, je me fais l'effet d'une paysanne. Des serveurs dans leurs tenues de pingouins s'activent déjà autour des tables, une serviette blanche en tissu posée sur le bras, dans une attitude irréprochable. Heureusement que la salle est équipée de l'air conditionné, sans quoi ils sueraient à grosses gouttes sous leurs uniformes. Je me sens assez mal à l'aise, moi qui, d'ordinaire, sers également dans un petit restaurant familial du centre de Rennes pour payer une partie de mes études. Le Pain d'antan marche très bien, mais il n'est certes pas aussi chic que ce restaurant gastronomique.

Maxime m'emmène dans un petit coin isolé, nous nous installons à table. Aussitôt, un serveur à l'allure compassée vient prendre notre commande. Ce midi, ils servent en plat du jour du homard au champagne et ses asperges en cage, que Maxime et moi choisissons. Sitôt parti, je jette un œil autour de moi pour observer les autres clients. J'aperçois alors deux filles de mon âge assises à une table qui m'observent de haut en ricanant. Ce sont deux grandes asperges trop bronzées dont les tenues aux couleurs criardes sont bien trop courtes et décolletées. Leur regard passe de Maxime à moi d'un air interrogateur. Elles se demandent probablement ce qu'il fait avec moi, lui qui dégage de la prestance, une assurance naturelle, alors que moi, je fais minuscule et empotée à côté de lui. Je dois reconnaître que la nature ne m'a pas gâtée en ce qui concerne la taille, je mesure tout juste 1 m 56. J'ai hérité ça de ma grand-mère. Je sais que Maxime adore ma petite taille, aussi je ne m'offusque pas plus que ça. Leur petit jeu ne m'intéresse pas. Pourtant, une nouvelle fois, depuis mon arrivée, je sens que je ne suis pas à ma place ici. Ces gens respirent l'argent, l'opulence,

l'autosatisfaction. Je pousse un soupir d'exaspération. Deux yeux me scrutent.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. Pourquoi tu dis ça ?

— Marion... Fais-nous gagner du temps. Toi et moi savons bien que quelque chose te perturbe. Alors crache le morceau.

Je frotte mes mains sur mes cuisses, bois une gorgée d'eau.

— Je suis mal à l'aise.

— Comment ça ?

Il regarde tout autour de lui, à la recherche de la cause de mon trouble.

— Quelqu'un t'observe ? Dis-moi qui, je vais aller lui parler.

Son visage a déjà pris une expression menaçante. Je ne peux m'empêcher de m'esclaffer, provoquant alentour quelques regards de reproche. Je me ressaisis aussitôt.

— Mais non, voyons ! me sens-je obligée de chuchoter. Je te parle de cet endroit en général.

Je fais un vaste geste circulaire des mains pour illustrer mes paroles. Il me regarde avec des yeux ronds. Il ne comprend pas ce que je veux dire. Bien sûr que non. Comment le pourrait-il, lui qui est né dans le luxe, qui a fait le tour du monde et qui est habitué à séjourner dans des palaces ?

— Regarde tous ces gens. Je n'appartiens pas au même monde qu'eux.

Il saisit ma main par-dessus la table pour l'embrasser tendrement.

— Et c'est tant mieux ! Je n'ai pas envie que tu leur ressembles. Toi, tu es naturelle, spontanée. Tu n'as rien à voir avec eux. Mais il va pourtant falloir t'habituer à les côtoyer. Parce que c'est le milieu dans lequel j'évolue depuis toujours.

Je soupire discrètement. Je n'ai rien contre les riches, mais l'expérience m'a

appris que ceux qui avaient de l'argent n'étaient pas forcément les plus aimables ni les plus empathiques.

— Et puis, poursuit-il avec bonne humeur, tu es bien tombée amoureuse de moi. Pourtant, on peut dire que je suis né avec une cuillère en argent dans la bouche. Ça ne t'a pas empêchée de m'apprécier.

— Non... Tu as raison. Mais toi, tu n'es pas aussi emprunté ni aussi imbu de ta personne. Tu les as vus se pavaner au bord de la piscine et regarder autour d'eux comme si les autres clients n'étaient que des insectes à écraser ? C'est à celui qui essaie d'avoir l'air le plus riche.

— Je suis content de te l'entendre dire. Mais, un conseil, ne fais pas attention aux autres. On est ici pour passer des vacances en amoureux. Tout le reste n'a aucune importance.

— Oui, tu as raison...

Je n'ajoute rien. Mais je n'en pense pas moins. Le serveur apporte nos assiettes. Je retiens mon souffle à la vue de l'œuvre d'art déposée devant moi, feu d'artifice de couleurs et de textures. Je saisis discrètement mon portable pour poster une photo sur Instagram :

#cuisineblingbling #restodesnob #viveleshamburgers

Nous dégustons notre plat – délicieux, je suis forcée de le reconnaître – tout en discutant de notre programme de la journée.

Cet après-midi, Maxime a prévu de me faire découvrir la plage de l'Alga, située à l'extérieur de la ville, qui est d'après lui bien moins fréquentée que la plage de Calvi et idéale pour se détendre en amoureux et se baigner. Il m'explique que c'est un petit coin tranquille et sauvage et qu'on ne peut y accéder que par une route étroite et sinueuse qui traverse la végétation aride. J'ai hâte de découvrir cet endroit, moi qui ai en horreur les lieux trop fréquentés. Nous terminons notre dessert, une fabuleuse tarte renversée agrumes-gianduja, puis nous nous levons de table. Lorsque je passe à côté des deux pestes atablées devant leurs salades insipides, je leur offre un grand sourire puis leur tire la langue. À la vue de leurs mines atterrées, je ne peux m'empêcher de pouffer comme une gamine. C'est puéril, mais je m'en fiche complètement !

Je suis étendue sur une plage de sable fin. J'écoute le chant des cigales, le bruit des vagues qui s'échouent à quelques pas de nous, et respire des odeurs mêlées de maquis et d'iode. Je suis au paradis. La respiration régulière à côté de moi me fait savoir que Maxime s'est assoupi à mes côtés. Je ne peux m'empêcher de sourire. Je l'aime tellement. Le voir si détendu me rend encore plus heureuse. Pour la énième fois, je me relève pour tartiner ma peau d'écran total. *Eh oui !* Le soleil et ma peau de blonde n'ont jamais fait bon ménage, même si j'apprécie lézarder sous ses rayons.

Nous nous sommes baignés dans les eaux tièdes et claires une bonne partie de l'après-midi. Une poignée de nageurs nous a tenu compagnie, mais comme Maxime me l'avait annoncé, il n'y a pas foule sur cette plage. Je jette un coup d'œil à ma montre. Il est presque 18 heures. Déjà ? Le temps ici file à une allure folle. Je repose le tube de crème solaire puis me tourne vers mon voisin. Sa peau arbore déjà un beau hâle doré. La chance ! Je ne peux m'empêcher d'admirer son corps sculpté, la virilité de sa silhouette massive et fine à la fois. Il possède de larges épaules et des bras musclés, mais une taille étroite et des abdos bien visibles. Son visage possède des traits fins, un nez droit, de hautes pommettes, une mâchoire carrée, de grands yeux aux longs cils, une bouche sensuelle. Il est à tomber ! Je ne peux m'empêcher de passer les doigts dans ses cheveux bruns en bataille. Un sourire se dessine sur ses lèvres, puis deux bras ensèrent ma taille et me soulèvent pour me poser au-dessus de lui. Je pousse un cri de surprise qui le fait rire.

— Alors, on se rince l'œil, belle blonde ?

— Comment tu le sais ?

— Je sens ton regard sur moi depuis quelques minutes déjà.

— Ah.

Pourquoi le nierais-je ? Je suis happée par son regard fascinant qui me contemple.

— Tu t'ennuies, ma chérie ? Tu veux qu'on parte ?

Il pose un doux baiser sur mes lèvres. Je pose mon front contre le sien, hume

son odeur virile qui me rend folle.

— Non, je suis bien...

Nos regards continuent de se perdre l'un dans l'autre.

— Je t'aime tellement, me chuchote-t-il, le visage soudain grave.

— Je t'aime encore plus, réponds-je sur le même ton vibrant.

Du pouce et de l'index, il s'empare de mon menton et attire mes lèvres jusqu'aux siennes pour m'offrir un baiser enflammé. Nos souffles saccadés se perdent l'un dans l'autre, rien ne compte plus que le bonheur d'être ensemble, que la sensation de nos bouches soudées qui s'explorent avec avidité, que cette communion de corps et d'esprit qui nous lie.

Même si cela me pèse, j'interromps notre étreinte quelques minutes plus tard.

— Il va falloir que nous partions, murmuré-je, peinant à reprendre ma respiration. On doit encore prendre une douche et se préparer pour le dîner.

— Oui, tu as raison, répond-il dans un soupir résigné. Toutes les bonnes choses ont une fin.

Il s'empare de ma taille et me dépose sur la serviette, à côté de lui.

— Allons-y.

Nous nous levons, rangeons nos affaires puis rejoignons le véhicule de location que Maxime a réservé pour notre séjour. Il s'agit d'un coupé sport Audi noir qui se fond parfaitement dans l'ambiance de ces vacances. Le bolide avale les kilomètres à vitesse grand V. Je suis confortablement installée dans l'intérieur tout en cuir et, les yeux fermés, j'écoute une chanson qui passe à la radio et que j'adore : *Issues* de Julia Michaels. Je me suis rarement sentie aussi bien dans ma vie. Je me sens heureuse, épanouie, vivante. Je pose une main possessive sur la cuisse de Maxime alors qu'il est concentré sur la route. Il sourit, mais garde le silence. J'aime cette intimité que nous partageons.

Lorsque nous arrivons devant La Bougainvillée, un voiturier vient à notre rencontre et se charge de garer l'Audi alors que nous nous dirigeons vers notre

suite. Sitôt entrée dans la pièce, je me fais un devoir d'étendre nos serviettes mouillées sur le balcon. Notre chambre se situe au 3<sup>e</sup> étage et la vue qui s'offre à moi est tout simplement époustouflante. Les montagnes, la mer, la nature sauvage. Cet hôtel est comme un bijou dans son écrin de verdure. Le cadre est vraiment magnifique. Je sens Maxime qui s'approche derrière moi. Il passe ses bras autour de mes épaules et me serre fort contre lui. Nous admirons silencieusement le paysage.

— Tu viens prendre ta douche avec moi ? chuchote-t-il à mon oreille.

Je glousse.

— Maxime, je te connais. Si je fais ça, nous ne sortirons plus de la soirée.

Je l'entends ricaner à son tour. Ici, il est désinvolte, spontané. Il ne ressemble pas au Maxime des derniers jours, avant notre départ pour la Corse. Soudain, je redoute notre retour. Je ne veux plus le voir taciturne, mystérieux, refermé sur lui-même.

Je me tourne vers lui, lève le visage pour que nos yeux se rencontrent.

— Maxime ?

— Oui, ma chérie ?

— Tout est tellement parfait depuis qu'on est ici. Je voudrais que les choses se passent toujours aussi bien entre nous.

Il fronce les sourcils, puis hoche la tête. Des pensées surgissent dans son regard. Mais je ne peux malheureusement pas les déchiffrer.

— Alors nous allons faire en sorte que ça reste comme ça. Je suis fou de toi et je sais que c'est pareil pour toi. Le reste n'a pas d'importance.

Il se baisse, enroule une mèche de mes cheveux autour de ses doigts, puis pose doucement ses lèvres sur les miennes.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien, ajoute-t-il tout bas.

J'ai envie de le croire, mais une petite voix pernicieuse dans un coin de ma

tête me dit que non, les choses ne sont pas si simples.

Il est 18 h 30. Maxime est sous la douche tandis que je papote au téléphone avec Anna.

— Je suis heureuse de t’entendre, ma blondinette. Nos sorties shopping me manquent, si tu savais !

— Anna... Ça ne fait que quatre jours que je suis ici, je m’esclaffe. Si je te manque déjà, qu’est-ce que ça va être dans deux semaines ?

Une plainte assez drôle se fait entendre dans le téléphone.

— Ne m’en parle pas ! Je vais devoir traîner Romain au centre commercial, le pauvre...

Nous rions toutes deux en imaginant la scène. Il faut savoir que son petit ami a une sainte horreur de tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une boutique. Romain est plutôt du genre intellectuel. Et même s’il est fou d’elle, je ne suis pas sûre qu’elle parvienne à l’emmener dans des magasins de fringues.

— Si tu veux, lui proposé-je, à mon retour, on se prévoit une journée entre filles.

— Vraiment ?

— Oui.

Je dois éloigner mon tympan du portable, car un cri strident retentit soudain à l’autre bout de la ligne.

— Rappelle-moi précisément quand tu rentres, déjà ?

— Anna... Je te l’ai répété cent fois. On rentre le dimanche 2 juillet.

— Pff... Le temps va me paraître interminable.

— Mais non... Tu as Romain maintenant. Vous pouvez sortir, tous les deux.

— Je sais... Mais je ne discute pas des mêmes choses avec lui. Ses centres d’intérêt et les miens sont à des années-lumière de distance. Je me demande

parfois ce qui nous a attirés, l'un et l'autre.

— Alors là, je ne suis vraiment pas une experte en la matière, mais il paraît que les contraires s'attirent.

— Oui... On peut dire que ça s'applique parfaitement à nous. Je ne me l'explique pas, mais je suis folle de lui. Son petit côté intello, son air désapprobateur quand je fais des excès. J'adore !

— Tu m'en vois ravie. Anna, je vais devoir te laisser. On se rappelle, ma rouquine ?

— Ça marche. Bisous, blondinette !

— Bisous.

Maxime sort de la douche, une serviette autour des hanches, un nuage de vapeur dans le dos, les cheveux plaqués en arrière. J'ignore les papillons qui surgissent tout à coup dans mon bas-ventre et lui demande, prise d'une idée soudaine :

— Tu m'accordes une faveur ?

Il m'offre un sourire en coin, canaille.

— Pas ça, ricané-je tout en levant les yeux au ciel.

— Mmm... Dommage.

— Ce soir, je t'invite. Tu veux bien qu'on sorte dans un endroit normal ?

— Normal ?

— Oui. Je veux dire, pas prétentieux. Un petit resto sympa, un bar, j'en sais rien. Mais j'en ai un peu assez de ce restaurant cinq étoiles où tout le monde est habillé en pingouin ou en Prada. J'ai envie de porter un simple short et un débardeur, pour une fois, ou un jean.

Il m'observe attentivement, semble méditer mes paroles.

— S'il te plaît...

— Si ça peut te faire plaisir. On peut même sortir tous les soirs, si tu veux. Je ne savais pas que tu avais autant la cuisine gastronomique en horreur.

— Mais non, pas du tout. C'est juste qu'un sandwich ou un hamburger ne nous tuera pas. Un repas sans prétention.

— Bon, très bien. Mais si tu m'invites ce soir, je vais me sentir redevable envers toi. Il va falloir que je te donne un petit quelque chose en retour...

Il m'offre un clin d'œil de tombeur. Nous éclatons de rire.

Nous nous baladons main dans la main le long du port de Calvi, situé dans la partie basse de la ville. L'atmosphère s'est un peu rafraîchie, rendant l'air plus respirable. D'agréables odeurs nous chatouillent les narines, mélange de végétation asséchée et d'iode. En cette fin de journée, le soleil prend des teintes rosées, offrant à notre vue un tableau avec une palette de couleurs riches, du bleu à l'orange en passant par le rose. Derrière les bateaux, on aperçoit la citadelle qui nous surplombe. Nous poussons notre promenade jusqu'au quai de Landry, à la marina. Maxime m'explique que ce port de plaisance accueille plus de cinq cents bateaux chaque année. De magnifiques yachts flambant neufs côtoient les bars et les restaurants que l'on retrouve à la pelle le long du quai.

Cet endroit est très vivant. Cela me change du calme ambiant et de l'atmosphère compassée qui règnent à l'hôtel. Le brouhaha des promeneurs, la musique rythmée diffusée dans les enceintes extérieures des bars le long de la promenade, et les rires des enfants me font un bien fou. Qui plus est, Maxime et moi nous promenons en tongs et dans des tenues décontractées. Je suis enfin dans mon élément. Ici, je me sens un peu comme lors de mes promenades dans les rues de Rennes. Une atmosphère chaleureuse se dégage des lieux. Les gens sont là pour passer du bon temps, pour se détendre, s'amuser, pas pour jouer à celui qui se pavane dans les vêtements les plus coûteux.

Nous commençons à avoir faim, aussi je m'arrête devant un petit estaminet sans prétention qui a l'air d'attirer beaucoup de monde. Je demande à un serveur s'il leur reste de la place et nous sommes presque aussitôt installés à une petite table pour deux dans un coin de la pièce. L'atmosphère charmante qui se dégage de ce modeste établissement me plaît immédiatement. Maxime se renfrogne quelque peu, je le vois à son visage soudain fermé.

— Quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est ça un resto pour toi ? Je veux t'offrir des vacances de rêve, visiter des endroits atypiques, et toi, tu as envie de manger dans une gargote.

Je fronce les sourcils avec mauvaise humeur.

— Pourquoi tu dis ça ? Tu n'as même pas goûté leurs plats. Tu pourrais arrêter de jouer les fils de riche cinq minutes ?

Devant mon air renfrogné, Maxime me dévisage, interloqué, puis il se radoucit. Je suis de nature plutôt calme et réfléchi en général, aussi, me voir sortir de ma réserve habituelle le prend de court.

— Excuse-moi, Marion. Tu as raison, je vais faire un effort.

Pour mon plus grand plaisir, les plats que l'on nous sert sont délicieux. Je me régale avec mes noix de Saint-Jacques sur fondue de poireaux. Mon voisin de table semble également ravi de sa sole meunière servie avec un écrasé de pommes de terre maison. Devant ce spectacle, je ne peux m'empêcher de le dévisager avec un sourire narquois.

— Tu avais raison. C'est horrible ici. Un vrai bouge ! Et leur cuisine ! Infecte !

— Oh, ça va, tout le monde a le droit de se tromper.

Il m'offre une belle grimace. Je ricane, sans pitié. L'atmosphère entre nous est désormais plus détendue. Nous passons un moment agréable. Ici, je peux rire, je ne suis pas obligée de chuchoter de peur que les autres clients me lancent un regard méprisant. Nous terminons notre repas puis sortons après avoir complimenté la propriétaire de l'estaminet. Sitôt le pied dehors, un spectacle ahurissant nous accueille : la voûte céleste offre à nos regards ses milliards de scintillements féériques. Nous contemplons silencieusement l'immensité juste au-dessus de nos têtes. Je me sens tout à coup toute petite et insignifiante, ce qui, allez savoir pourquoi, me rassure et me reconforte.

Le lendemain matin, nous nous réveillons au bruit des cigales qui fourmillent dans la région. Je jette un œil à mon portable pour vérifier l'heure et constate avec étonnement qu'il est déjà plus de 9 heures. J'ai très rarement la possibilité de dormir aussi longtemps et je dois dire que ça me fait un bien fou. Je récupère tout le manque de sommeil accumulé au cours des derniers mois. Entre mes

cours qui démarrent tôt, le plus souvent, et mon travail au restaurant, quatre soirs par semaine, qui m'oblige à me coucher aux alentours de 23 heures, on peut dire que je ne chôme pas en temps normal. Je m'étire tel un chat en ronronnant presque puis me tourne vers mon voisin qui dort comme un bienheureux. Et là, mon cœur fond de le voir aussi paisible.

— Maxime ? chuchoté-je avec douceur.

— Mmmm ?

Il n'ouvre même pas les yeux. Je ne peux m'empêcher de sourire. Je m'approche de lui, me pelotonne tout contre son corps chaud et imbrique mon visage dans son cou pour humer son odeur qui me rend folle. Il pousse un soupir de bien-être puis m'entoure de ses bras costauds.

— On devrait pouvoir rester toute la vie au lit, marmonne-t-il tout contre mon oreille.

— Je ne suis pas sûre que ton père soit d'accord avec cette idée.

Immédiatement, je regrette mes paroles. Toujours réfléchir avant de parler ! Maxime grogne avec mauvaise humeur. J'ai touché une corde sensible. Il faut savoir que les parents de mon cher et tendre sont des gens charmants, mais également des fabricants d'armes de réputation mondiale et ils fondent tous leurs espoirs dans leur fils pour reprendre l'affaire familiale florissante. Bien sûr, ce dernier est à mille lieues d'accepter de se voir confier les rênes de l'entreprise. Amateur de romans policiers, tout comme moi, Maxime est aussi, et surtout, un passionné d'histoire qui rêve d'aventures, de complots historiques, de secrets royaux oubliés. Il connaît par cœur tous les Indiana Jones, Allan Quatermain, Benjamin Gates et se voit bien, dans quelques années, déterrer des trésors enfouis en Égypte ou au Pérou, pour les exposer dans des musées. Maxime veut voyager, pour partir à la recherche d'objets oubliés, pas pour débusquer des clients fortunés.

— Tu ne voulais pas partir en balade en mer, ce matin ? insisté-je.

— Si... Mais on doit d'abord faire quelque chose.

— Qu...

Je n'ai pas le temps de finir ma question. Il s'est déjà emparé de mes lèvres.

## 2

Nous atterrissons à l'aéroport de Rennes après deux heures passées en première classe. Nous sommes en juillet, et pourtant, le ciel est gris et il pleut des cordes. Bienvenue en Bretagne ! Le soleil de Corse me semble déjà bien loin.

J'ai passé des vacances de rêve en compagnie de Maxime. Il m'a emmenée dans des coins de paradis, fait découvrir des lieux sauvages d'une beauté à couper le souffle, souvenirs que je conserverai précieusement dans un coin de ma tête toute ma vie. Alors que nous marchons main dans la main en direction des tapis roulants pour récupérer nos bagages, je jette négligemment un œil à mes jambes bronzées et je me dis que ce n'est pas avec ce temps que je vais pouvoir entretenir ce joli hâle. Je pousse un discret soupir.

Nous nous emparons de nos valises puis nous dirigeons vers le parking longue durée où l'Audi TT de Maxime nous attend sagement depuis notre départ. Je respire avec joie le parfum de l'intérieur en cuir qui m'est si familier et que j'aime tant. Sur le trajet qui nous emmène à son appartement, mon voisin est bien trop silencieux, comme si ce retour à la réalité marquait la fin de son insouciance. Les gouttes de pluie qui s'échouent sur le pare-brise semblent refléter son humeur maussade. Machinalement, je secoue la tête pour chasser ces idées noires et décide d'allumer la radio. Je me laisse bercer par la musique jusqu'à notre arrivée dans le parking souterrain de la résidence privée.

Sitôt rentrés, je me fais un devoir de vider les valises et ranger nos affaires. Maxime s'éclipse dans une autre pièce pour passer un coup de fil. À plusieurs reprises, j'entends sa voix monter d'un cran. Je ne sais pas qui est son interlocuteur, mais leur échange est plutôt houleux. Quelques minutes plus tard, il est de retour dans le salon, le visage impassible. Il s'installe dans le canapé et ferme les yeux. Comme toute femme dévorée de curiosité qui se respecte, je décide de ne pas attaquer de front tout de suite. Je termine mes petits

rangements, vais nous servir des rafraîchissements, puis rejoins Maxime sur le canapé. Je me pelotonne tout contre lui après m'être saisie de la télécommande de la télé. Il est 17 heures. Je fais mine de me plonger dans un programme puis entame mon opération commando.

— Tu vas bien ? lui demandé-je innocemment, sans même le regarder.

— Hum hum.

— Tu étais au téléphone tout à l'heure ?

Imperceptiblement, je le sens se crispier contre moi.

— Oui... rien d'important.

— Ah. Tant mieux.

Nouveau plan d'attaque.

— Tu sais ce que j'aime par-dessus tout dans notre relation ?

Il ouvre un œil, j'ai attiré son attention.

— Non.

— C'est cette complicité, cette confiance que nous partageons et qui fait que nous pouvons tout nous dire.

*Moi, machiavélique ?* Il s'éclaircit la gorge et remue légèrement.

— Euh... oui, moi aussi.

Mince ! Il est plus coriace que je ne le pensais... *Oh, et puis zut !*

— Maxime !

Je prends mon air sévère et me tourne vers lui.

— Quoi ?

— Tu vas me dire ce qui te tracasse, oui ?

— Écoute, ma chérie. Je sais que tu sais que quelque chose me perturbe. Mais si je ne t'en parle pas, c'est qu'il y a une bonne raison. OK ?

Je ne réponds pas, je me contente de croiser les bras sur ma poitrine et d'adopter un air boudeur tout en le dévisageant. Il poursuit, réalisant que je n'ai pas l'intention de lâcher prise.

— Je préfère régler les choses seul. Je n'ai pas envie de te mêler à ça.

— Donc, si je résume bien, dans notre vie future, quand tu rencontreras un problème, tu me tiendras à l'écart pour m'épargner ?

— Non, pas pour tous les problèmes que je rencontrerai. Uniquement ceux pour lesquels il est inutile de t'impliquer sachant que tu ne peux rien y faire.

— Mais, ça te ferait du bien à toi d'en parler, non ?

— Non. Je préfère gérer ça tout seul.

Il prend mon visage entre ses mains et plonge ses yeux dans les miens.

— Ne t'inquiète pas. Je n'essaie pas de te cacher des choses. J'agis juste pour notre bien à tous les deux. Tu dois me faire confiance.

Il semble sincère. Je préfère capituler. Pour cette fois.

— Bon, très bien.

Il dépose un doux baiser sur mes lèvres, puis nous reportons notre attention sur l'écran plat qui nous fait face, chacun dans ses pensées. Je jette un œil circulaire à la pièce qui nous entoure et repense à mon petit studio que j'ai quitté il n'y a pas si longtemps. Il était tout petit, mais je m'y sentais comme chez moi. Ici, ce n'est pas pareil. Je suis heureuse de vivre avec Maxime, bien sûr. C'est juste que, cet appartement appartient à ses parents et Maxime y habitait bien avant que j'emménage. Son cousin a même vécu ici pendant un temps. La déco, tout ce qui se trouve entre ces murs appartient à ses parents. Je n'ose pas apporter ma touche personnelle, car tout, dans cet endroit, est parfait. Le moindre élément, les coloris, les matières, le mobilier, le matériel. Aucune faute de goût. Pourtant, je ne me sens pas chez moi. Je me suis contentée d'apporter mes affaires, mais je ne me fais aucune idée : même si je n'en parle pas à

Maxime, je me sens un peu comme une étrangère entre ces murs.

Je pousse un discret soupir qui ne lui échappe pas, car il resserre la pression de ses bras autour de moi, mais il n'a aucune idée des raisons de mon trouble. La vie à deux, c'est loin d'être simple ! Bien sûr, ça a beaucoup d'avantages, et j'ai sûrement tort de voir les choses de façon aussi négative, mais il faut faire beaucoup de concessions.

Aux alentours de 17 h 30, je reçois un SMS d'Anna me demandant si je suis bien rentrée. Je décide de l'appeler.

— Marion !

Le bruit aigu qui s'échappe du portable me fait grimacer et j'éloigne aussitôt l'appareil de mon tympan.

— Comment tu vas, ma rouquine ?

— Je vais très bien ! Tu es rentrée, hein ? Dis-moi que tu es rentrée !

— Je suis rentrée.

— Oh là là ! Je suis tellement contente. Trois semaines sans te voir ! C'est beaucoup trop long. Vous avez quoi de prévu ce soir ?

— Euh...

— Rien ? Super ! Un petit resto à quatre, ça vous dit ?

— Pou...

— Génial ! Alors rendez-vous à 19 heures ! On peut aller au Pain d'antan si tu veux.

— D'a...

— Super ! Alors à tout à l'heure ! J'ai trop, trop hâte !

Elle a raccroché. Je lève les yeux et découvre un Maxime hilare.

— Si j'ai bien compris, on sort ce soir ?

— Apparemment.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Je n'ai pas eu le temps de le lui dire, mais elle aussi m'a beaucoup manqué. Anna, c'est un vrai rayon de soleil pour les gens qui l'entourent. Elle est excessive dans tout, parfois capricieuse, assez frivole, mais on ne peut s'empêcher de l'aimer. C'est comme ça. C'est mon binôme dans presque tout depuis des années. Elle est issue d'un milieu aisé, est exubérante, tout l'inverse de moi, et pourtant, nous ne nous quittons plus depuis notre entrée au lycée.

— Le Pain d'antan, tu es partant ? Ce n'est pas trop *cheap* pour toi ? ajouté-je, un poil narquoise.

Il s'esclaffe.

— Ça me convient parfaitement. Mais attention, tu es là pour dîner, pas pour faire le service !

Je lui tire la langue. Je pars vers la chambre pour dénicher une robe dans le dressing de Maxime. Eh oui, il a fallu qu'il me fasse un peu de place dans son immense pièce consacrée aux fringues. Les miennes n'occupent qu'une petite partie à côté des siennes, mais au moins, j'ai assez d'espace pour ranger tous mes vêtements correctement. Ce qui n'était pas le cas dans mon studio. Un point pour l'appart de Maxime ! Lorsque je m'empare de ma robe en soie rose dans la vaste penderie, je constate avec plaisir qu'au moins, là-dedans, elle n'est pas toute froissée. Même pas besoin d'un coup de fer à repasser. Je la dépose sur mon bras puis pars vers la salle de bains attenante pour me délasser dans un bon bain avant d'aller dîner. Oui, je sais, la vie est rude ! Deuxième point pour l'appart : la baignoire qui s'apparente plus à un jacuzzi. Dans mon studio, je n'avais qu'une minuscule douche.

Je dépose mes vêtements propres sur une ravissante bergère qui correspond parfaitement au style chic de la pièce puis m'approche du robinet et fais couler l'eau. En attendant que la baignoire se remplisse, je me dévêtis tout en pensant à Carole et Jacques Dujardin. Ils vont avoir une sacrée surprise en me voyant ce soir. Durant la période estivale, ils ont moins de clients en général, aussi, ils ferment tout le mois d'août et en profitent pour prendre un mois de vacances bien méritées. En juillet, un seul serveur suffit en plus de Carole. Je ne culpabilise donc pas trop de les laisser durant cette période, car je sais qu'ils sont

loin d'être débordés. Je reprendrai mon poste chez eux sans faute en septembre.

Je ferme le robinet puis pénètre dans l'eau chaude. J'entends la porte de la salle de bains s'ouvrir. On peut dire que Maxime a le sens du timing. Il a une vue pile sur mon arrière-train. Je m'empresse de plonger dans l'eau. Un ricanement parvient jusqu'à mes oreilles.

— Marion... Je tiens à te signaler que je connais chaque centimètre carré de ton anatomie. Tu n'as pas à te cacher. Et puis, j'adore te voir nue.

— Je n'en doute pas une seconde. Mais si toi aussi tu ne portais rien, on serait à égalité et je me sentirais moins mal à l'aise.

— Suffisait de demander.

Il ne lui faut que quelques secondes pour se déshabiller et me rejoindre dans l'eau. Mais j'ai quand même le temps de me rincer l'œil sur son corps parfait. Maxime s'entretient physiquement et ça se voit. Ses bras sont massifs, il possède de larges épaules et la même carrure impressionnante que son père, sans compter une taille fine avec des abdos à tomber. Même ses jambes sont sexy. Le tout est surmonté d'un visage d'ange plus que craquant. Ajoutez des yeux bleu turquoise et une tignasse brune perpétuellement décoiffée et vous vous retrouvez face au type le plus attirant que vous ayez jamais vu. Ma bouche s'assèche lorsqu'il s'approche de moi tout en me fixant de son regard prédateur. Maxime vient se coller à moi et commence à m'embrasser juste sous l'oreille tout en posant les mains sur mes hanches pour m'attirer à lui. Je glousse bêtement.

— Maxime...

— Mmm... Quoi ?

— Tu sais qu'on doit se préparer pour sortir.

— Han han. Accorde-moi quarante-cinq minutes, il te restera un quart d'heure pour te préparer.

J'ai juste le temps de pousser un cri d'indignation, il a déjà pris possession de mes lèvres et entrepris de me faire passer un moment inoubliable...

Nous arrivons aux abords du Pain d'antan. Je n'aime pas être en retard. Il est 19 h 10 et je lance un regard de reproche à mon voisin de gauche qui sourit comme un bienheureux. Bon, je dois dire qu'il vient de me faire vivre l'une des heures les plus torrides de toute ma vie et je rougis rien que d'y repenser. Mais je n'aime pas être en retard ! Il se tourne vers moi et me lance un clin d'œil canaille. Je fonds...

Je jette un regard dans le petit miroir sous le pare-soleil pour vérifier mon maquillage, car on ne peut pas dire que j'aie eu beaucoup de temps pour me préparer. Je sors mon rouge à lèvres de mon sac puis mon mascara et tente de masquer les signes de notre petit intermède aquatique en remettant de l'ordre dans mes cheveux habituellement lisses et soignés.

Maxime se gare à quelques mètres de la façade familière. J'inspire profondément pour me donner une contenance puis m'empresse de sortir de l'habitacle climatisé et nous nous précipitons à l'intérieur. Cela fait déjà plus d'un mois que je n'ai pas mis les pieds dans le restaurant et je dois dire que je retrouve cet endroit avec beaucoup de plaisir. Je suis assaillie par d'alléchantes odeurs de cuisine sitôt la porte franchie. Carole est occupée à arranger les tables et donne quelques recommandations à celle qui a remplacé Cédric, l'ancien serveur. Dès qu'elle m'aperçoit, la gérante vient à ma rencontre et me prend dans ses bras avec effusion.

— Ma petite Marion ! Tu as bonne mine, dis-moi.

*Tu m'étonnes ! Le sexe a ses avantages...*

— Tes vacances en Corse se sont bien passées ?

S'ensuit un échange empli de chaleur qui me donne envie de retrouver ma place très vite au restaurant. C'est un peu comme un second chez moi ici. J'aperçois Anna et Romain qui nous font signe, aussi je m'excuse auprès de Mme Dujardin, mais je me promets de passer en cuisine faire un petit coucou à Omar et Jacques Dujardin. J'ai hâte de les revoir !

Maxime pose une main dans mon dos puis nous nous dirigeons vers la table où ma meilleure amie saute littéralement sur place en me faisant de grands signes. Je suis à deux doigts de m'esclaffer. Il est vraiment impossible que je ne l'aie pas aperçue vu les grands gestes qu'elle fait depuis plusieurs minutes.

— Marion ! piaille-t-elle en venant à ma rencontre.

Elle me prend dans ses bras et me serre à m'en étouffer toute à sa joie de me retrouver. Je tapote affectueusement son dos.

— Comment tu vas, Anna ?

Romain et Maxime se serrent la main amicalement tout en levant les yeux au ciel en riant face à la scène à laquelle ils sont en train d'assister.

— Je suis trop heureuse de te voir ! Ces trois semaines m'ont paru interminables !

J'aperçois Romain qui lève un sourcil.

— Enfin..., reprend-elle en s'apercevant également de la réaction de son petit ami. Heureusement que Romain était là ! Sinon, je serais morte d'ennui.

*Bien joué, Anna !* Je lui lance un clin d'œil complice. Elle m'offre un grand sourire puis se saisit du bras de Romain auquel elle se colle avec tendresse pour se faire pardonner ses paroles indéliques. Tout le monde s'assoit et, alors que Tiphaine, la nouvelle serveuse, nous apporte les cartes, nous bavardons gaiement sur nos vacances, répondant aux nombreuses questions d'Anna qui souhaite tout savoir.

— J'ai déjà eu l'occasion d'aller en Corse à plusieurs reprises avec mes parents. J'ai de très bons souvenirs de Calvi. Dans quel hôtel vous avez séjourné ?

— La Bougainvillée, réponds-je d'un ton qui en dit long sur ce que je pense de l'établissement.

— Waouh ! s'exclame-t-elle des étoiles dans les yeux. Tu ne t'es pas fichu d'elle, déclare-t-elle en se tournant vers Maxime. C'est l'hôtel le plus luxueux du coin.

— Oui. Mais Marion n'a pas trop apprécié l'endroit.

— Ah bon ?

Elle me lance un regard surpris.

— Pourquoi ça ? Cet hôtel respire le luxe et l'argent.

— C'est justement pour ça.

Je n'ajoute rien. Je n'ai pas envie de me lancer dans des explications. Elle voit à ma tête que je n'ai pas envie de m'étaler sur le sujet, aussi, avec son tact légendaire, elle dévie habilement la conversation et fait mine de se plonger dans le menu :

— Tiens, nous n'avons pas encore goûté les plats de la carte d'été du Pain d'antan. Leur salade aux deux saumons me tente bien.

Elle lève les yeux. Je lui souris. Anna et moi, on est vraiment en phase.

— Je pense que je vais prendre la même chose, reprends-je sur un ton plus enjoué.

— Steak saignant pour moi, ajoute mon compagnon le carnivore.

Je ne peux m'empêcher de ricaner. Maxime et la viande... Toute une histoire ! Romain fronce les sourcils en pleine concentration.

— Moi, je vais prendre les brochettes d'agneau.

Tiphaine, qui a vu que nos choix étaient faits, s'approche de notre table, puis, une fois la commande passée, s'éloigne avec discrétion. Du professionnalisme à l'état pur ! La conversation reprend son cours. Anna et moi discutons de notre prochaine sortie entre filles tandis que Maxime et Romain parlent rugby, sport qu'ils apprécient tous deux.

Après quelques minutes, je lance à la ronde :

— Je reviens tout de suite. Je passe dire un bonjour rapide en cuisine.

— Transmets mes amitiés à Omar, ma lance narquoisement Maxime qui n'apprécie pas trop mon affection pour mon confident et ami de ces dernières années.

Je lui tire la langue puis m'éloigne, guillerette, en direction des cuisines. Sitôt la porte battante franchie, je retrouve cette atmosphère familière et chaleureuse que j'apprécie tant. À son habitude, j'entends Omar raconter des blagues à M. Dujardin. *Celui-là !* Ils sont concentrés sur leur travail et ne se rendent pas compte de ma présence. Pour un peu, je sautillerais sur place tant je suis heureuse de les revoir.

— Alors, on travaille ici, ou on discute ?

Ils sursautent tous deux, ce qui me fait rire.

— Marion ! s'exclame M. Dujardin, un grand sourire sur le visage. Tu viens nous prêter main-forte, ma petite ?

— Mais non, enchaîne Omar. Elle est venue nous montrer son beau bronzage. Laisse tomber, visage pâle, jamais tu n'atteindras la perfection de mon teint basané.

Je m'esclaffe.

— J'aurai essayé au moins.

Je m'empresse d'aller à leur rencontre pour leur dire bonjour. Jacques me donne une tape affectueuse dans le dos. Omar me soulève à vingt centimètres au-dessus du sol et me serre à m'en étouffer. Je râle ! Ça le fait rire que je sois si petite et qu'il puisse me soulever comme une poupée. Il faut dire qu'il est encore plus impressionnant que la dernière fois que je l'ai vu. Ses biceps sont tout comprimés dans sa tenue de cuisinier. Ses épaules sont tellement larges qu'il est devenu encore plus massif que Maxime. Avant, c'était une grande asperge, désormais, il ressemble plus à un bodyguard ou à un athlète de haut niveau.

— Omar ! Jure-moi que tu ne prends pas de produits interdits.

— Hein ? Mais qu'est-ce que tu racontes, Boucle d'or ? Protéines, vitamines, muscu tous les jours, c'est tout ! J'y peux rien si mon corps était destiné à devenir cet Apollon que tu vois.

Je grogne.

— Je te jure, Marion.

Je capitule devant son air innocent.

— C'est bon. Je te crois.

Ce qui m'ennuie le plus, c'est qu'avant, j'avais un peu l'impression qu'il était comme un petit frère pour moi. Maintenant, ça serait plutôt l'inverse. Lorsqu'il avait 17 ans, tout jeune apprenti cuisinier du Pain d'antan, l'enfant qu'il avait été se devinait encore dans son attitude, ses airs. Maintenant, à 20 ans, il n'a plus rien de cet ado que j'ai rencontré il y a trois ans et qui, au fil du temps, est devenu mon compère.

— Alors, ces vacances ? poursuit-il tout en reprenant son travail d'un œil attentif.

M. Dujardin est retourné vaquer à ses occupations non loin de nous. Je m'adosse au plan de travail à côté de mon acolyte.

— C'était génial !

— Pour de vrai ?

— Mais oui. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Comme ça, répond-il d'un ton énigmatique. Toujours avec ton gosse de riches ?

Je fronce les sourcils.

— Omar... Ne l'appelle pas comme ça ! Et, oui, nous sommes toujours ensemble.

Il renifle bruyamment. Je n'ai jamais compris pourquoi Maxime et Omar ne s'appréciaient pas. Je préfère changer de sujet.

— Et toi ? Bientôt en congés ?

— Oui ! Plus que trois semaines et je m'envole direction La Réunion. J'ai encore de la famille là-bas.

— C'est génial ! Tu pars seul ?

— Pourquoi ? Tu veux m’accompagner ? me lance-t-il en me regardant et en faisant monter et descendre ses sourcils.

J’éclate de rire et lui envoie mon coude dans les côtes. Je sais bien que je ne lui ai pas fait mal, mais il fait mine de souffrir. Je me mets sur la pointe des pieds et lui dépose un baiser sur la joue.

— Allez, à plus, Omar ! On se revoit dans un mois.

— Pense à moi, *chica*<sup>(1)</sup> !

Je lui lance un clin d’œil, salue Jacques, puis rejoins ma table. Anna et Romain sont en train de roucouler, Maxime semble agacé. Je lui souris lorsque je retrouve ma place auprès de lui, mais n’obtiens qu’un regard glacial.

— Quelque chose ne va pas ? lui chuchoté-je à l’oreille.

— Tu avais dit que tu passais faire un « bonjour rapide » en cuisine, me répond-il une pointe d’énervement dans la voix. Tu es partie dix minutes.

Mince ! Je n’avais pas l’impression d’être partie aussi longtemps. Je sens à la chaleur qui me monte au visage que mes joues s’empourprent.

— Excuse-moi, marmonné-je. Je ne m’étais pas rendu compte.

— Oui, c’est bien ce que je te reproche.

Une boule se forme dans ma gorge. Je n’aime pas ce genre de situation. Romain et Anna, qui ont bien remarqué que l’atmosphère était tendue, interviennent fort à propos.

— Que comptez-vous faire du reste de vos vacances ? s’enquiert Romain avec tact.

Je sais que, de son côté, Romain compte poursuivre à la rentrée ses études de sociologie, domaine qui le passionne. Je saisis l’occasion qui m’est donnée de changer de sujet.

— Eh bien, comme la reprise des cours n’aura lieu qu’en octobre, je compte bien mettre à profit les deux prochains mois pour lire un maximum de bouquins

en anglais et aussi des films en VO pour me perfectionner. Et puis, il faut aussi qu'Anna et moi nous mettions à la recherche d'un stage pour la fin d'année. J'adorerais trouver quelque chose sur Londres.

De nouveau, je vois Maxime se fermer comme une huître à l'évocation de ce stage. Nous en avons déjà discuté à plusieurs reprises, mais il a du mal à se faire à l'idée que je vais devoir m'éloigner de lui quelques semaines durant. Moi aussi, j'ai du mal à imaginer cette séparation. Pourtant, elle est indispensable à l'obtention de mon diplôme et je dois dire que ma mère et ma grand-mère m'ont assez seriné durant toute ma jeunesse que les femmes de nos jours devaient être indépendantes pour que je ne me laisse pas intimider par son air bougon. Dénicher un stage à Londres, ce serait la chance de ma vie.

— Ne t'en fais pas, blondinette, me rassure ma meilleure amie. Je t'ai déjà dit que mon père nous trouverait facilement quelque chose.

— Ah bon ? s'intéresse soudain Maxime. Il travaille dans quoi déjà, ton père ?

— C'est le directeur commercial d'une entreprise internationale.

— Laquelle ?

Alors qu'Anna, qui adore parler de la position sociale de sa famille, raconte précisément la fonction de son père au sein des entreprises Boser, Tiphaine apporte les assiettes de Maxime et Romain. Elle s'éclipse aussitôt et revient presque instantanément avec nos salades à Anna et moi. Elle sert tout d'abord ma meilleure amie, puis termine par moi. Lorsqu'elle dépose mon assiette devant moi, elle semble contrite et me lance un regard d'excuse puis s'enfuit aussitôt vers d'autres tables. Chacun semble porter attention à son plat, heureusement pour moi ! Je m'empresse d'effacer avec ma fourchette l'énorme cœur qu'Omar a formé avec des morceaux de saumon fumé. Ouf ! Maxime n'a rien vu. On a évité l'incident diplomatique. *Il ne paie rien pour attendre, celui-là !* Je lève la tête de mon assiette pour jeter un œil en direction des cuisines et j'aperçois Omar en train de se bidonner à travers la petite vitre de la porte battante. Je ne peux m'empêcher de sourire en voyant son visage hilare. Maxime surprend mon air réjoui. Il lève les sourcils.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Mmm ? Oh, rien. Cette salade a l'air délicieuse !

Tous me regardent avec étonnement. J'ai soudain très chaud et fais mine de me plonger dans la dégustation de mon plat. *Ma vengeance sera terrible !*

La salade était en effet délicieuse. En même temps, le contraire m'eût étonné, avec Omar et Jacques aux commandes. Il est très rare qu'un client se plaigne de son assiette et, lorsque ça arrive, c'est plus pour pinailler qu'autre chose. La conversation durant le repas a été des plus agréables. Anna et moi avons décidé de faire notre journée entre filles le lendemain. Cela va me faire du bien. Même si je sais que Maxime va me manquer, nous avons tous deux besoin de cette bouffée d'oxygène. Cela fait presque un mois que nous passons tout notre temps ensemble, pratiquement 24 heures sur 24. Alors que la serveuse débarrasse nos assiettes et nous demande si nous voulons la carte des desserts, j'entends mon portable vibrer dans mon sac. Je le sors et réalise que j'ai un appel d'un numéro inconnu. Sachant que nous avons terminé, je décroche afin de savoir qui peut m'appeler à cette heure.

— Oui ?

— Marion Fabiani ?

— C'est bien moi. Qui est à l'appareil ?

— Lieutenant Rodriguez, SRPJ<sup>(2)</sup> de Nantes. J'aurais quelques questions à vous poser concernant le meurtre de Rudy Ménard.

Mes yeux s'écarquillent. Je n'entends plus ce qui se passe autour de moi, suspendue à cette voix impersonnelle à l'intonation dure. Je manque d'oxygène.

— Mademoiselle ? Vous êtes toujours là ?

— Marion ? Qui est-ce ? me demande Maxime, me sortant de ma léthargie.

J'entends au son de sa voix qu'il est inquiet.

— Oui, oui, je suis là.

### 3

Nous sommes de retour à l'appartement. Je suis assise au bord du canapé, la tête posée sur mes poings fermés. C'est un cauchemar. Je vais m'éveiller d'un instant à l'autre.

— Pourquoi veulent-ils me voir, moi ?

— Je ne sais pas.

Son ton se veut neutre, mais je sais qu'il est aussi angoissé que moi. Il vient s'asseoir à mes côtés et passe un bras protecteur autour de mes épaules.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. Tu n'as rien à te reprocher. Ils veulent probablement te poser des questions parce qu'ils ont découvert, je ne sais pas trop comment, que tu sortais avec ce sale type au lycée.

— Mais je n'ai pas envie de leur raconter... ce qu'il m'a fait.

Je me mets à sangloter.

— Tu n'es pas obligée de le leur dire !

— Je ne sais pas mentir, Maxime ! Ils arriveront à obtenir de moi tout ce qu'ils voudront. Et s'ils pensaient que j'ai quelque chose à voir avec... avec son meurtre ? Que j'ai voulu me venger de lui après toutes ces années ?

— Mais non... Tu n'as rien à craindre. Rassure-toi.

Il tourne mon visage vers lui et le prend en coupe entre ses paumes. Il plonge son regard dans le mien, tente de traverser le brouillard de mes pensées.

— Tu n'as jamais tenu une arme de toute ta vie. Tu ne saurais même pas t'en

servir si tu en avais une entre les mains. Tu as lu l'article tout comme moi : il a été tué par quelqu'un d'expérimenté dans les armes à feu.

— Je sais bien, mais...

— Il n'y a pas de « mais » qui tienne. Tout ira bien. Fais-moi confiance. Je te conduirai demain au commissariat comme il te l'a demandé. Je demanderai à assister à l'audition avec toi.

— Il faut que j'appelle mes parents pour les prévenir.

— Oui... tu as raison. De mon côté, je contacte mon avocat.

— Ton avocat ? répété-je, intriguée.

— Oui... enfin, c'est plutôt un ami de la famille. Il est spécialisé dans les affaires et gère tout ce qui a trait au droit pour les entreprises Lafarge, mais il sera de bon conseil. À tout de suite, ma chérie.

Il m'embrasse tendrement sur le front, les mains posées sur mes épaules dans un geste apaisant, puis s'éclipse dans la chambre, son portable à la main. De mon côté, je prends le mien, posé devant moi sur la table basse. J'hésite à les appeler... Il est tard et mes parents doivent dormir. Je ne veux pas les inquiéter pour rien. D'un autre côté, ils voudraient sûrement savoir. Non. Finalement, je les appellerai demain, après l'entrevue. Si je leur parle maintenant, ils ne dormiront probablement plus et se feront un sang d'encre. Je ne peux pas leur faire ça. Ils ont assez souffert après cette sale histoire, il y a de cela un peu plus de trois ans déjà... Des bribes de souvenirs remontent à la surface...

*Je suis dans les vapes, je ne comprends pas ce qu'il m'arrive. Quelqu'un me jette sur un lit qui sent l'humidité et le moisi. La couverture est rêche en dessous de moi. Je ne suis pas chez moi. Rudy ? Pourquoi rit-il de cette manière ? « Tu vas voir ce que je vais te mettre, miss Parfaite, depuis le temps que je m'emmerde avec toi ! » Ma tête me fait mal. Soudain, je sens qu'on m'enlève mon pantalon et ma culotte. J'essaie de résister, mais la pièce tourne autour de moi. Il faut que j'arrête de bouger, j'ai mal au cœur, je vais être malade. Une main se pose sur ma bouche, j'essaie de crier, mais le son est étouffé. Personne ne peut m'entendre. Rudy... Ses yeux sont si froids. Avec un regard salace, il me murmure : « Crois-moi, tu vas aimer ça... » Il ricane. Et je plonge dans*

*l'horreur.*

Lorsque Maxime revient dans la pièce, il me retrouve en sanglots, recroquevillée dans le canapé, les mains recouvrant mon visage.

— Ma puce...

J'entends au son de sa voix qu'il est angoissé. D'un revers de la main, j'essuie les larmes qui coulent sur mon visage.

— J'ai besoin que tu me fasses tout oublier, lui murmuré-je.

Il hoche la tête, la mâchoire et les poings serrés.

— Marion, je t'en prie, ne pense plus à ça.

D'une voix dure, il ajoute :

— De là où il est, il ne peut plus te faire de mal. Il a eu ce qu'il méritait !

Dans un coin de mon cerveau embrumé, une alarme retentit à ces paroles. Mais je n'ai pas envie de m'y attarder. Pas maintenant. Maxime passe délicatement ses puissants bras sous moi, me soulève avec douceur tout en déposant de légers baisers sur ma tête et mon visage, et m'emporte tel un précieux fardeau dans la chambre. Je me sens déjà mieux, car je sais qu'il va consacrer son énergie à me détendre et à me procurer du plaisir. À m'aimer, tout simplement.

\* \*

J'ai dormi d'un sommeil lourd et sans rêves, pourtant, je me sens épuisée. Maxime m'a emportée dans un tourbillon de sensations plus enivrantes les unes que les autres, si bien que lorsque ma tête s'est enfin posée sur mon oreiller, mon corps, mon cœur et mon âme entièrement rassasiés, je me suis endormie immédiatement. Mais je me rends compte, au réveil, que mon subconscient, lui, n'a pas dû se reposer beaucoup, car je me sens confuse, préoccupée.

Maxime et moi sirotions notre thé brûlant, assis l'un contre l'autre sur les hauts tabourets de la cuisine. Cela fait à peine quelques minutes que nous sommes levés. Je porte une légère nuisette rose en coton et lui, un caleçon qui descend

sur ses hanches de la façon la plus sexy qui soit. J'adore avoir ce privilège de pouvoir le contempler ainsi au réveil : décontracté, mais diablement attirant. De temps à autre, il dépose un baiser sur mon épaule nue puis y abandonne sa tête, quelques secondes. J'en profite pour passer les doigts dans son épaisse tignasse, geste que je ne me lasse pas de faire !

Le lieutenant Rodriguez m'a demandé si je pouvais passer au commissariat de Rennes à 10 heures. Cela me laisse donc le temps de me préparer sans avoir besoin de me presser. La journée entre filles prévue avec Anna est donc simplement raccourcie en après-midi shopping, mais elle m'a assuré hier soir, après le repas, que ce n'était que partie remise. Elle avait l'air réellement inquiète lorsque je les ai informés de l'appel de la police. Je sens que cette journée ne va pas être de tout repos. Nos vacances en Corse me semblent déjà si lointaines...

Je porte une tenue assez classique composée d'un pantalon en lin noir et d'un chemisier vert pâle aux manches trois-quarts. Une paire de sandales noires complète ma tenue. Je ne suis presque pas maquillée et mes cheveux cascadenent librement sur mes épaules. Aujourd'hui, je n'ai pas envie d'être féminine, je ne veux pas attirer l'attention, juste... je ne sais pas... me fondre dans la masse. Je suis installée sur le siège passager dans la voiture de Maxime et nous nous rendons au commissariat. J'appréhende ce qui va être dit ou les questions qui vont m'être posées. Pour tout dire, cette histoire me semble tellement surréaliste. Un meurtre. Une enquête de police. *Je suis quoi dans tout ça ? Un suspect ?*

Je sens les coups d'œil discrets de Maxime sur moi. Il doit sentir que je suis tendue.

— N'oublie pas ce que je t'ai dit. Tu te contentes de répondre à leurs questions brièvement. Ne t'étends pas. Ne leur dévoile rien de plus que ce qu'ils te demandent.

— Mais... Je n'ai rien à me reprocher, lui lancé-je d'une voix angoissée.

— Je sais bien, ma chérie. Là n'est pas la question. Je ne veux pas que tu ressortes de là bouleversée pour leur avoir raconté ce que tu as subi alors que ça n'a rien à voir avec leur enquête. Ils recherchent la personne qui a tué ce salopard, il est trop tard maintenant pour le coincer et le foutre en taule pour ce qu'il t'a fait.

Je ne dis rien. Les jointures de ses doigts blanchissent à trop serrer le volant. Il est crispé, en colère. Je pose une main apaisante sur sa cuisse, mais n'ajoute rien. Je préfère le laisser se calmer. Quelques minutes plus tard, Maxime se gare dans la rue du poste de police. Je déglutis avec difficulté et frotte mes mains moites sur mon pantalon. Une grande inspiration plus tard, je suis sur le trottoir, sous la chaleur accablante de ce mardi matin de juillet. Maxime s'est emparé de ma main, nous entrons dans les locaux climatisés, mais tellement rebutants.

Dès que j'ai franchi les portes automatiques, je regrette de me trouver dans ce lieu qui respire la fatigue, les drames en tous genres, la misère. Nous nous plaçons dans une file d'attente assez impressionnante et attendons notre tour pour nous annoncer à l'agent présent derrière le comptoir à l'accueil. Mon regard erre dans la pièce et détaille sans le vouloir tout ce qui s'y trouve. Les fonctionnaires de police qui vaquent à leurs occupations semblent presque résignés sous la charge de travail. Des gens sont là pour porter plainte ou pour déposer une main courante : vols, querelles de voisinage, familiales, dégradations de biens. Les dessous de cette ville que j'aime tant sont loin d'être très reluisants... Les locaux auraient bien besoin d'un rafraîchissement. Les murs blancs recouverts de fibre de verre craquellent par endroits et sont désormais plus gris que blancs. Le lino est criblé de taches impossibles à ravoir et dont la provenance est indéterminée. Je pense même repérer du sang à environ un mètre de moi. Je frissonne. Maxime me frotte le dos, pensant probablement que la clim va trop fort pour moi. Notre tour est enfin arrivé.

Je m'avance d'un pas vers l'officier qui me regarde d'un air blasé.

— Oui ?

— Marion Fabiani. Je...

Je me racle la gorge pour affermir ma voix un peu trop fluette.

— Je suis attendue par le lieutenant Rodriguez.

Une lueur un peu plus cordiale apparaît dans son regard éteint.

— Oui, mademoiselle Fabiani. Il vous attend. Prenez la porte qui se trouve derrière moi et suivez le couloir jusqu'à la dernière porte sur votre droite.

— Merci, bredouillé-je. Euh... puis-je être accompagnée ?

Je montre Maxime de la main. Après une poignée de secondes de réflexion, il hoche la tête.

— Allez-y, jeune homme. Si mon collègue ne souhaite pas que vous soyez là, vous n’aurez qu’à revenir patienter ici.

Je pousse un discret soupir de soulagement. Avec Maxime à mes côtés, je me sens un peu moins nerveuse. Ce dernier le remercie et nous nous dirigeons vers le couloir. Un brouhaha de conversations, de sonneries de téléphone, et de doigts qui pianotent sur des claviers accompagne nos pas. Je suis de plus en plus fébrile, ma bouche s’assèche. Lorsque nous atteignons le bout du couloir, je n’ai pas besoin de frapper à la porte sur ma droite, car elle est ouverte et deux hommes en pleine discussion s’interrompent pour nous observer. Je voudrais être une petite souris et me planquer dans un trou. Le plus grand et le plus massif d’entre eux fronce les sourcils dans l’attente que je prenne la parole. *Il ne va faire qu’une bouchée de moi.* Maxime, fort à propos, me donne un léger coup de coude. Je me ressaisis.

— Bonjour, je... Je suis Marion Fabiani.

Je ne pense pas utile d’ajouter quoi que ce soit d’autre.

— Mademoiselle Fabiani...

Il me dévisage, prenant tout son temps, vérifie ostensiblement sa montre puis ramène son attention sur moi. Je fronce les sourcils. *Pas besoin de faire tout ce cinéma ! C’est censé, quoi ? Me déstabiliser ?* Je sens que Maxime aussi est agacé par ce comportement.

— Je n’étais pas en retard. Il y avait beaucoup d’attente à l’entrée et le temps que je donne mon nom et qu’on me laisse arriver jusqu’à vous, quelques minutes se sont écoulées.

— Oh, mais, bien entendu, me répond-il faussement aimable, inutile de vous justifier.

Ça commence bien... *Lui et moi, on ne va pas être amis.*

— Asseyez-vous, mademoiselle.

La pièce dans laquelle je pénètre est vide, excepté une table branlante et quelques chaises. Son attention se dirige vers Maxime.

— Et vous êtes ?

— Son petit ami, répond-il sèchement.

— Bien sûr...

*Jamais il ne va l'autoriser à rester avec moi...* Pourtant, à mon grand étonnement, il lui indique le siège à côté de moi. Le policier se dirige vers la porte pour la fermer et vient s'asseoir en face de nous. Son acolyte, qui n'a pas ouvert la bouche, s'appuie sur le mur juste derrière lui et nous fait face. Il y a mieux comme entrée en matière.

— Donc, je me présente : lieutenant Rodriguez, je suis officier de police judiciaire en charge de l'affaire Ménard.

Il se retourne légèrement et, de la main, nous présente l'homme derrière lui :

— Voici le lieutenant Mallard. Il me seconde dans cette affaire.

Ce dernier hoche la tête à notre intention, mais n'ouvre toujours pas la bouche.

— Le topo est le suivant, poursuit mon interlocuteur. Dans la soirée du 11 juin, le corps d'un certain Rudy Ménard, âgé de 23 ans, a été retrouvé sans vie rue d'Orléans à Nantes. L'autopsie a établi que la victime a été tuée par arme à feu. Une enquête préliminaire a été ouverte par le procureur afin que son assassin puisse être appréhendé. Est-ce que, pour le moment, vous me suivez ?

Maxime et moi acquiesçons.

— Très bien. Maintenant, vous souhaitez sûrement savoir pourquoi vous êtes ici, mademoiselle.

Il m'observe, mais je ne réponds rien. J'attends la suite.

— Nous avons appris, au cours de notre enquête, que vous étiez la petite amie de la victime au lycée.

Il marque une pause. Je sens qu'il faut que je dise quelque chose.

— En fait, je n'étais pas vraiment sa petite amie. Nous sommes sortis ensemble quelquefois, mais je ne le connaissais pas plus que ça.

Ses yeux ne sont que deux fentes alors qu'il m'observe. Je sens également le regard de son collègue sur moi. J'essaie de rester de marbre, mais je sais que je n'en mène pas large. Il relit des notes qui se trouvent devant lui.

— Ce n'est pourtant pas ce qui nous a été rapporté. Apparemment, Rudy était quelqu'un de plutôt asocial et vous étiez la seule avec qui il entretenait... disons... une relation.

Je prends une grande inspiration pour me donner du courage.

— Rudy est arrivé dans mon lycée seulement à partir de la terminale. Ce n'est qu'aux deux derniers trimestres que nous avons commencé à discuter. Et, les toutes dernières semaines avant la fin des cours, nous sommes sortis à plusieurs reprises. Mais je ne l'ai plus revu après le Bac. Je ne comprends pas pourquoi je suis ici. Je n'ai gardé aucun contact avec lui.

Ma voix se brise légèrement après ces derniers mots. Je me racle la gorge pour masquer mon émotion.

Le lieutenant Rodriguez regarde de nouveau ses notes, mais je sais très bien que c'est pour la forme. Il sait déjà ce qu'il va dire. Quelques secondes plus tard, il lève les yeux pour me dévisager et il lâche sa bombe :

— Pourquoi n'avez-vous pas gardé contact ?

Mes yeux s'écarquillent tandis qu'il me contemple.

— Qu... quoi ?

Maxime pose une main sur mon bras pour m'apaiser, geste qui n'échappe pas au policier.

— Si vous vous plaisiez ? Si vous aviez commencé une relation, pourquoi ne s'est-elle pas poursuivie après le lycée ?

Je crois que mon visage se décompose à cet instant. Je me sens tel un animal pris au piège.

— Je...

Un sanglot s'échappe de mes lèvres. La voix de Maxime me fait alors sursauter :

— C'est quoi ces questions à la con ? Elle n'a pas à vous dire pourquoi elle a rompu avec ce type ! lâche-t-il avec colère.

Sans me regarder, il emprisonne ma main dans la sienne et la serre très fort. Soudain, à mon grand étonnement, le visage du lieutenant Rodriguez s'adoucit. Son regard se fait plus amical.

— Jeune homme, si vous ne parvenez pas à garder votre calme, je vais devoir vous demander de sortir.

Maxime ne répond rien. Le policier poursuit :

— Je peux vous appeler Marion ?

J'acquiesce d'un hochement de tête, étonnée par ce revirement de comportement.

— Marion, je vais être franc avec vous. Depuis que j'ai commencé cette enquête, une chose est vite apparue évidente à mes yeux.

Son collègue fait un signe d'assentiment.

— Ce Rudy était un petit salaud. Je regrette de ne pas l'avoir coffré de son vivant. Vous n'êtes pas la première jeune femme que j'interroge et, même si je n'ai pas le droit d'influencer votre témoignage, je sais pertinemment que les rapports de la victime avec les femmes étaient pour le moins... malsains.

Un hoquet de surprise s'échappe de mes lèvres.

— Donc, si, à tout hasard, vous aviez quelque chose à raconter par rapport à un événement difficile qui se serait produit en lien avec la victime, vous n'avez rien à craindre. D'une, ça ne fait pas de vous un assassin pour autant, de deux, ça

nous permettrait de comprendre quel genre de personne c'était et ce qui aurait pu amener quelqu'un à le tuer.

Il me semble presque amical maintenant. Je jette un coup d'œil à Maxime qui semble réfléchir. Ses pensées restent insondables. Ne sachant que faire, je reporte mon attention sur l'armoire à glace qui me fait face et déglutis.

— Je...

Ma voix n'est qu'un murmure. Il se penche par-dessus la table et tend le cou pour être sûr de bien m'entendre.

— Très peu de personnes sont au courant. Et je ne veux pas que cette histoire sorte du cadre de l'enquête. Ma famille a assez souffert à cause de cette histoire...

— Oui, bien sûr, accepte-t-il avec douceur.

L'autre policier intervient alors.

— Accepteriez-vous que l'on enregistre ce que vous vous apprêtez à nous dire ?

Après une courte réflexion, je donne mon assentiment et, aussitôt, il dépose un petit appareil sur la table et appuie sur un bouton.

— Vous pouvez y aller, mademoiselle.

Je me racle la gorge, mal à l'aise.

— Il y a un peu plus de trois ans, Rudy m'accompagnait à une soirée pour fêter l'obtention du Bac.

— Il s'agit bien de Rudy Ménard ? La victime ?

— Oui. Je...

J'ai beaucoup de mal à parler, une boule s'est formée dans ma gorge et mes yeux me piquent.

— Vous pouvez prendre tout le temps qu'il vous faut, Marion.

Je hoche la tête, gênée par ce que je vais leur dire.

— Je... j'ai été bête. J'étais tellement heureuse que l'année soit terminée, que le stress des examens soit passé. J'avais brillamment réussi, mes parents étaient fiers de moi. Au cours de la soirée, je n'ai pas vraiment compris comment j'en étais arrivée là, mais... Je n'avais pas bu plus de deux ou trois verres d'alcool pourtant et tout tournait. C'était à chaque fois lui qui me les apportait. Et... quand je lui disais que je ne voulais plus, il me reprochait d'être trop sérieuse. Que je devais me lâcher un peu.

Je ris avec amertume. Une larme roule le long de ma joue. Je l'essuie précipitamment du revers de la main.

— Ensuite, je me suis retrouvée dans sa voiture. Je pensais qu'il me raccompagnait chez moi.

Je me mets à sangloter. Tant pis s'ils me voient dans cet état. Revivre tout ça est trop difficile. Le lieutenant Rodriguez me tend une boîte de mouchoirs. J'en prends un et le remercie. Après quelques instants, je prends une grande inspiration et reprends le fil de mon récit.

— Vous avez déjà dû deviner qu'il ne me raccompagnait pas chez moi. Je ne sais pas comment j'ai atterri là. Il m'a probablement portée ou traînée, je ne sais pas. Toujours est-il qu'il m'a emmenée dans un endroit sordide et qu'il a abusé de moi. Je vous passerai les détails si vous me le permettez.

Je baisse les yeux. Attends la suite. Le deuxième policier arrête l'enregistrement.

— Marion ?

La voix de l'inspecteur Rodriguez est étonnamment gentille. Je relève les yeux.

— Les victimes d'un violeur se sentent toujours coupables. Mais, c'est un fait : vous n'êtes en rien responsable de ce qui vous est arrivé.

Le regard franc et direct qu'il me lance donne encore plus de poids à ses paroles.

— J'ajouterai même que, plus probablement, il a dû se servir de ce qu'on appelle la drogue des violeurs, si tout ce que vous nous dites est vrai. Les témoignages d'autres jeunes filles qui ont croisé son chemin abondent dans ce sens.

— Oh...

*Alors, je ne serais pas aussi responsable que ce que je pensais ?* Un torrent s'échappe désormais de mes yeux. Il attend que je me calme puis reprend.

— En revanche, je me dois d'être honnête avec vous. D'après le profil que nous avons pu établir de la victime au cours des dernières semaines, le mobile du crime est très vraisemblablement la vengeance. La préméditation est déjà avérée. Et, nous pensons de plus en plus que le meurtrier est soit l'une des victimes de Rudy, soit quelqu'un de leur entourage proche.

Mon sang bat à mes tempes, ma respiration est saccadée.

— Jeune homme ?

Il s'adresse à Maxime. Un hurlement déchire mon esprit.

— Oui ? répond Maxime d'un ton neutre.

— Depuis combien de temps étiez-vous au courant de ce qui est arrivé à votre petite amie ? Et où étiez-vous le soir du meurtre ?

## 4

Sur le trajet du retour, Maxime et moi sommes dans un état second. Ni l'un ni l'autre ne souhaitons parler. Nous ruminons chacun nos pensées, renfrognés. Il n'a pas pu mentir sur le fait qu'il connaissait la vérité sur mon viol. Je n'aurais de toute façon pas voulu qu'il le fasse. Après l'avoir interrogé sur son emploi du temps lors du soir du meurtre, le lieutenant Rodriguez m'a demandé la liste des personnes de mon entourage qui étaient au courant de ce que Rudy m'avait fait. Je n'ai pas eu le choix... Je suis mortifiée. Mes parents, mes grands-parents, Anna, ses parents, son frère. Ils vont tous être interrogés. À cause de moi. Il va falloir que je les appelle, pour les prévenir. J'ai l'impression de me trouver en plein cauchemar.

Les paroles du policier résonnent de nouveau à mes oreilles... « Vengeance », « entourage proche », « meurtrier ». Se pourrait-il que Maxime... ? Non ! Je sais bien que je lui avais parlé de ce que Rudy m'avait fait peu de temps avant qu'il soit tué et qu'après, il s'est comporté de façon bizarre. Une petite voix dans ma tête me chuchote qu'il m'avait dit qu'il serait capable de le tuer... Maxime est aussi très bon tireur. J'ai vu les prix qu'il a gagnés dans sa chambre chez ses parents. Et le soir où Rudy a été tué, je me souviens qu'il était rentré très tard et qu'il s'était absenté en fin d'après-midi. Je secoue inconsciemment la tête. Mais je suis sûre que ce n'est qu'une coïncidence, qu'il n'y est pour rien.

— Maxime..., déclaré-je d'une voix suppliante.

— Ne dis rien, Marion.

Son visage est toujours fermé, ses doigts agrippés au volant. Mais j'ai besoin qu'il me rassure.

— S'il te plaît.

Je pose une main apaisante sur sa cuisse.

— Tu as dit au policier que tu étais chez tes parents le fameux soir... Il a dit qu'il allait vérifier. Tu me jures que...

Il se tourne vers moi, le regard plein d'animosité.

— Que quoi, Marion ? Que je ne l'ai pas tué ?

Il marque un temps d'arrêt après m'avoir dévisagée quelques secondes.

— Non, je ne l'ai pas tué ! hurle-t-il. Mais je peux t'assurer que j'aurais aimé le faire.

J'essaie de lire dans son regard, et j'y décèle autre chose.

— Mais tu ne me dis pas tout. Parle-moi, le supplié-je. Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

Il se ferme de nouveau alors que nous arrivons dans le parking souterrain de l'immeuble privé.

Il se gare et sort de la voiture. Mécaniquement, je le suis et le rejoins dans l'appartement.

— Il faut que je passe un coup de fil, me dit-il en fuyant mon regard.

Maxime saisit son portable puis s'enferme dans la chambre pour passer son appel. Je me laisse tomber dans le canapé et réfléchis...

Anna a été la toute première personne au courant, car c'est elle que j'ai appelée lorsque c'est arrivé. Ensuite, mes parents, mes grands-parents. Puis, je crois qu'Anna l'a très vite dit à ses parents, car elle a été aussi pas mal traumatisée par cette histoire, puis à Paul pour qu'il cesse ses tentatives de drague me concernant alors que je n'allais pas bien du tout. Ensuite, je me suis confiée à Omar, un soir, il y a de cela plus d'un an, alors que je broyais du noir et que Cédric, l'ancien serveur du Pain d'antan, venait de me déclarer ses sentiments. J'avais besoin de quelqu'un à qui parler de tout ça. Mais, à part lui et moi, personne ne sait qu'il est au courant. C'est pour cette raison que je n'ai pas donné son nom au lieutenant. Je n'ai pas du tout envie de mêler Omar à cette affaire. La dernière personne à avoir eu connaissance de « l'incident » étant Maxime.

J'inspire et expire profondément plusieurs fois d'affilée pour recouvrer mon calme. Puis je me lance. J'ai moi aussi quelques coups de fil à passer...

Mon père décroche à la troisième sonnerie. Je ne réfléchis à ça que maintenant, mais mes parents sont actuellement en vacances dans le Midi. Ils ne sont censés rentrer que dans deux jours. Je me maudis ! À ma décharge, je n'ai pas trop le choix : je préfère que ce soit moi qui leur annonce plutôt qu'un coup de fil froid et formel du lieutenant Rodriguez comme celui que j'ai reçu la veille...

— Ma puce ! Comment tu vas ?

— Bonjour papa. Je...

Il est immédiatement alerté par le son de ma voix.

— Que se passe-t-il, ma chérie ?

*Ne pleure pas, ne pleure pas, ne pleure pas...*

Avec un effort assez incroyable, je parviens à contenir le son de ma voix.

— Maman est près de toi ?

— Non. Elle est en train de lire sur un transat à la plage. J'étais en train de la rejoindre.

— Papa. Écoute-moi sans m'interrompre, s'il te plaît.

— D'accord, me répond-il, l'angoisse perçant dans ce simple mot.

— Il y a quelques semaines, Rudy est mort.

— « Le » Rudy ?

Son ton s'est durci.

— Oui. Il s'est fait tuer.

— Bien fait pour lui !

— J'ai reçu un appel hier soir de la police qui voulait m'interroger à son propos.

— Mais... pourquoi ? Qu'as-tu à voir avec ça ?

À présent, je sens que la panique s'empare de lui.

— Je suis allée ce matin au commissariat de Rennes.

— Quoi ?!

— Papa, s'il te plaît.

— Excuse-moi, Marion.

— Ils m'ont posé tout un tas de questions sur ma relation avec... tu sais qui. Ils pensent que c'est par vengeance qu'il a été tué. Le policier qui m'a reçue m'a fait comprendre que ce sale type s'en est pris à d'autres filles et il a l'air de croire que c'est soit l'une de ses victimes, soit l'un de leurs proches le meurtrier. Il m'a donc demandé la liste de toutes les personnes au courant de ce qui m'est arrivé, pour son enquête.

— Marion...

Sa voix n'est plus qu'un murmure... Il semble abattu. Je dois de nouveau lutter pour ne pas pleurer. Il reprend, d'une voix entrecoupée :

— Est-ce que ça va ? Je veux dire... Tu tiens le coup ?

— Ça va, papa. Maxime est là, heureusement.

— OK. Cette histoire était loin derrière nous. Ta mère... tes grands-parents. Ils ont eu tellement de mal à s'en remettre... Ça va être terrible pour eux.

— Je sais, réponds-je très bas. Je suis désolée...

— Tu n'as pas à être désolée, ma fille. Tu n'as absolument rien à te reprocher dans toute cette affaire.

— Attendez-vous à recevoir un coup de fil du lieutenant Rodriguez très bientôt, conclus-je.

Il me répond par un soupir.

— Je me charge de les prévenir.

— Merci papa.

— Je t'aime, ma puce. Tiens-moi au courant.

— Moi aussi, je t'aime.

Je raccroche. Même si ça a été très dur, ça m'a fait du bien d'avoir mon père au téléphone. C'est toujours réconfortant de se sentir entouré dans ces moments-là.

Au bout de quelques minutes, Maxime émerge de la chambre, le visage fermé. Il me rejoint sur le canapé puis me saisit par la taille pour me poser sur ses genoux. Il me serre très fort contre lui, au point que j'en oublierais presque mes soucis du moment. Je glisse mon visage dans son cou et hume l'odeur que je préfère au monde.

— Ça va ?

À contrecœur, je quitte cet endroit ô combien réconfortant !

— Non, pas vraiment. Je viens d'appeler mon père. Et, par la même occasion, je viens de gâcher la fin de ses vacances. Il se charge de prévenir ma mère et mes grands-parents.

Il hoche la tête, ne sachant pas très bien quoi répondre.

— Et toi ? Qui as-tu appelé ?

Je sens ses bras autour de moi se crispier imperceptiblement.

— Comme toi. Mon père.

— Tu lui as raconté ? gémis-je, paniquée à l'idée que ses parents vont savoir ce qu'il m'est arrivé.

Il fronce les sourcils, pensif.

— J'avais besoin de ses conseils... L'activité de mes parents fait qu'ils se sont déjà trouvés confrontés, de par le passé, à des affaires sordides.

*Ah oui... j'oubliais ! Ses parents les fabricants d'armes... Ma vie est devenue un roman à suspense !*

— Et que dit-il ?

— Il insiste pour prendre contact avec un avocat spécialisé dans ce genre d'affaires. L'interrogatoire que j'ai subi tout à l'heure lui fait peur et il redoute que ça ne s'arrête pas là. Comme je suis ton petit ami et en sachant, aussi, que ça faisait très peu de temps que j'étais au courant de ce que ce type t'a fait, je suis sûrement bien placé sur leur liste de suspects potentiels. Tu as bien entendu comme moi : ce policier a dit qu'il allait vérifier mon « alibi ». Je crois rêver, ajoute-t-il sarcastique.

Je déglutis avec difficulté. Je n'avais pas vu les choses sous cet angle. Mais son point de vue se tient.

— Tu vois toujours Anna ?

— Euh, oui... Ça ne t'embête pas ?

— Non, au contraire. Je passe voir mon père pour discuter de tout ça plus en détail, mais je reste joignable. N'hésite pas à m'appeler s'il y a quoi que ce soit.

Il me dépose à côté de lui après m'avoir embrassée avec douceur, puis il se lève.

— À tout à l'heure, ma chérie.

J'acquiesce tout en lui offrant un pauvre sourire. Il sort.

Je me sens perdue... J'informerai Anna lorsque je la verrai tout à l'heure. Je n'ai pas le cœur à pourrir la vie de quelqu'un d'autre par téléphone aujourd'hui. Un coup d'œil à l'horloge de la cuisine m'indique qu'il est 11 h 20. Nous ne sommes rentrés de nos vacances idylliques que depuis la veille et ce retour à la réalité me semble bien trop cruel. Je décide de lancer une lessive puis d'aller faire quelques courses à l'épicerie du coin, car nous n'avons plus grand-chose à nous mettre sous la dent. Une petite marche me fera le plus grand bien et, je

l'espère, m'éclaircira un peu les idées.

Je commence à en avoir assez de ce brouillard dans lequel ma tête est plongée depuis l'appel que j'ai reçu la veille au restaurant. Et puis, le quartier dans lequel je vis désormais est tellement agréable que j'adore m'y balader. Il fait déjà très chaud, pourtant une brise légère vient adoucir la lourdeur de l'air. De grands jardins arborés dans lesquels les oiseaux s'adonnent à un ballet chantant ponctuent mon trajet, les façades des belles demeures du vieux Rennes captent toute mon attention tant elles sont majestueuses. De petites boutiques sont disséminées de-ci, de-là, fleuristes, crêperies, boulangeries. Jamais je n'aurais pu espérer habiter un jour ici. J'inspire une grande goulée d'air tiède aux odeurs agréables. Je me sens déjà un peu mieux, prendre l'air m'a toujours remis les idées en place. Sur le chemin, je reçois un SMS d'Anna me demandant si je peux passer la prendre chez elle aux environs de 13 heures. Je lui envoie un rapide « OK » puis pénètre dans l'épicerie.

De retour à l'appartement, j'hésite à préparer quelque chose à manger. Maxime ne va sûrement pas rentrer et je n'ai pas envie de cuisiner juste pour moi. Surtout qu'avec tous ces événements, je n'ai pas particulièrement faim. Je me mets à ranger les courses et picore deux, trois bricoles tout en remplissant les placards. Sauter un repas ne me fera de toute façon pas de mal avec tout ce que j'ai avalé au cours des vacances. Je suis pratiquement sûre d'avoir pris deux kilos. Une fois la cuisine rangée, je me rends dans la buanderie pour sortir le linge de la machine. Reprendre les bonnes vieilles habitudes a quelque chose de réconfortant. Qui plus est, ça occupe l'esprit !

Midi et demi, il est l'heure d'aller chercher Anna. Je prends mon portable, mon sac, direction ma voiture sagement garée depuis quelques semaines dans le parking privé souterrain. J'espère qu'elle va démarrer ! *Vu la chance que j'ai en ce moment...*

Une fois dans l'habitacle, je vérifie que je n'ai pas reçu de message de Maxime et tourne la clé de contact. Ma petite Clio toussote deux, trois fois puis ronronne agréablement.

Le trajet jusque chez les parents d'Anna ne me prend qu'une vingtaine de minutes. La circulation est fluide en cette période estivale. Elle a beaucoup de chance qu'ils vivent si près de la fac. Je me gare dans l'allée gravillonnée, devant leur belle propriété blanche, et descends de la voiture sous un soleil de

plomb. Je ne peux m'empêcher de penser que lorsque nous irons nous balader, il nous faudra ouvrir grand les vitres, car ma voiture n'est pas munie de la clim. Anna possède sa propre voiture, bien plus récente que la mienne, mais elle préfère toujours que ce soit moi qui conduise lorsque nous sortons, car ainsi, elle a libre champ pour parler et papillonner. Elle déteste les contraintes que la conduite exige. Je ris en pensant que cela correspond parfaitement à sa personnalité.

Je sonne et attends sagement que l'on vienne m'ouvrir. Je reçois un choc lorsque Paul apparaît dans l'embrasement de la porte. Je le reconnais à peine. Lui habituellement si sûr de lui, à l'apparence si soignée, n'est plus que l'ombre de lui-même. Une barbe de plusieurs semaines lui mange le visage, ses cheveux pendouillent en mèches ternes sur son front. Il nage dans un survêtement informe.

— Paul ? lâché-je malgré moi, les yeux écarquillés.

Il fronce les sourcils tout en me dévisageant d'un regard lourd de reproches. *Qu'ai-je fait encore ?* Je ne suis pas d'humeur à supporter ses remontrances. La dernière fois que je l'ai vu, Maxime lui mettait une bonne raclée. J'imagine qu'il m'en tient toujours rigueur...

Il continue de m'observer sans bouger un muscle, ce qui a le don de m'agacer.

— Je peux entrer ? lui demandé-je en me montrant aussi impolie que lui.

Mais il ne répond pas.

— Paul !

Je le pousse afin qu'il me laisse passer, mais il ne bouge pas d'un centimètre. *OK...*

Je lève la tête, un poil énervée, et croise ses yeux. Son visage est tout près du mien. Je déglutis, mal à l'aise sous l'intensité de son regard. Fort à propos, Anna déboule des escaliers juste en face de l'entrée. Je pousse un soupir de soulagement à la vue de sa crinière rousse.

— Marion !

Elle pousse son frère qui n'a d'autre choix que de laisser passer la tornade et me prend dans ses bras.

— Alors ? Raconte ! Comment ça s'est passé ?

Elle s'empare de ma main et nous emmène jusqu'au canapé. J'aperçois la silhouette furtive de Paul qui nous suit. Je n'ai pas vraiment envie qu'il écoute ce que j'ai à annoncer à sa sœur...

— Tes parents sont ici ?

— Non. Ils travaillent. Ils ne seront en congés qu'à partir de la deuxième quinzaine d'août.

— OK. Euh... tu ne veux pas qu'on parle de tout ça sur le trajet ? Dans la voiture ?

D'un regard appuyé, je lui fais comprendre que son frère est dans la pièce et que je ne veux pas parler de tout ça en sa présence. Une étincelle de compréhension traverse ses yeux.

— S... si. Bien sûr. Depuis le temps que j'attends cette sortie entre filles !

Nous nous levons toutes les deux du sofa pour quitter la pièce lorsque la silhouette imposante de Paul nous barre le passage. Le visage renfrogné, il croise les bras sur sa poitrine dans une attitude clairement dissuasive.

— Vous n'allez nulle part, toutes les deux ! Marion, je veux entendre ce que tu as à dire.

— Quoi ? m'exclamé-je, ahurie.

Ma meilleure amie semble embêtée, elle qui, habituellement, n'hésite pas à remonter les bretelles de son frère dès qu'une occasion se présente. Je les dévisage tous les deux, les yeux écarquillés. *J'ai loupé quelque chose ?*

— Anna ?

— Excuse-moi, Marion... Hier soir, après le restaurant, je n'ai pas pu m'empêcher de parler à mes parents du coup de fil que tu as reçu. J'étais

tellement chamboulée... Paul a tout entendu et je pense que tu peux parler devant lui sans crainte.

Elle baisse les yeux, ennuyée. Je réfléchis. Je connais Paul depuis que j'ai 16 ans. Il s'est toujours montré bienveillant – voire protecteur – avec moi, mais le hic, c'est qu'au fil des années, il a commencé à me faire du rentre-dedans. Au début, c'était plus pour s'amuser, je pense. Ensuite, ses tentatives de drague se sont faites plus insistantes, malgré mes refus répétés de sortir avec lui. Jusqu'à tout récemment, où Maxime n'a pas trop apprécié le voir me tourner autour et lui a fait comprendre avec les poings qu'il valait mieux qu'il me laisse tranquille. Je n'ai aucune animosité envers Paul. Je l'ai toujours vu comme le grand frère un peu envahissant de ma meilleure amie, jamais comme un petit ami potentiel. Je pousse un soupir, vaincue.

— Très bien. De toute façon, Paul devra être mis au courant tôt ou tard de la situation puisqu'il se retrouve impliqué dans cette affaire malgré moi.

J'ai piqué leur curiosité, car tous deux s'approchent de moi, pendus à mes lèvres. Je leur raconte alors très précisément les paroles du lieutenant Rodriguez la veille lors de son appel, puis leur déballe tout l'interrogatoire de ce matin. Le visage d'Anna reflète l'incrédulité la plus totale. Celui de Paul, la colère.

— Vous allez donc chacun être priés de vous présenter au poste de police pour y être interrogés.

— Mais ! Toute cette histoire est incroyable ! lâche ma volcanique meilleure amie.

— Je sais..., lui réponds-je du bout des lèvres. Je suis désolée, me sens-je obligée d'ajouter. Tout ça est ma faute.

Paul continue de me dévisager, rendant la situation encore plus difficile.

— Ça, tu peux le dire, marmonne-t-il en me dévisageant toujours, le regard mauvais.

Je sursaute sous la méchanceté de ses paroles. Jamais il ne s'est montré aussi virulent avec moi.

— Quoi ? hurle sa sœur.

Elle se lève et s'approche de lui. J'ai l'impression qu'elle s'apprête à le frapper tant elle se montre agressive.

— Tu es fou de lui dire un truc pareil ! Espèce de crétin ! Je t'interdis, tu m'entends, Paul ? Tu n'as pas le droit, après tout ce qu'elle a traversé !

Elle se met à pleurer tout en continuant à l'abreuver d'injures. Il me regarde une dernière fois, les yeux emplis de souffrance, puis regagne sa chambre au premier. J'entends sa porte claquer violemment. Je suis perdue. Je ne sais pas quoi faire ou dire. C'était quoi, ça ? Que se passe-t-il ici ?

Anna sèche ses larmes du revers de la main et se rassied à mes côtés. Quelques instants plus tard, elle murmure :

— Allons-y. Il ne va pas gâcher notre après-midi shopping.

Nous nous regardons un instant, puis nous mettons à rire. Anna et sa passion pour le shopping ! Je la prends dans mes bras et nous sortons.

Je m'installe au volant, patiente qu'elle attache sa ceinture sur le siège passager, puis entame une marche arrière. Je décide de mettre un fond musical en allumant la radio pour alléger l'atmosphère. Ma voisine ferme les yeux en se calant sur l'appuie-tête dans une attitude d'abandon. Elle a l'air abattue.

— Anna, commencé-je d'une voix douce. Dis-moi ce qu'il se passe avec Paul ?

Elle ouvre les yeux et pousse un soupir.

— Je ne sais pas, Marion... Tout d'abord, je tiens à m'excuser pour le comportement horrible de mon frère vis-à-vis de toi. Il n'avait pas le droit de te dire ça. Je ne sais pas ce qui lui arrive depuis quelque temps. Il ne va pas très bien, personne ne comprend ce qui se passe, personne n'arrive plus à lui parler. Il s'est enfermé dans sa bulle et je suis presque sûre que ça remonte à la bagarre avec Maxime.

À ces mots, j'étouffe un cri horrifié. Ce serait ma faute alors ?

— Tu l'as regardé ? Je ne le reconnais plus. Il n'a jamais été aussi débraillé et peu soucieux de son apparence. J'ai l'impression qu'il fait une sorte de

dépression et qu'il ne parvient pas à sortir de cet état. J'ai déjà essayé d'aborder le sujet avec lui, mais il m'envoie balader.

Je me sens d'autant plus coupable de son état. Je voudrais pouvoir faire quelque chose. Pourtant, je me vois mal aborder le sujet avec lui. Nos relations sont plutôt conflictuelles depuis quelque temps.

— Tu ne voudrais pas lui parler ? me demande Anna d'une voix suppliante.

*Oh non... pas ça !*

— Excuse-moi de te demander ça, poursuit-elle, mais il ne veut pas nous écouter. Mes parents ne savent plus quoi faire ou quoi dire pour qu'il se ressaisisse. Et moi, dès que j'ouvre la bouche, il m'envoie sur les roses.

Je me mordille les lèvres tout en regardant la route avec concentration.

— Anna... tu sais ce qu'il veut de moi. Je ne peux pas lui donner de faux espoirs juste pour qu'il aille mieux.

— Non, j'en suis bien consciente. Mais, si tu lui disais quelque chose de gentil... Je ne sais pas, moi. Que même si tu ne partages pas ses sentiments, il compte beaucoup pour toi ? Une connerie dans le genre !

Je glousse. Elle devrait se reconvertir en scénariste de séries pour ados !

— OK, Anna. J'essaierai de lui parler quand je te raccompagnerai tout à l'heure.

Elle pousse un bruyant soupir de soulagement. Je passe le reste du trajet à écouter ses paroles de remerciements éternels.

## 5

Flâner de boutique en boutique me fait un bien fou. Trop de tension s'est accumulée sous mon crâne depuis la veille au soir, j'ai besoin de décompresser. Anna s'en donne à cœur joie ! Elle m'emmène dans tout un tas d'enseignes, et nous nous amusons comme des folles à essayer des tenues dans les cabines d'essayage et à nous montrer nos trouvailles. Je ne vois pas le temps passer. Lorsque nos pieds n'en peuvent plus, nous décidons de sortir du centre commercial, les bras chargés de paquets, et nous dirigeons vers la terrasse d'un café. Il fait si beau qu'il serait dommage de ne pas profiter du temps. Le nuage qui planait au-dessus de ma tête s'est volatilisé par magie grâce à elle. Nous discutons tout en sirotant nos thés glacés.

— Comment ça se passe entre Maxime et toi ?

— Très bien, lui réponds-je le sourire aux lèvres. Entre nous, c'est... magique. Je suis consciente qu'on a peut-être un peu précipité les choses. Je me demande encore parfois si j'ai bien fait d'emménager si vite chez lui... D'un autre côté, la vie à deux, c'est tellement bien. M'endormir le soir à ses côtés, me réveiller le matin dans ses bras : je ne donnerais ma place pour rien au monde. Et puis, il m'a attendue tellement longtemps qu'il a bien mérité qu'on précipite un peu les choses.

Des étoiles plein les yeux, elle m'observe et pousse un soupir, ses coudes sur la table, la tête posée sur la paume des mains. Je ris.

— Et entre Romain et toi ? C'est du sérieux ?

— Je ne sais pas. Pour être honnête avec toi, je craque complètement pour lui. Mais j'ai tellement été déçue que j'ai peur de trop m'investir dans cette relation.

Je comprends très bien ce qu'elle veut dire. Anna accumule les relations de courte durée, car les types qu'elle fréquente, en général, sont tous des crétins.

— Tu sais, lui avoué-je, je pense que Romain est différent des autres.

— Ah oui ? me demande-t-elle, l'espoir perçant dans sa voix.

Je hoche la tête pour appuyer mes paroles.

— Habituellement, tu es attirée par des dragueurs, des gars sans cervelle ou des mecs paumés. Cette fois-ci, je ne sais pas comment c'est arrivé, mais tu es tombée sous le charme d'un étudiant sérieux qui ne reluque pas les autres filles et qui te regarde tout le temps comme si tu étais la huitième merveille du monde.

Elle ouvre de grands yeux, ahurie.

— C'est vrai ? Il me regarde comme ça ?

— Tu n'as pas remarqué ?

— Eh bien... J'avais peur de me faire des idées. Tu sais bien que je me trompe souvent.

— Pas cette fois, la rassuré-je.

Avec spontanéité, elle se penche par-dessus la table et me prend dans ses bras avec effusion. Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas provoqué des roulements d'yeux vers le ciel de la part des gens qui nous entourent. Je glousse.

— Merci, me lance-t-elle.

— Pas de quoi, ma rouquine.

En fin d'après-midi, nous plions bagage. J'aurais aimé prolonger ce moment avec Anna, mais il est déjà tard et je dois encore avoir une discussion avec Paul... Je préférerais tellement la déposer et rentrer immédiatement. Seulement, j'ai promis. Lorsque je me gare devant chez elle, je vérifie que je n'ai pas reçu de message de Maxime. Pas de notification. Il doit être très occupé. Je décide de me rappeler à son bon souvenir :

*\*Je rentre bientôt. Tu me manques. Je t'aime.*

Puis, un léger pincement au cœur, je me prépare à entrer dans la cage au lion.

Ma meilleure amie m'abandonne en bas de l'escalier, un air conspirateur sur le visage. Très mal à l'aise, je monte à l'étage pour aller tout droit vers la chambre de Paul. Tout en me triturant nerveusement les mains, je parviens devant la porte et donne deux petits coups. Pas de réponse.

— Paul ? C'est Marion. Je peux entrer ?

Je décide de me passer de son accord et pose la main sur la poignée. Il est allongé sur son lit, des écouteurs recouvrant ses oreilles. Lorsqu'il me voit, il se redresse, la stupéfaction peinte sur son visage.

— Marion ? Qu'est-ce que tu fais là ?

*Dieu seul le sait...*

Il ricane en me voyant si mal à l'aise.

— S'il y a bien une chose à laquelle je ne croyais plus, c'est te voir un jour entrer dans ma chambre.

— Calme-toi, Paul ! lâché-je sur la défensive. Je suis juste venue discuter.

— Tiens donc ?

Il se redresse sur son lit et me dévisage.

*Allez, ma vieille, tu peux le faire... C'est pour Anna.*

— Et de quoi tu veux me parler ?

— Je... J'ai bien vu tout à l'heure que quelque chose n'allait pas. Et je voulais savoir si tu avais envie d'en parler. Est-ce que je peux faire quelque chose ?

— Oui, il y aurait bien quelque chose.

Il me dévisage de façon explicite. Je sens le sang me monter aux joues, mais je décide de ne pas tomber dans le panneau.

— Mais encore ?

— Tu laisses tomber ce connard. Et tu sors avec moi.

*Et voilà... c'est ce qu'on récolte à vouloir aider les copines.*

J'inspire profondément pour tenter de conserver mon calme.

— Tu sais très bien que ce n'est pas possible, Paul.

— Alors, salut !

Il replace son casque sur ses oreilles, s'adosse à ses oreillers et ferme les yeux.

*OK...*

Avec diplomatie, je décide de m'asseoir au bout de son lit. Il ouvre un œil en sentant le poids de mon corps creuser son matelas.

— Tu as changé d'avis ?

— Certainement pas !

Je cherche mes mots.

— Je suis là parce que ta famille s'inquiète pour toi. Et qu'ils ne savent plus quoi faire pour que tu te reprennes.

Il se relève brutalement et s'approche tout près de moi. Trop près. J'ai un mouvement de recul face à son geste. Ses yeux ne sont que colère.

— Et toi, Marion ? T'en as vraiment rien à battre que je sois dans cet état ?

Même si, en cet instant, la panique me submerge, je tente de ne rien laisser paraître.

— Bien sûr que non ! Je ne comprends pas ce qui t'arrive. Ce n'est pas le Paul que je connais. Habituellement, tu es plein de joie de vivre, tu t'amuses, tu sors. Que s'est-il passé ?

— Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé ?!

Sa voix est haut perchée. Il hurle.

*OK... Il a complètement perdu les pédales.*

— Il s'est passé que j'ai des sentiments pour une fille. Mais ces sentiments ne sont pas partagés. Je lui laissais du temps pour digérer une histoire qui ne s'est pas bien terminée. Et voilà que cette fille se met à sortir avec un autre gars, sans m'avoir laissé la moindre chance. Et lorsque je vais la voir pour essayer de lui expliquer ce que je ressens pour elle, je me fais casser la gueule par son nouveau mec ! Tu trouves ça normal, toi ?

*C'est sûr que dit comme ça...*

Je suis mortifiée. Je ne parviens plus à déglutir. Mais la réalité est tout de même un peu différente. Je ne peux quand même pas me forcer à avoir des sentiments pour lui ! C'est vrai que je ne lui ai jamais laissé sa chance, qu'il est plutôt beau garçon en temps normal et que sa compagnie est agréable. Pourtant, c'est un fait : je ne suis pas attirée par Paul. Je ne sais pas pourquoi. Pour moi, c'est comme s'il faisait partie de ma famille. Je lui souhaite vraiment de trouver le bonheur. Mais avec une autre fille !

— Paul... Je suis tellement désolée que ça se soit passé comme ça entre toi et Maxime. Et, je sais déjà que ce que je vais te dire ne va pas te plaire. Mais, je n'ai jamais rien fait ou dit qui aurait pu te laisser croire que je voulais que ça aille plus loin, toi et moi. J'ai toujours pensé que c'était un jeu pour toi de draguer la meilleure amie de ta petite sœur. C'était comme ça entre nous : tu t'amusais à jouer les séducteurs. Ça nous faisait rire. Et ça s'arrêtait là.

— Mais ce n'était pas un jeu pour moi, me dit-il d'un air gêné. C'est quoi l'idée ? Tu es trop bien pour moi, c'est ça ?

*Oh là là... Je commence à avoir la migraine. Pourquoi j'ai accepté de faire plaisir à Anna déjà ?*

— Quoi ? Mais... Tu dis n'importe quoi, Paul. C'est juste que ça fait des années que tu me charries comme le ferait un grand frère. Anna est comme ma sœur. Et donc, je te vois plus comme un proche. Pas comme un potentiel petit ami. Tu comprends ?

Il reprend sa place en s'adossant à ses oreillers et regarde dans le vide.

— J'en sais rien. Moi, je ne t'ai jamais vue comme une sœur. Loin de là...

Il ne dit plus rien. Un silence gêné s'installe et je ne sais plus quoi ajouter.

— Écoute, je vais te laisser, Paul. Essaie de te ressaisir. Pour toi. Pour ta famille.

J'attends une réaction qui ne vient pas. Aussi, je décide de me lever et de quitter la pièce. *Anna va me le payer !* Je la retrouve attablée dans la cuisine en train de manger du melon, le regard rivé sur la télévision. Je tape du pied. Elle lève les yeux d'un air interrogateur.

— Alors ?

— Alors ? Alors, ton frère est complètement barré !

Elle fronce les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— En gros, c'est ma faute s'il est dans cet état dépressif. Il m'aime, je ne lui ai jamais laissé sa chance, je suis une sans-cœur qui ne pense qu'à elle.

— Ah. Et c'est tout ?

J'acquiesce d'un hochement de tête. Je vais m'asseoir à côté d'elle et pose la tête sur son épaule afin d'y trouver un peu de réconfort.

— Anna ?

— Mmm ?

— Tu es d'accord avec lui ?

— Absolument pas ! Paul est un con.

Je lève la tête, on se regarde toutes les deux et on éclate de rire. Je sais bien que je ne devrais pas, que son frère ne va pas bien là-haut, mais c'est plus fort que moi.

— Allez va, il s'en remettra, ajoute-t-elle. Tu sais bien qu'il a toujours été un peu égocentrique. Et je pense surtout que tu es la seule fille qui lui ait jamais résisté. Sachant qu'il ne pouvait pas t'avoir, il a pris ça pour de l'amour. J'essaierai d'avoir une conversation avec lui. En tout cas, merci de lui avoir

parlé.

Elle dépose une bise sonore sur ma joue. Il est grand temps de rentrer.

Sur le chemin du retour, des pensées peu réjouissantes s'invitent dans ma tête. L'enquête de police, la réaction démesurée de Paul. Si j'avais su que mon retour de vacances serait aussi chaotique, jamais je n'aurais pris cet avion ! Lorsque j'arrive dans le parking souterrain, je me gare à ma place attitrée. L'Audi de Maxime n'est pas là. Je pousse un soupir. Que peut-il bien faire qui lui prenne autant de temps ? Je me dirige vers le coffre, m'empare de mes sacs et, soudain vidée de toute énergie, je me traîne dans les escaliers en spirale jusqu'à l'appartement.

Sitôt le seuil franchi, je sors mes emplettes de leurs emballages. Un coup d'œil à l'horloge de la cuisine, il est 17 h 30. Vu la chaleur qu'il a fait cet après-midi, une douche me fera le plus grand bien. Je pénètre dans la luxueuse salle de bains, règle les LED du plafond sur « couleurs rotatives », puis j'allume un bâtonnet d'encens bien-être et me dévêtis rapidement. J'entre dans la douche italienne aux murs en pierre brute, programme le jet sur « brume d'été » et règle la température afin que l'eau soit juste un peu plus chaude que tiède. Alors que je me délasse, une pensée sournoise me signale que je n'aime peut-être pas le luxe, mais que je me suis tout de même très vite habituée aux privilèges qu'il comporte. Un raclement de gorge me fait soudain sauter comme un cabri.

— Bon sang, Maxime ! Tu m'as fait une de ces peurs...

Je pose une main sur mon cœur, attendant de retrouver un rythme cardiaque normal. Il part dans un grand éclat de rire à la vue de ma réaction. Mon cœur fond.

— Je ne t'ai pas entendu rentrer.

— Non, tu étais bien trop plongée dans tes pensées, me dit-il en me dévisageant. Tu permets que je te rejoigne ?

Ma bouche s'assèche alors. Ses vêtements se retrouvent sur le sol en quelques secondes à peine. J'admire son corps massif, magnifiquement sculpté, que le soleil de Corse a rehaussé d'un hâle doré. Il parcourt mes courbes des yeux de façon suggestive tout en marchant jusqu'à moi et je réalise alors en rougissant que ce qu'il a sous les yeux semble lui faire de l'effet. Il emprisonne mon regard

tel un prédateur s'apprêtant à fondre sur sa proie. Je déglutis, dans l'attente de ce qui va suivre. Un délicieux frisson parcourt le bas de ma colonne vertébrale. Ses mains trouvent naturellement place sur mes hanches alors qu'il envahit mon espace et me plaque contre la paroi agréablement fraîche sous ma peau. Je savoure la sensation de sa bouche qui descend le long de mon cou, embrasant chacune de mes terminaisons nerveuses.

— Tu m'as manqué, me souffle-t-il dans l'oreille.

— Toi aussi... Tu ne veux pas me raconter ton après-midi ? chuchoté-je, haletante.

— Plus tard, assène-t-il d'une voix rauque sans appel qui me perd définitivement.

Et là, toute la tension accumulée dans mon corps ces dernières 24 heures s'évanouit comme par magie. L'eau plaque ses belles boucles brunes sur son visage, le rendant encore plus sexy. Ses lèvres pleines parcourent fiévreusement la partie sensible juste sous mon oreille, tandis qu'une main experte pétrit l'un de mes seins et que l'autre, s'emparant de ma cuisse, relève ma jambe. À cet instant, il pousse un doux gémissement de plaisir qui me fait perdre la raison. Nos deux corps ne faisant plus qu'un, Maxime m'emmène dans des sommets de sensualité. Le désir qu'il a pour moi semble sans limite et me plonge dans une ivresse des sens, une délicieuse volupté qui se termine par une explosion indescriptible provoquant des milliers de délicieux picotements dans chaque fibre de mon être. Il finit par me porter sur le lit, car mes jambes se dérobent sous moi. Je halète avec bonheur tandis qu'il me dépose tel un précieux fardeau et s'allonge sur moi, le souffle saccadé.

— Mmmmh...

— Dois-je prendre ça pour un : « Tu m'as comblée, mon chéri, je suis la plus chanceuse des femmes » ?

— Mmmmh...

Il s'esclaffe.

— Maxime ? Peux-tu aller nous chercher des serviettes ? Le lit va être trempé.

— Il est déjà trempé.

— Peut-être, mais je voudrais limiter les dégâts.

Il grogne, néanmoins il s'empresse d'accéder à ma requête. Une fois emmitouflés dans nos peignoirs éponge, nous nous pelotonnons dans le lit. Cette journée se termine finalement plutôt bien. Quoique... Nous n'avons pas encore abordé le sujet de nos après-midis. Est-ce que je prends le risque de ternir ce moment parfait ? Ou je reporte cette conversation au lendemain ? Non... Ma curiosité l'emporte. Je ne pourrai m'en prendre qu'à moi-même si mon sommeil se trouve perturbé par ce qui va être dit, mais j'ai besoin de savoir.

— Mon amour ?

— Mmmh ?

— Ça t'ennuie si tu me racontes ce dont vous avez parlé avec ton père ?

Il prend quelques secondes pour répondre.

— Non. Mais, avant, tu es partante pour qu'on commande chinois ? Je meurs de faim.

— OK, ça me va. Moi aussi, j'ai l'estomac dans les talons.

Il ricane.

— Quoi ? lancé-je, amusée.

— Je parie que vous avez passé votre après-midi à grignoter, Anna et toi. Je me trompe ?

Je secoue la tête, lui donnant raison.

— Et malgré ça, tu as faim. Comment fais-tu pour manger autant et avoir cette silhouette ?

Je fronce les sourcils, légèrement irritée de ces remarques quant à mes tendances « boulimiques ».

— J'ai un bon métabolisme, c'est tout !

Il lève les yeux au ciel. Je lui tire la langue. Il quitte la chambre pour passer commande. Vingt minutes plus tard, le traiteur est déjà là. Maxime me rejoint dans le lit avec un plateau garni de tout un tas de boîtes en carton qui sentent divinement bon. Nouilles sautées, bœuf mariné, nems, raviolis. Épaule contre épaule, nous nous attaquons à ces délicieuses petites choses.

— Mon père avait demandé à son avocat de venir accompagné d'un confrère spécialisé en criminologie.

J'ouvre la bouche, interloquée.

— Et ?

— Ils m'ont posé beaucoup de questions, mais ils pensent que je n'ai pas grand-chose à craindre. Pour eux, comme les flics n'ont rien à se mettre sous la dent pour le moment en termes de suspects, ils ratissent large pour réussir à identifier l'auteur des faits. Cela dit, selon les avocats, même en procédant de cette façon, la police doit probablement être pessimiste sur ses chances de trouver le coupable. Ils ont l'air d'avoir recueilli très peu d'éléments. Mon père a insisté pour qu'à l'avenir, si je devais encore être interrogé par le lieutenant Rodriguez, je sois accompagné de son avocat.

Je hoche la tête. Je dois avouer que je suis plutôt soulagée par ces paroles.

— C'est bien.

— Oui.

Il dépose un baiser sur mon front.

— Et toi ? Ton après-midi entre filles ?

J'hésite à tout lui raconter.

— C'était très bien. Anna et moi avons beaucoup papoté et je pense qu'elle a vidé la moitié des boutiques où on est entrées.

Je lui souris, mal à l'aise. Il m'observe, sentant bien qu'il y a anguille sous roche.

— Et... ?

— Maxime... Tu sais, Paul ne va pas bien du tout.

Son visage se ferme immédiatement, ses yeux me fixent. Je déglutis, plus très sûre de vouloir poursuivre.

— Tu l'as vu aujourd'hui ?

— Oui... quand je suis allée chercher Anna. Il a fallu que je le mette au courant. Tu sais... lui aussi va être interrogé. Il savait pour... ce qui m'est arrivé.

— Qui lui a dit ?

— Anna. Il y a des années.

— Comment ça, il ne va pas bien ?

— Il me reproche de n'avoir jamais eu de sentiments pour lui, que c'est ma faute s'il se sent si mal en ce moment. Tu le verrais ! Je veux dire, physiquement, il ne ressemble plus au garçon que j'ai toujours connu. Il a beaucoup maigri, il ne se rase plus, ses cheveux étaient sales.

Le front de Maxime prend un pli soucieux, mais, étonnamment, il ne dit rien. Ce silence me rassure et je décide de poursuivre.

— Anna m'avait pratiquement suppliée d'aller lui parler pour savoir ce qui n'allait pas.

— Aller lui parler où ça ?

*Aïe... Terrain dangereux.*

— Euh... dans sa chambre.

Ses yeux lancent des éclairs.

— Dans... mais ! Merde, Marion !

— Mais, qu'est-ce que tu vas t'imaginer ! C'était juste pour lui parler.

— Et tu vas me dire qu’il n’a rien tenté ?

— Euh... non. Pas vraiment. Bon, à un moment, j’ai un peu eu peur quand il s’est approché si près, mais il ne m’a rien fait.

Un sifflement de colère sort de ses lèvres.

— On peut dire que tu as un don pour te fourrer dans des situations merdiques ! tonne-t-il.

— Maxime. Il s’agit de Paul, tout de même ! Ce n’est pas un inconnu. C’est le frère de ma meilleure amie que je connais depuis des années. Je n’aurais jamais fait ça sinon.

— Tu m’en diras tant.

— De toute façon, si ça peut te rassurer, il n’a plus l’air de me porter dans son cœur. Notre conversation n’a rien eu d’amical.

Il ne répond rien, mais son visage fermé me prouve que ce que je viens de lui raconter le contrarie. Pour mettre clairement fin à la conversation, il saisit la télécommande, lève son bras pour que je vienne me caler tout contre lui. Nous n’échangeons plus un mot et regardons une série. Je m’endors très rapidement, épuisée par cette journée.

## 6

Je lève les paupières malgré moi. Le soleil perce à travers les épais rideaux, conférant une douce atmosphère à la pièce. Un coup d'œil au réveil m'informe qu'il est déjà 8 heures. J'ai dormi comme un bébé. Maxime s'active autour de moi. Il prend des affaires de sport dans le dressing attendant à la chambre. Un sourire éclaire son visage.

— Je t'ai réveillée ? Excuse-moi, ma chérie.

Il s'approche de moi et m'embrasse tendrement.

— Pas grave. Il est grand temps de me lever de toute façon.

— Attends, ne bouge pas, je t'apporte ton thé.

*Oh là là... le rêve ! Le petit déj' au lit.*

Lorsqu'il revient, muni d'un plateau sur lequel il a disposé une tasse fumante, un jus d'orange et des petits pains blancs avec de la confiture, je lui sauterais presque au cou.

— Merci !! C'est en quel honneur ?

Il semble gêné tout à coup.

— Pour rien. Parce que tu me combles, c'est tout.

Je me penche vers lui, autant que me le permet le plateau encombrant, et le prends dans mes bras. Je remarque alors qu'il semble fatigué. Il a des cernes sous les yeux et ses traits sont tirés.

— Tu as mal dormi ?

— Euh... effectivement, pas très bien. Ne t'inquiète pas, juste une petite insomnie.

Il passe une main distraite dans ses cheveux.

— Bon, je te quitte deux bonnes heures. Je file à la salle de sport.

Il semble embarrassé, aussi, je n'insiste pas.

— OK. De mon côté, je vais faire un peu de rangement et passer deux, trois coups de fil pour commencer à prospecter des lieux de stage.

Maxime se moque gentiment de moi.

— Madame parfaite ! Anna t'a déjà dit que son père pourrait t'en trouver un facilement. Mon père aussi pourrait faire jouer ses relations si besoin.

Je lève les yeux au ciel.

— C'est très gentil, mais je préfère me débrouiller toute seule, comme une grande fille.

Il dépose un baiser sur mon front puis quitte l'appartement après m'avoir serrée très fort dans ses bras.

Bizarre... C'est le mot. Il était vraiment bizarre ce matin. Est-ce qu'il est toujours fâché à cause de ce que je lui ai raconté hier soir ? Pour ma conversation avec Paul ? Il a éludé le sujet quand je lui ai fait remarquer qu'il avait l'air fatigué. C'est peut-être moi qui m'imagine des choses. Bon ! Ça ne sert à rien de faire des suppositions pendant des heures. Maxime est un grand garçon. S'il veut me parler de quelque chose, il le fera en temps voulu. Il est grand temps de m'activer. J'ai déjà bien trop paressé ces derniers temps. La journée ne va pas m'attendre.

Je saute du lit, file prendre une douche. J'enfile une légère robe rouge en coton et m'attelle à rendre l'appartement propre et rangé. Ce n'est pas chez moi et je ne paie pas de loyer, donc c'est un bon moyen pour contribuer un peu à mon échelle. De cette façon, je me sens moins mal à l'aise de vivre ici gratuitement. Non pas que Maxime m'ait demandé quoi que ce soit, mais ça me semble normal.

Vers 9 h 30, l'appartement est rangé et respire le propre. Fière de moi, je prends mon PC portable et me lance à la recherche d'entreprises basées à Londres qui proposent des stages à des étudiants. Ce qu'il y a de bien avec cette ville immense et cosmopolite, c'est qu'elle est en perpétuel développement et donc en recherche constante de sang neuf. Je vise principalement les hôtels et entreprises liées au tourisme, pour lesquels la maîtrise de l'anglais et du français sont impératifs. Je possède aussi un bon niveau en espagnol, ce qui est un plus. Une demi-heure plus tard, après avoir passé trois appels, je me sens définitivement rassurée. Je ne devrais avoir aucun mal à trouver un stage pour novembre. On m'a déjà proposé un poste à l'accueil d'un hôtel quatre étoiles situé dans le centre-ville et également dans une société qui propose des visites touristiques en bus à impériale. Par contre, ils m'ont dit de ne pas trop tarder avant de leur envoyer les conventions de stage, car, sans cela, ils seront dans l'incapacité de me garder une place. Il faut que je passe à la fac, dès la réouverture en août, chercher les fameux documents à l'administration.

Rassérénée et satisfaite de ma matinée, je décide de sortir faire quelques courses. Je chausse mes sandales, attrape mon sac à main et un cabas puis je quitte l'appartement. J'aurais pu prendre ma voiture, mais le temps est tellement agréable que j'ai envie d'en profiter un peu. Sitôt l'entrée de l'immeuble franchie, je suis assaillie par un gai bourdonnement de vie. Les oiseaux chantent, un vieil homme promène son chien, des gens discutent tout en se promenant. Je hume l'air doux qui sent bon l'été et je profite des bienfaits du soleil tout en marchant d'un bon pas. Je passe tout d'abord chez le primeur pour faire le plein de fruits et légumes, puis à la boulangerie et enfin chez le boucher. L'humeur des gens est calquée sur le temps, ce qui contribue à rendre mon état d'esprit encore plus léger. Sur le retour, je réfléchis au petit plat que je vais pouvoir cuisiner pour Maxime avec les bonnes choses que je viens d'acheter.

La sonnerie de mon portable me tire de mes réflexions. C'est mon père. Je pose mon panier rempli à mes pieds et décroche d'une voix enjouée, heureuse de cet appel :

— Bonjour papa !

— Ma chérie...

Je suis immédiatement alertée par l'angoisse qui perce dans sa voix. Je sens que cette journée qui s'annonçait si bien va finalement prendre un tournant bien

plus déplaisant.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lâché-je paniquée.

— C'est papi. Il a eu une attaque. Il est à l'hôpital.

Et là, le ciel me tombe sur la tête. Je me mets à pleurer comme une petite fille au beau milieu de la rue sans pouvoir m'arrêter.

— Non... Co... comment... c'est... arrivé ? hoqueté-je, peinant à reprendre ma respiration.

J'essaie de chasser les larmes qui coulent sur mes joues, mais elles sont immédiatement remplacées par d'autres.

— Je... C'est ma faute.

Mon père semble abattu. D'une voix lasse, il poursuit :

— J'avais prévenu ta mère et tes grands-parents que nous allions recevoir une convocation de la police. Mais tout ça a réveillé des souvenirs douloureux. Quand papi a reçu le coup de fil ce matin, il n'a pas supporté. Une trop vive émotion...

— Alors, pourquoi tu dis que c'est ta faute ? lui demandé-je d'une voix blanche. C'est MA faute. Pas la tienne.

— Non, ma chérie. Je n'aurais pas dû communiquer le numéro de tes grands-parents à la police. J'aurais dû m'occuper de ça. Je savais pourtant que cette histoire les avait bouleversés. Je...

Et là, j'entends mon père, ce roc insubmersible, fondre en larmes à l'autre bout du fil. Et mon cœur se brise en mille morceaux. Si papi meurt, je serai la seule responsable.

Je ne sais pas comment j'arrive à rentrer. Je suis dans un état second. Avant de raccrocher, papa m'a dit que mon grand-père était en soins intensifs. Il a été transporté aux urgences après son attaque. Ils attendent de savoir s'il va s'en sortir ou non. Je range les courses avec des gestes mécaniques puis je marche jusqu'au canapé et m'y assois, cachant mon visage dans mes mains. Les larmes

reviennent de plus belle. Je pense à ma grand-mère... Elle doit être dans tous ses états.

À cet instant, un bruit de clés dans la serrure me fait relever la tête. Maxime. Lorsqu'il pénètre dans l'appartement, il marque un temps d'arrêt en me voyant. Il lâche ses affaires et se précipite sur moi. Son visage est un masque d'inquiétude. Je réponds alors à sa question muette :

— C'est papi. Il est à l'hôpital. Et c'est ma faute.

Je pleure à chaudes larmes durant de nombreuses minutes contre son torse alors que son bras remonte de bas en haut dans mon dos dans un geste de réconfort. Quand je suis de nouveau en état de parler, je lui raconte l'appel de mon père.

— Tu veux qu'on y aille ? me demande-t-il plein de sollicitude.

Je hoche la tête, reconnaissante.

— OK. On y va. Prépare-toi, on peut y être en début d'après-midi s'il n'y a pas trop de circulation.

Je suis prête en cinq minutes. Nous prenons la route, direction l'hôpital de Caen. Durant tout le trajet, je ne tiens pas en place, ne cessant de changer de position, de triturer la lanière de mon sac à main. Je ne fais que cogiter, ruminer et, bien que Maxime roule à bonne allure, j'ai l'impression qu'on n'avance pas assez vite. Voyant mon état de nervosité, il met un fond de musique et pose une main apaisante sur la mienne.

— Ne t'inquiète pas, me dit-il d'une voix rassurante, je suis sûr qu'il est entre de bonnes mains.

J'acquiesce, mais je ne peux m'empêcher de me sentir très mal.

Depuis l'instant où j'ai croisé le chemin de Rudy, les ennuis ont commencé. Il a abusé de moi. Non seulement ça m'a complètement détruite, mais toute ma famille en a souffert. Ensuite, par sa faute, pendant des années, tout contact physique me paniquait. Je repoussais les gens qui m'entouraient, tous ceux qui essayaient de m'approcher, dont Maxime. Et maintenant que je suis enfin heureuse, mon calvaire refait surface suite à son décès ? La vie est vraiment

injuste. Il y a des gens qui vous empoisonnent la vie, même une fois morts.

Deux cents kilomètres et environ deux heures plus tard, nous arrivons au centre hospitalier dans lequel mon grand-père est soigné. J'envoie un message à mon père pour le prévenir et il me répond qu'il nous attend dans le hall d'entrée.

— Ça va aller ? me demande Maxime alors que nous franchissons les portes automatiques, ma main fermement emprisonnée dans la sienne.

J'acquiesce d'un hochement de tête. Lorsque j'aperçois mon père qui se dirige dans notre direction, les yeux rougis, je ne peux m'empêcher de fondre de nouveau en larmes. Il se précipite vers moi pour me prendre dans ses bras.

— Comment il va ? chuchoté-je.

— On ne sait pas encore. Il est sous respirateur et pour le moment toujours dans le coma. Il ne s'est pas encore réveillé depuis son attaque. Selon le médecin, les vingt-quatre premières heures sont décisives. Passé ce laps de temps, s'il ne se réveille pas, il y a des chances que ses fonctions vitales aient été touchées et... qu'il ne se réveille pas.

À ces paroles, j'étouffe un cri de douleur.

— Quoi ? Mais... il respire, non ? Il est vivant.

— Oui, mais il est resté un certain temps sans respirer, et d'après le médecin, son cerveau a été privé d'oxygène de nombreuses minutes avant l'arrivée des secours.

Le ciel me tombe sur la tête. Si papi meurt, je m'en voudrai pour le restant de ma vie.

— Est-ce que... est-ce qu'on peut le voir ?

— Pas pour l'instant. Ta grand-mère est avec lui. Il ne peut pas y avoir trop de monde autour de lui.

— Où est maman ?

— Chez tes grands-parents. Nous venons juste de rentrer. C'est un peu la

panique depuis...

Décidément, les retours de vacances sont pour le moins mouvementés dans la famille !

— Dans la précipitation, mamie n’a rien emporté. Ta mère est allée chercher son sac à main avec tous les papiers d’identité de papi nécessaires à son hospitalisation et aussi quelques affaires. Elle ne devrait plus tarder.

J’acquiesce machinalement.

— Venez avec moi, je vous offre un café, poursuit-il.

Mon père nous emmène dans une salle d’attente munie de sièges en plastique inconfortables et de distributeurs automatiques. Avec tout ça, nous n’avons pas déjeuné. Maxime doit mourir de faim.

— Tu veux un sandwich ? lui proposé-je.

— Euh... non ça va, merci.

Je renifle bruyamment alors que les larmes menacent de nouveau.

— J’avais acheté de quoi te faire un super repas. Tu te serais régalé.

Il me caresse tendrement la joue du revers de la main.

— Je n’en doute pas.

Ma mère nous rejoint une demi-heure plus tard, les bras chargés de tout un tas d’affaires, mais également d’un sac rempli de sandwiches maison qu’elle a pris le temps de préparer avant de partir. Elle est sous le choc, elle aussi. Mais elle semble heureuse de me voir et ne cesse de me demander si je vais bien. Nous passons les heures suivantes à attendre un éventuel signe de la part de mamie. Nous flânons dans les couloirs, lisons des magazines achetés dans le petit kiosque à l’entrée. Vers 16 heures, mon père nous propose de marcher autour de l’hôpital pour prendre un peu l’air. Nous acceptons. C’est alors que le miracle se produit. Papa reçoit un appel de ma grand-mère.

— Il s’est réveillé ? Comment va-t-il ?

Il pousse un soupir de soulagement.

— OK, on arrive.

Papa raccroche. Il passe une main sur mes cheveux et m'attire à lui pour déposer un baiser bruyant sur mon front.

— En route ! On va dire bonjour à ton papi, dit-il en riant.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demandé-je, étonnée de voir sa mine hilare, alors que nous entrons dans l'ascenseur.

— Ta grand-mère m'a dit qu'il hurlait après la terre entière. Quand il s'est réveillé, papi s'est immédiatement souvenu de l'appel qu'il a reçu ce matin du commissariat et il vocifère après les policiers en leur donnant des noms d'oiseaux et en promettant qu'ils vont l'entendre de harceler ainsi sa petite-fille.

Je pousse également un soupir, à moitié soulagée. Si papi râle, c'est qu'il va mieux !

Lorsque les portes s'ouvrent, nous sortons précipitamment et parcourons le couloir d'un pas rapide, mon père en tête. Nous arrivons alors dans le service des soins intensifs. Après un dédale de virages à n'en plus finir, nous parvenons enfin devant sa chambre. Papa donne deux légers coups puis ouvre la porte.

Nous pénétrons dans la pièce exiguë. Je jette un œil vers le lit et vois papi qui m'observe avec bonheur, même s'il arbore un air bougon. Ma grand-mère est assise sur le fauteuil près de lui. Elle a l'air d'avoir pris dix ans en une journée. *Pauvre mamie...*

— Non, mais ! Qui voilà ? La plus grande criminelle du 21<sup>e</sup> siècle ! Que viens-tu faire ici ? Les flics t'ont autorisée à aller où bon te semble ? Tu n'es pas encore en taule ?

J'écarquille les yeux. Ils ont peut-être un peu forcé sur les médocs... Je me tourne vers un Maxime hilare qui peine à garder son sérieux.

— Viens ici embrasser ton papi, ma petite.

Je m'exécute, m'assieds sur son lit précautionneusement et l'entoure de mes

bras.

— Eh ! Eh ! Doucement... J'ai quand même frôlé la mort, faut pas me secouer comme un prunier.

Je lève les yeux au ciel, mais ris franchement.

— Papi..., le sermonné-je. Tu sais que tu nous as fichu une frousse bleue ?

— Moi ? Tout ça c'est la faute de ta grand-mère.

— Quoi ? s'exclame-t-elle choquée.

— Tu m'as très bien entendu, Émilienne ! Toi et ta satanée manie de vouloir contrôler mon emploi du temps.

Il se tourne de nouveau vers moi, la mine outrée. Tout à coup, je commence à douter qu'il ait réellement eu une attaque.

— Ce matin, comme chaque matin, je m'apprêtais à partir pêcher, quand ce dragon a surgi devant moi, prétextant qu'il y avait du bricolage à faire dans la remise et une fuite à colmater dans la cuisine. Je vous prends tous ici à témoins : elle m'a juré que si je quittais la maison sans m'être occupé des réparations, je pourrais aller me faire cuire un œuf pour mon déjeuner ! Ce sont ses mots. Alors, moi, je vais chercher mes outils pour réparer ce fichu robinet qui goutte et là, le téléphone sonne. Je réponds, un peu énervé. Et ce petit crétin qui m'annonce qu'Émilienne et moi, on doit aller au commissariat pour y être entendus à cause de la mort de ce rat, parce que, soi-disant, ma petite-fille pourrait y être mêlée. Mon sang n'a fait qu'un tour !

Le visage de papi devient rouge de colère.

— Non, mais vous le croyez ça ? Les chenapans ! Les véreux ! Ils vont m'entendre quand je vais débouler dans leur cage à poulets !

Je me tourne vers mamie qui semble démunie face à son accès de colère.

— Papi..., le sermonné-je. Calme-toi. Tu viens d'avoir une attaque.

Il semble méditer mes paroles, puis se tourne vers Maxime, un grand sourire

éclairant son visage.

— Tiens, mais qui est venu me rendre visite ?

Maxime s'approche et lui tend la main.

— Comment tu vas, mon garçon ?

— Edmond, entre nous, je pense que c'est à vous qu'il faut poser cette question.

— Sornettes. Je ne me suis jamais senti aussi bien. Tu verras, fiston, avec le temps, la mécanique ne suit plus. L'état général est plutôt bon, mais suffit qu'un tuyau s'encrasse pour que tout foute le camp ! Ils ont dû me faire une révision complète parce que, vois-tu, je me sens comme un jeune homme.

Il appuie ses dernières paroles d'un regard entendu et nous gloussons tous. Seule mamie semble encore lui tenir rigueur de la frayeur qu'il lui a faite, car elle l'observe avec sévérité. Mais personne n'est dupe : le soulagement transpire dans chaque fibre de son être. Elle a sûrement cru le perdre pour toujours. Mes yeux s'emplissent de larmes malgré moi en la contemplant. Elle surprend mon regard abattu et m'offre un sourire empli de tendresse.

Nous partons une heure plus tard – après avoir promis à mes grands-parents que nous passerions très bientôt leur rendre visite –, car papi doit se reposer. Mes parents nous proposent de passer prendre un café à la maison. Je jette un regard implorant à Maxime qui accepte immédiatement. Durant le trajet, je ne peux m'empêcher de sourire. Maxime est forcé de suivre le rythme d'escargot de papa, ce dont il n'a pas l'habitude, lui qui frôle constamment les limitations de vitesse. Aucun risque avec mon père !

— Comment tu te sens ? me demande-t-il en posant une main sur ma cuisse tout en gardant les yeux fixés sur la route.

— Bien, réponds-je d'un ton rassurant. Papi a l'air d'aller beaucoup mieux.

— Ça, c'est le moins qu'on puisse dire ! ricane-t-il. Il a fait une belle frayeur à ta grand-mère en tout cas !

— Oui... pauvre mamie. Je pense qu'elle y réfléchira à deux fois dorénavant

avant de l'empêcher d'aller à la pêche ! Mais j'avoue que cet événement m'a permis de prendre du recul par rapport à toute cette histoire. Tu sais... l'enquête, tout ça.

Il acquiesce d'un signe de tête et attend que je poursuive.

— L'important, c'est que les gens qu'on aime aillent bien. Le reste ne devrait pas avoir autant d'impact sur nos vies.

— Tu as raison. Pourtant, j'ai quand même hâte que tout ça soit fini. Ça n'apporte jamais rien de bon de remuer la vase...

J'opine machinalement, sans trop savoir où il veut en venir. L'hôpital ne se trouvant qu'à vingt kilomètres de la maison, nous arrivons très vite.

Lorsque la façade familière apparaît devant mes yeux, je pousse un soupir de soulagement. Me trouver dans la maison de mon enfance provoque toujours en moi ce sentiment de sécurité, de réconfort. Maxime se gare juste derrière papa. Mes parents nous sourient, heureux de nous avoir avec eux, malgré les circonstances. Nous quittons l'habitable climatisé et pénétrons rapidement à l'intérieur. Des odeurs familières m'assaillent sitôt le seuil franchi : la cire – que ma mère utilise pour briquer le mobilier –, la lessive, le citron. Je pousse un soupir de satisfaction qui n'échappe à personne.

Nous nous dirigeons dans la cuisine, pièce la plus chaleureuse et lumineuse de la maison, et nous asseyons à table pendant que mon père s'occupe des cafés. Mes yeux papillonnent autour de moi avec bonheur. Le jaune de cette pièce devrait être appelé « jaune bien-être », car dès qu'on y pénètre, on se sent inmanquablement bien. Maman en profite pour sortir des biscuits du garde-manger.

— Comment se sont passées vos vacances, les enfants ? Dur retour à la réalité hein ?

Papa nous rejoint avec quatre expressos. Maxime et moi acquiesçons tout en faisant la grimace. Mon père, qui s'est assis à ma gauche, passe un bras réconfortant dans mon dos.

— La Corse, c'est magnifique, tu sais, lancé-je gaiement pour changer de sujet. Je ne pensais pas que c'était aussi sauvage vu l'afflux de touristes. Mais

j'ai été surprise par la beauté des paysages. Il y a plein de choses à faire. Toi et maman adoreriez y aller.

Mes parents m'observent avec douceur et compassion. Ils doivent sentir que je n'ai pas envie d'aborder « le » sujet. Ça a toujours été tabou depuis que c'est arrivé. Ils voulaient que je voie un psy après le traumatisme que j'ai subi, que je porte plainte contre Rudy, parfois ils essayaient de me parler de ce qui s'était passé. Je n'ai jamais voulu en reparler. Je voulais chasser cette histoire dans un coin de ma tête et l'y enfermer à double tour pour le restant de mes jours. Mais voilà, rien ne se passe jamais comme on le voudrait.

— Oui, ma puce, répond maman. C'est un projet que nous avons. Cette année, c'était le Midi. Peut-être l'année prochaine.

Un silence gêné s'installe. Mon père se racle la gorge.

— Ne t'en fais pas pour papi. Il en a vu d'autres, il va vite se remettre.

Je fais un léger hochement d'assentiment, mais je sens que mes yeux commencent à me piquer. Je déglutis péniblement.

— Marion ?

— Oui, papa ?

— Je ne te l'ai pas dit, mais ta mère et moi devons nous rendre au commissariat demain matin.

Mal à l'aise, je baisse les yeux vers le sol.

— Ah.

— Un certain lieutenant Rodriguez nous y recevra ta mère et moi.

— OK. Ne vous inquiétez pas lorsque vous le verrez, il n'a pas l'air commode au premier abord. Mais, en fait, c'est un masque. Il est plutôt sympa.

Mes parents acquiescent pensivement.

— Par contre, n'arrivez pas en retard, poursuis-je avec malice. Il n'aime pas

trop les retardataires.

Maxime ricane.

— C'est noté, répond papa. Tu n'as pas à t'en faire, ma chérie. Nous raconterons juste ce que nous savons. Et puis, nous rentrerons à la maison. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter ou de t'en vouloir. Dis-toi que ce n'est qu'une simple formalité ennuyeuse, comme se rendre à la préfecture pour retirer une carte grise ou à la Poste pour récupérer un recommandé.

Nous rions tous de la judicieuse comparaison. Une heure plus tard, après avoir épuisé les sujets de conversation qui nous tenaient à cœur, Maxime et moi prenons congé. Deux bonnes heures de route nous attendent.

## 7

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les semaines suivantes sont éprouvantes pour mes nerfs. Moi qui pensais profiter de ce laps de temps pour paresser et perfectionner mon niveau d'anglais, c'est râpé !

L'enquête de police suit son cours et j'ai l'impression que tous mes proches sont dans le collimateur des enquêteurs. Après mes parents, ce fut au tour d'Anna et de sa famille. Puis, mes grands-parents, lorsque papi a été assez en forme physiquement pour subir un interrogatoire. Bon, d'après ma grand-mère, le lieutenant a eu pas mal de fil à retordre avec papi lors de l'entretien. Il s'est même fait remonter les bretelles à tel point que mamie se demandait qui interrogeait qui.

Maxime a dû y retourner à deux reprises – accompagné de son avocat –, car les policiers avaient des questions complémentaires au sujet de son emploi du temps au moment du meurtre. Je dois avouer qu'à chaque fois, je me rongerais les sangs de crainte qu'il soit mis en cellule et accusé du crime. Le père de Maxime aussi a été interrogé, puisque son fils était avec lui le fameux soir. Il s'est donc empressé de confirmer son alibi, en plus de leur mettre une pression folle sur les épaules grâce à ses nombreuses relations parmi les hautes instances de la police. Son avocat s'en est ensuite mêlé en leur rappelant que, même si Maxime et son père étaient prêts à apporter toute aide jugée utile, il était hors de question que le lieutenant et son collègue continuent ainsi de s'entêter du côté de ses clients qui s'étaient montrés jusqu'à présent les plus coopérants possible. Mais il y avait une limite à tout. Sachant, de plus, que les enquêteurs n'avaient aucun motif valable pour poursuivre leurs recherches du côté de mes proches, puisqu'ils n'avaient pas l'ombre d'un élément à charge.

Ce fut ensuite au tour de l'oncle d'Anna, commandant dans la police, de se

pencher sur l'enquête lorsque le lieutenant et son collègue se sont intéressés d'un peu trop près à ses deux neveux préférés. Je pense que c'est définitivement ce dernier intervenant qui a mis fin à toutes les pistes suivies du côté de mon entourage. D'après ce que m'a appris ma meilleure amie, son oncle aurait assuré à ses parents que, vu le portrait qui avait été dressé de la victime, personne au sein des enquêteurs n'avait envie de perdre trop de temps pour un individu qui le méritait si peu, de toute façon.

Ce n'est certainement pas moi qui leur en tiendrai rigueur ! Pourtant, même si je suis soulagée que plus aucun de mes proches ne soit inquiété par l'enquête, je ressors plutôt traumatisée par cette histoire. J'ai l'impression que mon linge sale a été déballé sur la place publique, livré à la vue de tous. Maintenant, lorsque je suis invitée chez les parents de Maxime ou que je passe chez Anna, tout le monde pense à ce qu'il m'est arrivé. Et ça me donne envie de hurler. Je ne veux pas qu'on me limite à ça, à ce que j'ai subi il y a quelques années. Je ne suis pas une victime. Je suis forte !

\* \*

C'est ainsi qu'août est arrivé, nous accablant de sa chaleur. Je profite de mon temps libre pour me consacrer à mon entourage. Je rends visite à mes parents et mes grands-parents le plus fréquemment possible et Anna et moi nous voyons très souvent. Son frère continue de sombrer dans un état dépressif dont rien ne semble parvenir à l'en sortir. Je sais que mon amie en est plus affectée qu'elle ne le laisse paraître, mais malheureusement, personne à part Paul ne peut rien y faire. Lui seul peut décider de se sortir la tête de l'eau.

C'est sur ces pensées peu réjouissantes que je termine de plier le linge. Maxime est à la salle de sport, il m'a quittée il y a tout juste une demi-heure. Je me dirige vers le balcon et ouvre en grand les portes-fenêtres afin de laisser entrer la douce brise du matin avant que l'air extérieur soit irrespirable. Je me dirige vers la balustrade afin de profiter des bienfaits du soleil sur ma peau.

Les yeux fermés, je ne peux m'empêcher de repenser à la douche que Maxime et moi avons partagée juste avant qu'il ne parte. Mes joues se colorent à ce souvenir. Je dois dire qu'il me comble de ce côté-là, il semble n'être jamais rassasié de moi. Un sourire étire mes lèvres.

*Arrête de rêvasser !*

Je dois m'activer un peu si je ne veux pas que la journée file à toute allure sans avoir rien eu le temps de faire. Ce soir, nous dînons en compagnie d'Anna et Romain. Mais avant, je dois faire un saut rapide à la fac pour aller chercher mes conventions de stage et il faut aussi que je fasse quelques courses. Bon, c'est décidé, j'enfile mes sandales, attrape mon sac à main, direction les petits commerces du coin.

Lorsque Maxime rentre de sa séance intensive, il me lance un clin d'œil canaille qui me fait glousser. Je sais qu'il adore me retrouver à l'appartement lorsqu'il rentre d'une sortie quelconque. Nous déjeunons rapidement, puis je lui annonce que je dois me rendre à l'université.

— Je t'accompagne, ma chérie. Je dois justement passer à la bibliothèque pour rendre deux, trois bouquins et je dois aussi faire quelques recherches pour finaliser mon mémoire.

— OK ! On prend ma voiture ?

Il grimace, ce qui provoque mes ricanements.

— Sois gentil. Il faut que je la fasse rouler un peu sinon la batterie va encore être à plat.

— Tu devrais la vendre. Tu n'en as plus besoin. Je t'ai déjà dit que je pouvais te conduire où tu voulais.

— Max... On a déjà eu cette conversation. Je n'ai pas envie qu'on se fâche.

— Mais il n'y a aucune raison de se fâcher. Je te donne juste mon opinion.

— Et tu connais la mienne sur le sujet. Tu ne peux pas me demander de dépendre de toi pour tout. J'ai déjà quitté mon studio pour vivre avec toi, ce qui était assez risqué.

— Ça n'a rien de risqué. Je t'aime. Jamais tu ne te retrouverais sans logement. Tu sais que tu es ici chez toi.

Ses mâchoires se contractent, mais je poursuis. Il faut qu'il comprenne.

— Pourtant, le fait est que c'est TON appartement, pas le mien. Si, en plus, je

n'ai plus de voiture, je serai complètement dépendante de toi, et ça, excuse-moi, mais c'est hors de question.

— Qu'est-ce qui te dérange dans l'idée que j'ai envie de prendre soin de toi ?

— Rien, à partir du moment où je reste libre de mes mouvements et indépendante.

Il fronce les sourcils. Je sais bien qu'il aimerait avoir constamment un œil sur moi pour être sûr que je suis en sécurité, mais je ne veux pas d'une cage dorée. Je ne suis pas ce genre de fille. Il va falloir qu'il le comprenne.

— Très bien.

Je sens que c'est désormais tendu entre nous, aussi, pour alléger l'atmosphère, je descends de mon tabouret et viens m'asseoir sur ses genoux, un sourire désarmant plaqué sur les lèvres. Il garde un visage fermé, mais je vois à son regard que j'ai gagné la partie. Je passe les bras derrière sa nuque et pose mes lèvres sur les siennes. Bingo ! Il passe ses larges paumes dans mon dos et m'offre un baiser qui nous fait tout oublier. Lorsque nos bouches se séparent, nous haletons tous deux et peinons à reprendre notre respiration. Il m'offre un sourire malicieux qui me fait glousser.

— Allez ! Direction la fac ! Mais je te préviens, ma petite, si tu te prends pour un pilote de Formule 1 sur le trajet, tu auras une fessée.

Il attrape mes hanches, me pose par terre, et m'offre un petit aperçu de sa menace en me donnant une clique.

Il n'est pas loin de 14 heures. Je me gare sur le parking de la fac, quasiment désert à cette période de l'année, même si un service minimum est assuré du côté de l'administration. Je serre le frein à main et jette un œil à mon voisin qui semble avoir passé un sale quart d'heure. Intérieurement, je jubile.

— Marion... On devrait t'interdire de conduire ! Tu es un vrai danger public.

Je conduis très bien, en fait. Mais d'avoir quelqu'un qui se tient en permanence à la poignée de sa portière, ou qui appuie sur une pédale de frein imaginaire dès qu'on approche d'un autre véhicule, ça a le don de m'énerver. Plutôt que de me donner l'envie de conduire encore plus prudemment, ça crée

l'effet inverse et je me retrouve à faire tout ce qu'il faut pour ficher à mon passager la peur de sa vie en freinant au tout dernier moment ou en braquant comme une folle dans les virages. Je dois dire que je me suis amusée comme une folle ! Même si je suis pratiquement certaine que Maxime refusera que je conduise au retour. Mais ça valait le coup ! J'ai passé un très bon moment...

Il sort de la voiture, heureux de respirer à l'air libre après avoir frôlé la mort.

— Bon... OK, dit-il en reprenant son souffle, le teint cireux. Puniton !

J'écarquille les yeux.

— Quoi ?

— Tu étais prévenue ! Tu vas avoir une belle fessée.

— Ah non !

Avant qu'il n'ait le temps de mettre sa menace à exécution, je me mets à piquer un sprint, direction l'administration.

— On se retrouve à la bibliothèque ! lancé-je d'une voix aiguë. Je t'aime !

Lorsque je me retourne, en pleine course, je le vois secouer la tête, l'air désabusé. J'éclate de rire !

Les couloirs du complexe universitaire sont pratiquement vides. Je croise juste deux membres du personnel technique qui profitent de cette période calme pour rénover un peu les infrastructures et quelques flâneurs. Je hume avec plaisir les odeurs familières de la fac. Lorsque j'arrive devant les portes du secrétariat, une ambiance légère et décontractée règne dans le bureau. Derrière le guichet, deux dames à l'air aimable s'occupent chacune d'étudiants venus là pour une inscription de dernière minute ou pour des questions d'ordre purement administratif. Je décide de m'asseoir sur une chaise pour patienter le temps que l'une d'elles ait terminé. Quelques minutes plus tard, c'est mon tour.

— Bonjour, je souhaiterais obtenir les documents de conventions de stage pour un Master 1 en Langues étrangères appliquées.

— Mais certainement, jeune fille.

Elle m'offre un grand sourire, puis se retourne et saisit un dossier dans l'une des nombreuses bannettes derrière elle.

— Combien vous en faut-il ?

— Euh...

Étant plutôt prévoyante, je pense que cinq devraient suffire. Je devrais peut-être en prendre aussi pour Anna.

— J'en voudrais dix, s'il vous plaît.

Comme elle lève un sourcil, je crois utile de préciser :

— J'en prends également pour ma meilleure amie.

Elle acquiesce d'un signe de tête.

— C'est très gentil de votre part.

Munie des conventions et après avoir remercié l'employée, je décide de flâner un peu avant de rejoindre Maxime. J'aime beaucoup me balader en ces lieux qui ont vu passer des générations d'étudiants. Les salles de cours, les amphis, les petites bibliothèques spécialisées disséminées dans chaque unité de formation, l'immense campus dans son magnifique écrin de verdure, tout ça va me manquer lorsque j'aurai terminé mes études. Je dirige mes pas vers mon UFR : langues, pour voir si des informations liées à la rentrée universitaire sont indiquées sur les panneaux d'affichage. Et là, stupeur, je tombe sur le tract d'annonce de la fête organisée par Maxime pour marquer la fin des examens en mai dernier. Hypnotisée, j'ôte l'épingle qui le maintient accroché et m'en saisit. Des flashes me reviennent...

*Maxime au micro... annonçant devant tous ces gens qu'il est amoureux de moi... qu'il a organisé cette soirée dans l'espoir que je vienne, pour me déclarer publiquement ses sentiments... Moi, le rejoignant à l'extérieur... Le trouvant si beau, adossé à un arbre, attendant que je le rejoigne... Moi, lui révélant mon passé... Nous avouant nos sentiments, faisant l'amour pour la première fois.*

Je déglutis péniblement, submergée par l'émotion. C'est alors que je suis prise d'une envie soudaine de le retrouver et de me jeter dans ses bras. Je range

précautionneusement l'affichette rectangulaire parmi les autres documents que je tiens. Je la conserverai précieusement, en souvenir de ces instants magiques. C'est cette fête qui a tout déclenché, même si nous sortions déjà plus ou moins ensemble avant.

Le cœur battant la chamade, je me mets à courir pour le rejoindre à la bibliothèque. J'ai besoin de me blottir contre lui, de l'enlacer, de l'embrasser. Ma robe virevolte autour de moi à chacun de mes pas, je me sens légère, heureuse. Je surgis dans l'immense salle dédiée aux livres, le souffle court, sous l'œil surpris du surveillant à l'entrée. Je lui offre alors un sourire contrit et décide de reprendre une marche normale pour ne pas perturber la concentration du peu d'étudiants qui se trouvent sur place. C'est ainsi que je me mets à la recherche de Maxime.

L'endroit étant quelque peu labyrinthique, entre les allées recouvertes d'ouvrages et les nombreux couloirs qui mènent aux différentes sections, je mets un certain temps à le trouver. C'est au détour d'un corridor que j'entends son rire, grave et mélodieux.

*Tiens, il a rencontré une connaissance ?*

Mon sang se fige lorsque j'entends une voix féminine faire écho à son hilarité. Je connais cette voix. Armelle. La fille qui suit les mêmes études que Maxime et qui lui court après depuis un certain temps déjà. Il m'a assuré, à plusieurs reprises, qu'elle ne l'intéressait pas et qu'il ne s'était jamais rien passé entre eux, mais je ne peux pas m'empêcher de ressentir une désagréable pointe de jalousie. Je décide de m'approcher en silence afin d'entendre leur conversation. Ils se parlent à voix basse, ce qui implique entre eux une certaine intimité en cet instant qui me donne envie de hurler. Je serre les poings, cachée derrière une rangée de livres non loin d'eux, les bras tendus le long de mon corps.

— Quelle chance d'être tombée sur toi par hasard, roucoule-t-elle.

*Ben tiens... Tu m'en diras tant, pétasse !*

Je distingue plus ou moins qu'elle vient de poser une main sur le bras de Maxime et qu'elle se tient beaucoup trop près de lui. Je colle mon nez contre l'étagère pour mieux observer la scène. Cette fille, j'ai envie de lui arracher les yeux ! Mais je ne bouge pas, j'ai envie de savoir comment il va se comporter, s'il

va lui faire comprendre qu'il est pris.

— C'est gentil, répond-il, un grand sourire aux lèvres. Moi aussi, ça me fait plaisir de te voir.

*Et moi, ça me donne envie de vomir !*

— Qu'est-ce que tu deviens ? poursuit-il. Tu as bûché sur ton mémoire cet été ?

— Oh, tu sais, moi, les études d'histoire, c'est plus pour m'occuper que par réelle vocation. J'ai d'autres centres d'intérêt dans la vie, susurre-t-elle à son oreille dans une attitude aguicheuse.

*Non, mais, celle-là ! Elle n'a vraiment peur de rien !*

Elle passe la main sur le torse de Maxime, faisant mine de chasser une poussière de son polo, mais c'est clairement un prétexte pour palper la marchandise.

Il ne dit rien. Je décide d'intervenir en sortant de ma cachette tout en me raclant bruyamment la gorge. Non seulement Armelle n'est absolument pas gênée d'être collée à MON petit ami, mais, en plus, elle m'offre un sourire provocateur en s'agglutinant encore plus à lui.

*Je sens que je vais l'étriper ! Respire, Marion...*

Je croise les bras, lève un sourcil. Maxime écarquille les yeux.

— Marion ? Tu as fini ? Qu'est-ce qui t'arrive ? ajoute-t-il devant mon air indigné.

— Comment ça ? rétorqué-je.

— Euh...

Il semble perdu.

— Quelque chose ne va pas ? ajoute-t-il.

J'y crois pas... Il n'a même pas réalisé qu'elle était en train de lui sortir le grand jeu. Les hommes... Ils sont parfois d'un naïf !

Bon, j'ai deux solutions : soit je fais un scandale, réaction de la petite-amie en colère qui veut clairement marquer son territoire, soit je joue la carte du flegme purement britannique, même si je risque de friser la combustion spontanée. Ne voulant pas apporter d'eau au moulin d'Armelle, je choisis la difficulté. Je plaque un grand sourire sur mes lèvres et tente de me décriper.

— Non, pas du tout. Je ne parvenais pas à te trouver, c'est tout.

Je m'approche de lui et me jette à son cou, poussant « par accident » cette coureuse qui, déséquilibrée, recule de quelques pas. Maxime, tout d'abord déstabilisé par ma réaction, semble ensuite ravi par cette soudaine marque d'affection. Encouragée par son accueil plus que réceptif, moi qui suis habituellement assez peu démonstrative en public, je pose mes lèvres sur les siennes et lui offre un baiser torride.

— Waouh ! souffle-t-il, émerveillé, lorsque j'en ai terminé. Je t'ai manqué à ce point ?

— Plus que tu ne le penses.

Il me repose sur le sol et semble se rappeler la présence d'Armelle. Cette dernière n'a pas l'air d'avoir apprécié mon petit numéro de charme. Ça tombe bien, car je n'ai pas du tout apprécié le sien moi non plus. Comme ça, on a remis les pendules à l'heure.

Vu le regard venimeux qu'elle me lance, je pense que je n'en ai pas encore fini avec elle. Elle rendosse son masque hypocrite.

— Maxime, tu ne nous présentes pas ?

— Euh... si. Armelle, je te présente Marion.

Elle me détaille des pieds à la tête avec mépris. Je lui retourne son regard, même si, malheureusement, ma petite taille fait que je ne peux pas donner autant de hauteur au mien. Clairement, je ne fais pas le poids. Ma robe toute simple et mes sandales qui commencent à être usées font pâle figure à côté de ses vêtements de marque – provocants, il est vrai, mais qui en jettent,

incontestablement. Elle porte un chemisier rouge très échancré Chanel qui ne laisse aucune place à l'imagination ainsi qu'une jupe crayon noire Max Mara, sans parler de ses fabuleux escarpins à bouts ouverts Louboutin. Ce n'est certes pas la tenue que j'aurais choisie pour me rendre à la bibliothèque, mais je mentirais si je disais qu'elle n'est pas à tomber là-dedans.

— Marion, hein...

— Oui, répliqué-je faussement amicale. Sa petite-amie. Maxime et moi vivons ensemble.

Je vois à la tension sur son visage qu'elle bout intérieurement.

— Ah, mais oui, reprend-elle, cette serveuse dont tu nous avais parlé.

Intentionnellement, elle ne s'adresse pas à moi, ne souhaitant pas s'abaisser à me parler. Elle ne me regarde même pas. Je pique un fard malgré moi.

— Tu l'héberges chez toi alors ? C'est très charitable de ta part. Les hommes adorent jouer les bons samaritains, poursuit-elle. Il faut toujours qu'ils s'entichent de miséreuses. Ça les distrait un temps. Ensuite, ils finissent par revenir aux filles de leur milieu.

— Tu vas trop loin, Armelle, lance Maxime dont la voix s'est tout à coup dotée d'un timbre menaçant.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? lance-t-elle, l'air innocent.

— Tu viens d'insulter, Marion. Et tu le sais très bien. Maintenant, je n'ai pas à me justifier devant toi, mais sache que ce n'est pas demain la veille que je la quitterai. Elle vaut dix fois plus que des filles dans ton genre.

Sous l'air outré de cette pimbêche, Maxime s'empare de ma main et m'emmène vers la sortie, sidérée par ce qui vient de se passer.

Nous retrouvons le soleil et la chaleur de cet après-midi estival. Inexplicablement, je reste silencieuse, bien trop sonnée par les paroles que je viens d'entendre. À vrai dire, je ne sais pas trop quoi penser de tout ça. Je suis comme anesthésiée. Maxime me lance des regards furtifs, ne sachant probablement pas très bien sur quel pied danser. Il se lance toutefois.

— Ça va ? me demande-t-il d'un ton inquiet.

— Euh... je ne sais pas trop.

— Je suis vraiment désolé.

— Pourquoi ? Ce n'est pas toi qui viens de me dire des horreurs.

— Non. Mais c'est ma faute si elle s'en est prise à toi.

Il semble embarrassé.

— Je savais bien que je l'intéressais, mais si j'avais su qu'elle se montrerait aussi agressive envers toi, tu peux me croire, j'aurais coupé tout contact avec elle.

— Ne t'inquiète pas, tenté-je de le rassurer. Ce que tu viens de lui dire a dû remettre les pendules à l'heure une bonne fois pour toutes.

Je lui souris tout en resserrant la pression de mes doigts sur les siens.

— Merci... Pour ce que tu lui as dit. Ça me touche.

— Pas de quoi, susurre-t-il, affichant un sourire en coin qui me fait totalement craquer.

Je comprends qu'Armelle soit aussi frustrée de ne pas avoir pu mettre le grappin sur lui. Finalement, je suis plutôt ravie par la tournure que prend cet après-midi. Alors que nous marchons sur le campus, il s'arrête et me fait face.

— Ça me tue que quelqu'un puisse s'en prendre à toi à cause de moi.

Je fronce les sourcils, réfléchissant à ce qu'il vient de dire.

— Tu sais... Je pense que ça arrivera encore.

— De quoi tu parles ?

— Ce n'est pas la première fois que je surprends ce genre de regard sur nous. Déjà en Corse, à la résidence.

— Quoi ? Qui ça ?

— Des pimbêches, à l'hôtel.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Parce que, sur l'instant, je n'y ai pas accordé trop d'importance.

— Et tu as eu raison.

Je sens à ses muscles soudain tendus que mes paroles le mettent en colère.

— Maxime...

Je pose une main apaisante sur son bras.

— Tu sais, ça se voit comme le nez au milieu de la figure que toi et moi on ne fait pas partie du même milieu. Tu ne portes que des vêtements de marque, tu es à l'aise partout et avec tout le monde, comme si le monde t'appartenait. Moi, à côté, je fais pâle figure.

— Tu dis n'importe quoi. Si c'est ta garde-robe qui t'embarrasse, on va tout de suite remédier à ça.

— Mais non... Ce n'est qu'une partie du problème. Et, de toute façon, il est hors de question que je te laisse m'entretenir. On n'est pas dans *Pretty Woman*. J'ai ma fierté. J'ai déjà bien assez de mal avec le fait de vivre gratuitement chez toi.

— Mais, merde, Marion ! Arrête avec ça. On est un couple. On vit ensemble. Point. Écoute-moi bien, sortir avec des petites filles riches, ça ne m'intéresse pas. ELLES ne m'intéressent pas. Elles sont superficielles, immatures, égocentriques. Toi, tu n'es pas comme ça. Tu es gentille, attentionnée, à l'écoute des gens qui t'entourent. Et ton foutu petit caractère me fait chavirer. C'est toi que je veux. Et puis, tu es belle au naturel, tu n'as pas besoin d'artifices ou d'en faire des tonnes pour qu'on te remarque.

J'ouvre de grands yeux, ahurie par ce qu'il vient de me dire. Il plonge son regard azur dans le mien, baisse la tête et s'empare de mes lèvres, les mains pressées sur mes hanches, m'attirant tout contre lui comme s'il voulait se fondre

en moi. Et là, tous mes doutes s'envolent ! Bien sûr que nous sommes faits l'un pour l'autre...

Nous rentrons à l'appartement, collés l'un à l'autre, encore plus soudés et complices qu'auparavant.

## 8

*Octobre*

Aujourd'hui, c'est jour de rentrée. Tout un tas de souvenirs surgissent dans mon esprit. Il y a un an, je rencontrais Maxime à la bibliothèque universitaire. Dès l'instant où nos yeux s'étaient croisés, j'avais senti cette alchimie qu'il y avait entre nous. J'avais tout fait pour l'éviter, mais la vie en avait décidé autrement.

Je me tiens dans son dressing – eh oui, SON dressing – et cherche une tenue correcte à me mettre pour ce premier jour en Master. Je ne suis pas peu fière de mon parcours. Je vais faire tout mon possible pour être aussi assidue que les années précédentes, malgré ma relation amoureuse dévorante, et obtenir d'aussi bons résultats que d'habitude. Il me faudra une discipline et une organisation constantes pour réussir à tout allier. Études, job et amoureux. J'espère bien, à l'issue de mes études, trouver un poste d'interprète ou encore de traductrice. Ce serait pour moi la concrétisation d'un rêve.

Anna me retrouve directement à la fac, ce qui me provoque un petit pincement au cœur. Habituellement, chaque jour de rentrée, nous nous rendons ensemble en cours. N'occupant plus mon petit studio tout près du campus, nous ne pouvons plus nous y rendre ensemble, cela lui ferait un trop gros détour. Cela dit, je la verrai sitôt arrivée là-bas. Et puis, m'y rendre en compagnie de Maxime marque un tournant plus que positif dans ma vie. Désormais, je ne suis plus seule. Je ne traîne plus perpétuellement au fond de moi cette mélancolie et cette amertume qui m'empêchaient d'avancer et de vivre pleinement. Le fait que Rudy ne soit plus de ce monde m'enlève un poids de la poitrine aussi, il faut bien l'avouer. Avoir la certitude qu'il ne pourra plus jamais me faire de mal, ou à une autre fille, et que je suis désormais la seule à savoir ce qui s'était passé ce fameux soir... Tout cela contribue à faire revivre la Marion d'avant. Celle qui n'était pas renfermée sur elle-même.

Ma taille se retrouve entourée par deux bras costauds.

— En train de rêvasser, belle blonde ?

— Han han.

— Et je peux te demander à quoi ? Ou plutôt, à qui ?

Je m'esclaffe.

— Prétentieux ! Tu n'occupes pas toujours le centre de mes pensées.

— Quoi ? Tu te rends compte que tu me fends le cœur là ?

Je me retourne et passe les mains autour de sa nuque, me levant sur la pointe des pieds pour arriver à hauteur de son torse.

— J'étais en train de me dire qu'il y a tout juste un an que je t'ai rencontré.

Il m'offre un sourire attendrissant.

— Oui, je m'étais fait la même remarque...

Il frotte son nez tout contre le mien.

— Tu m'auras donné bien du fil à retordre quand même.

Je ricane.

— Tu ne croyais pas que la partie serait gagnée d'avance ?

— En tout cas, le jeu en valait la chandelle.

Je ne peux m'empêcher de sourire bêtement alors que nous nous étreignons l'un l'autre. Ma vie me semble trop belle pour être vraie, ces derniers temps.

— Allez, il faut que je me presse si on ne veut pas être en retard.

Je choisis un jean slim noir ainsi qu'une tunique rayée bleu et blanc ample puis me dirige vers la salle de bains. Une demi-heure plus tard, nous descendons les escaliers en colimaçon et rejoignons l'Audi TT noire de Maxime qui nous

attend sagement dans le garage.

La circulation est plutôt fluide dans le centre de Rennes en ce lundi matin d'octobre. Les arbres commencent à se parer de leurs couleurs automnales. J'espère que la légère veste en laine que je porte tiendra à distance la fraîcheur matinale. Grâce aux talents de conducteur de Maxime, nous ne mettons pas plus de dix minutes à rejoindre le campus.

Une fois garés sur l'immense parking étudiant, nous nous dirigeons, main dans la main, vers le complexe labyrinthique aux formes géométriques dont la façade est percée d'innombrables fenêtres, tous deux heureux de débiter une nouvelle année universitaire en ces lieux. L'endroit fourmille de vie en ce jour de reprise. Chacun semble pensif, absorbé par des réflexions probablement purement logistiques et organisationnelles. J'hume avec bonheur l'air extérieur une dernière fois avant de franchir les portes automatiques de l'entrée principale et de respirer l'air artificiel qui sort des aérateurs.

Sitôt le seuil franchi, je repère Anna et Romain qui font le pied de grue dans un coin du hall gigantesque, en train de nous attendre. Dès qu'elle me voit, ma meilleure amie se précipite dans mes bras. Je glousse, ravie de la retrouver. Bien que ça ne fait que trois jours que je ne l'ai pas vue et que je lui ai encore parlé au téléphone pas plus tard que la veille au soir, j'ai beaucoup de plaisir à la retrouver.

Depuis qu'elle sort avec Romain, je ne la reconnais plus. Bien sûr, elle est toujours excentrique et fofolle, mais elle affiche perpétuellement cet air rêveur qui me prouve mieux qu'aucune parole qu'elle est follement entichée de son étudiant en sociologie. Celui-ci, plus calmement, nous rejoint en quelques enjambées, le visage franchement amusé. Maxime et lui se serrent chaleureusement la main. Dès que je parviens à me libérer des griffes de la rouquine, je fais claquer deux bises sur les joues de son amoureux. De son côté, comme à son habitude, Anna serre Maxime dans ses bras avec effusion, ce qui a le don de le mettre mal à l'aise, lui qui est en général peu démonstratif, sauf avec moi. Je ne peux pas m'empêcher de pouffer. Dès que les embrassades sont terminées, Anna m'entraîne à sa suite par la main vers l'UFR de langues, sous l'œil médusé de nos soupirants.

— À tout à l'heure, les garçons ! crie-t-elle. On se retrouve pour déjeuner. À vos portables !

Après avoir foulé un dédale de corridors parquetés de lino beige qui couine sous nos pas, nous parvenons à destination. Les tableaux d'affichage sont pris d'assaut par une foule d'étudiants à la mine stressée. J'observe tout ce petit monde avec sympathie, presque avec regret.

L'entrée en fac, pour moi, ça a été un tournant décisif dans ma vie. Nouvel environnement, nouvelles personnes, nouvelles habitudes. J'en avais bien besoin à l'époque. Il fallait absolument que je change d'air. Un heureux concours de circonstances... Je savais qu'Anna devait déménager à Rennes pour le travail de son père. Sa présence m'était tellement indispensable que je vivais très mal la situation. Et puis, elle m'a proposé de faire mes études ici avec elle. Elle était déjà inscrite à cette fac et, les relations de son père aidant, mon inscription tardive a été acceptée et un studio dans une résidence universitaire toute proche m'a été alloué. Au début réticents, mes parents s'étaient très vite pliés à ma volonté, moi qui ne faisais que broyer du noir à cette période. Ils savaient qu'il me fallait autre chose, que j'avais besoin d'un nouvel environnement pour démarrer une nouvelle vie, loin des fantômes qui me hantaient. Et me voilà, trois ans plus tard, nostalgique à la vue de tous ces nouveaux arrivants, aux parcours et aux vies probablement très différents les uns des autres.

Comme l'année dernière, Anna me tire sans vergogne derrière elle pour se frayer un passage jusqu'à notre cible : les listes de groupes épinglées sur le tableau du Master LEA<sup>[3]</sup>. À notre grand étonnement, il n'y en a que trois, le nombre des étudiants inscrits en mention traduction et interprétariat étant beaucoup plus réduit qu'en licence. Anna et moi nous retrouvons donc pour une fois inscrites dans le même groupe. Mon nom « Marion Fabiani » ne se trouve éloigné que d'une dizaine de lignes du sien « Anna Lacour ».

— Yes ! Yes ! Yes !

Anna se met à sautiller sur place puis elle me prend dans ses bras.

— Tu te rends compte, Marion ? À part pour les cours en amphi, ça faisait trois longues années qu'on n'avait plus été dans la même classe.

Je lui souris, ravie. Moi aussi, ça me fait très plaisir. Je n'aurai plus à me trouver de nouvelles voisines de table. Je dois dire que j'avais été servie avec Rosa l'année précédente. Cette fille n'avait qu'une idée en tête : me caser avec le premier type venu. C'était une vraie plaie ! Pourtant, c'est indispensable de lier

connaissance avec des étudiants de son groupe, ne serait-ce qu'en cas d'absence. Avec Anna, je serai au moins tranquille de ce côté-là.

— Prépare tes stylos, blondinette, ajoute-t-elle espiègle, tu vas pouvoir gratter pendant que je me la coulerai douce !

Et elle éclate de rire sous l'œil étonné de quelques individus alentour qui la dévisagent, intrigués. *Ah... Anna et son magnétisme légendaire.*

— Tu peux toujours rêver ! lâché-je amusée. Viens, on doit se rendre en salle B110. Et c'est pas la porte à côté.

À mon tour de la saisir par le poignet et de la traîner sans ménagement à travers un labyrinthe de couloirs sans fenêtres, comme des rats de laboratoire. Même après trois ans, cela n'est jamais aisé de retrouver son chemin dans ces bâtiments. Nous traversons les couloirs dédiés aux étudiants de lettres puis le pôle informatique et atteignons enfin la nouvelle annexe, une gigantesque aile en béton de style moderne ajoutée tout récemment à l'édifice principal.

Avant de pénétrer dans notre salle, une pensée surgit dans mon esprit. J'espère que cette sangsue d'Armelle va garder ses mains baladeuses loin de Maxime. Je doute qu'après ce qu'il lui a balancé au mois d'août, elle ait encore envie de se ridiculiser, mais, avec une fille comme elle, on ne peut être sûr de rien. Elle pourrait prendre cela comme un défi. À cette idée, mes poings se resserrent malgré moi, provoquant le cri outré de ma meilleure amie dont le poignet se trouve toujours entre mes doigts.

— Aïe ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Oh, excuse-moi. Euh... rien. Juste le stress qui monte.

C'est ainsi que nous pénétrons dans une pièce qui sent la peinture fraîche pour notre premier cours en Master : « gestion de projets ». Tout un programme !

Nous avons encore dix minutes devant nous. Aussi, Anna et moi nous installons au deuxième rang sur la gauche et bavardons tout bas tout en observant discrètement les autres étudiants présents dans la salle. Je repère quelques têtes vaguement familières et d'autres, inconnues au bataillon. Nous ne sommes pour le moment qu'une poignée. Certains échangent des sourires, plus ou moins gênés, d'autres baissent les yeux par timidité sur leurs documents.

Nous devrions être une petite vingtaine dans ce cours d'après ce que j'ai pu comprendre sur le tableau d'affichage. J'ai hâte d'avoir mon emploi du temps. C'est lui qui va rythmer ma vie durant les prochains mois. En priant pour que les horaires de cours soient compatibles avec mon travail au restaurant. J'ai déjà prévenu les Dujardin qu'il pourrait y avoir des surprises de ce côté-là, mais ils m'ont dit de ne pas m'en faire. L'année dernière, je sais que certains étudiants avaient cours jusque 20 heures ! J'espère que ce ne sera pas notre cas !

La salle continue de se remplir au fil des minutes. À 9 heures tapantes, nous sommes très exactement vingt-deux. Ne manque plus que le professeur. Pour patienter, je sors mon agenda et ma trousse de ma besace et commence à remplir consciencieusement la première page « Renseignements utiles » sous le regard ironique de ma meilleure amie.

— Marion... Plus personne ne remplit ce genre de trucs.

— Peut-être, mais j'ai besoin de m'occuper.

C'est alors que l'enseignant fait son apparition, une sacoche en cuir sous le bras, à 9 h 10 très exactement. Il dépose ses affaires, un café dans un gobelet en plastique à moitié rempli dans une main, et s'assoit en équilibre sur son bureau, juste en face de nous. Je fronce les sourcils. On dirait que la ponctualité n'est pas son fort. Je pose mon stylo, puis l'observe. C'est un tout jeune professeur, il pourrait passer pour un étudiant. On voit qu'il s'entretient physiquement. Il a l'air de consacrer beaucoup de temps et d'énergie à son apparence. Ses cheveux blonds épais sont dressés sur son crâne en un savant « coiffé décoiffé » qui lui donne un petit côté rebelle. Je surprends quelques légers soupirs du côté des filles présentes dans la pièce et ne peux m'empêcher de lever les yeux au ciel. Lorsque ma voisine de table en fait de même, je lui envoie un coup de coude dans le bras, agacée, et elle me répond en écarquillant les yeux avec cette expression qui veut dire « Mais tu as vu ce dieu vivant ? » Un raclement de gorge se fait entendre.

— Bonjour à tous, lance une voix grave au timbre doux et harmonieux.

Je lève une nouvelle fois les yeux au ciel. Je ne sais pas pourquoi, mais je l'ai déjà dans le nez. C'est marrant comme je repère les casanova à quinze mètres à la ronde. Je dois avoir un radar intégré. Quoi qu'il en soit, j'essaie de museler mes sentiments à son égard et de faire abstraction de mon agacement rien qu'à

entendre sa voix.

— Peut-être certains d’entre vous me connaissent-ils déjà ? lance-t-il à la cantonade d’un air totalement imbu de lui-même.

J’entends des gloussements. *Je sens que je vais adorer ce cours...*

— Je me présente, monsieur Deltour. Deltour, de l’ancien français...

*Bla bla bla...* S’ensuit tout un historique sur la provenance de son nom, sur ses ancêtres et le brillant parcours qu’il a suivi pour parvenir au statut tant convoité d’enseignant-chercheur. Je sens que je vais vomir tant ce type est vaniteux... Vingt minutes plus tard, réalisant qu’il ne reste plus qu’une demi-heure de cours, il se décide enfin à nous distribuer nos emplois du temps et à nous parler de sa matière et du programme que nous allons suivre, comme s’il s’agissait de la chose la plus ennuyeuse qui soit. Je ne l’écoute plus. Je survole mon emploi du temps avec fébrilité et pousse un discret soupir de soulagement. Aucun cours au-delà de 18 heures. *Ouf !* Mon travail au restaurant ne s’en trouvera pas perturbé. Pratiquement deux matinées libres, ce qui me laissera du temps pour étudier et récupérer un peu et je termine rarement après 16 heures. *Génial !* J’ai rarement eu des horaires aussi sympas. Je relève les yeux immédiatement lorsque je l’entends aborder le sujet du stage de quelques semaines qui débutera en novembre.

— Ne tardez pas trop, jeunes gens, il faut que vous ayez trouvé votre lieu de stage dans les jours qui suivent.

Un étudiant lève la main pour lui poser une question à ce sujet, mais il l’envoie poliment balader en lui proposant de se rapprocher de l’administration qui sera plus à même de le renseigner. Je sens qu’à part nous parler de lui, il ne va pas nous être d’une très grande aide...

À 10 heures, la sonnerie se fait entendre. M. Deltour va se poster dans l’embrasure de la porte et nous regarde passer les uns après les autres, lançant des œillades appuyées à certaines filles.

— À la semaine prochaine, susurre-t-il parfois.

Je ne le regarde même pas lorsque je sors. Anna est sous le charme.

— Qu'est-ce qu'il est beau..., souffle-t-elle alors que nous marchons dans le couloir direction notre prochain cours : espagnol.

— Il est surtout très prétentieux ! Anna, on a pourtant déjà eu cette conversation. Tu sais, on a plein d'exemples de ce genre dans la littérature : Don Juan, Casanova, Valmont<sup>44</sup>. Et toi, tu tombes toujours dans le panneau.

— Mais non... Et puis, ne t'inquiète pas, je ne fais que regarder. Tu sais bien que je suis dingue de mon Romain.

— Heureuse de te l'entendre dire.

La matinée passe très vite. Le professeur d'espagnol est charmant. Il nous présente sa matière avec passion et répond à toutes nos questions, même sans rapport avec son cours. Le garçon de tout à l'heure lui pose la même question qu'à M. Deltour au sujet du stage et il tente de le renseigner du mieux qu'il peut. J'aime beaucoup avoir Anna à mes côtés en classe. Cela me ramène des années en arrière. Sa présence m'apaise, je suis plus sereine quand elle est près de moi. Qui plus est, ça m'avait manqué de ne plus la voir mâchouiller ses stylos ! Le troisième et dernier cours avant la pause déjeuner, « rédaction », se trouve à l'autre bout de la fac. Nous courons presque pour arriver à l'heure. J'en profite pour regarder discrètement mon portable au cas où j'aurais reçu un message de Maxime. Bingo !

*\* Tu me manques, ma chérie. J'espère que tout se passe bien. À très vite ! Je t'aime.*

Je lui réponds tout en essayant de ne rentrer dans personne. Anna, qui me voit galérer, saisit mon bras fort à propos et me guide alors à travers le dédale des couloirs pendant que je rédige ma réponse.

*\* Matinée au top de mon côté. J'espère que pour toi aussi. Je t'aime !*

Nous arrivons à destination à bout de souffle et prenons place pour un dernier tour de piste. Ce dernier cours s'avère bien plus complexe que les deux autres. Je prends énormément de notes tout en me disant que cette matière risque de me donner du fil à retordre. Un bref aperçu autour de moi me confirme que je ne suis pas la seule à gratter comme une folle pendant que la prof débite son cours sans pratiquement prendre la peine de respirer. Le titre de la matière était annonciateur, il faut dire... J'aperçois alors Anna qui bâille et je ricane. Je sens

qu'elle va souvent m'emprunter mes notes...

À midi, je pose mon stylo et pousse un soupir, éreintée. Je masse mon poignet douloureux tout en lançant un regard aux feuillets que j'ai noircis.

*Oh là là... Ça va me prendre un temps fou de remettre tout ça au propre.*

Puis je jette un œil aux feuilles posées devant Anna. Elle intercepte mon regard et m'offre un sourire contrit :

— Tu crois que tu pourras me prêter tes notes ?

Nous nous esclaffons toutes deux puis rangeons nos affaires et sortons.

Et voilà ! Il n'aura pas fallu bien longtemps pour nous replonger dans le bain. Une matinée a suffi. Les vacances sont déjà loin derrière. Il est midi dix quand nous rejoignons Maxime et Romain devant le RU.

— Comment ça va ? me demande Maxime tout sourire.

Je l'embrasse puis me presse contre lui. J'ai besoin de sa chaleur. Il semble avoir compris le message, car il passe un bras autour de mes épaules et me serre fort contre son torse.

— Maintenant, ça va, lui réponds-je dans un murmure.

— Matinée difficile ?

— Ça, tu peux le dire ! rétorque Anna qui s'est, elle aussi, réfugiée dans les bras de son amoureux.

— Allez, viens, je t'offre une mousse au chocolat en dessert pour te remettre de tes émotions, lui propose Romain.

— Toi, tu sais comment parler aux femmes !

— Aux femmes, je sais pas, mais à toi, en tout cas, c'est certain.

Nous entrons tous les quatre dans le self en riant.

La pause déjeuner est très conviviale. Nous nous sommes installés à une table

pour quatre devant les grandes baies vitrées qui offrent une vue imprenable sur le campus et nous bavardons tout en mangeant. L'atmosphère des lieux est légère, un agréable brouhaha rend les échanges plus aisés. Maxime s'est assis à côté de moi et sa cuisse effleure la mienne. Je suis au paradis. Les garçons nous racontent leur matinée, parlent de leurs profs, des matières plus ou moins intéressantes qu'ils vont étudier cette année. Je choisis ce moment pour aborder le sujet du cours qui m'intéresse le moins pour l'instant.

— Ah bon ? s'étonne Maxime. Qu'est-ce qui ne va pas avec cette matière ?

C'est marrant comme il repère immédiatement quand quelque chose cloche me concernant.

— Je n'aime pas du tout le prof.

— C'est qui ?

— Monsieur Deltour.

Je n'ai pas besoin de poursuivre. Je vois tout de suite à son air renfrogné qu'il sait de qui il s'agit.

— Faites attention à lui, les filles. C'est un vrai coureur ce type. Il y a pas mal de rumeurs qui circulent sur lui à la fac.

— Ah bon ? rétorque Anna abasourdie.

Je lève les yeux au ciel, exaspérée par son manque de discernement en ce qui concerne la gent masculine. Je suis bien contente qu'elle ait fini par croiser le chemin de Romain.

— Il a l'air gentil pourtant, poursuit-elle.

— Gentil ? Oui, avec celles qu'il trouve à son goût surtout, réplique Maxime d'une voix sans appel.

— C'est exactement l'impression qu'il m'a faite, acquiescé-je.

— Vous êtes des mauvaises langues, tous les deux, nous sermonne-t-elle.

*Et toi, tu es trop naïve...*

Le reste du repas se poursuit sur des sujets plus ordinaires. Anna et moi n'avons plus que deux cours dans l'après-midi, nous terminons à 16 heures. Maxime n'a plus cours de la journée, mais il compte travailler un peu à la bibliothèque et en profiter pour refaire le plein de romans policiers pour lui et moi – notre péché mignon –, comme ça, on rentrera ensemble à l'appartement. Ce qui me convient parfaitement.

L'après-midi passe beaucoup plus vite que la matinée. Les deux matières « maîtrise des outils » et « informatique » sont plutôt ludiques et nous n'avons pratiquement pas à prendre de notes. Dès que la sonnerie retentit, je claque une bise sur la joue d'Anna et file retrouver mon brun ténébreux.

— À demain, ma rouquine !

— À demain, blondinette !

Les mains serrées sur ma besace alors que je marche d'un pas rapide, je ne peux m'empêcher de me faire des idées sur ce que je vais trouver à la bibliothèque. *Moi, parano ?* Il faut dire que la dernière fois que j'ai rejoint Maxime dans ce lieu, une bimbo lui faisait du rentre-dedans, et je ne suis toujours pas persuadée qu'elle ait compris le message. C'est donc l'esprit tourmenté que je passe les portes vitrées automatiques, pleine d'appréhension. Retrouver quelqu'un dans cet endroit immense, c'est loin d'être évident. Il y a tant d'allées, de recoins, de secteurs différents. Je décide de me diriger tout d'abord vers la salle de travail, là où de grandes tables traversent la pièce de part en part. Un rapide coup d'œil me confirme qu'à part une poignée d'étudiants, celui que je cherche n'est pas là. C'eût été trop facile... Je choisis alors d'aller voir du côté du département Histoire. Je le trouverai peut-être plongé dans l'un de ses ouvrages sur les secrets oubliés de l'Égypte antique, qui sait ?

Après quelques minutes de recherches, je suis bien forcée d'admettre qu'il n'est pas là non plus. Découragée, je finis par rebrousser chemin. Ne sachant plus où aller, je laisse mes pas me porter et me retrouve à fouler la section Polars, là où il a dû passer à un moment ou à un autre. Mes yeux sont tout de suite attirés par des titres aguicheurs. *Cadavre X, Post Mortem, La Sorcière*. Ne pouvant m'en empêcher, je saisis l'un d'eux pour me plonger dans la quatrième de couverture. Et voilà ! Ne jamais laisser Marion seule sans surveillance dans

une bibliothèque. Même si je n'étais pas là pour ça, je m'empare de trois titres qui me font de l'œil et me mets à les feuilleter. C'est alors que je sens un regard fixé sur moi. Je lève immédiatement les yeux et me retrouve happée par un regard azur hypnotique. *Mon Dieu...* Vous est-il déjà arrivé de vouloir revivre LA rencontre de votre vie ? Eh bien, cette chance m'est donnée aujourd'hui. Mon cœur cogne à tout rompre dans ma poitrine. Un sourire au coin des lèvres, je le laisse venir à moi, tel un prédateur s'approchant de sa proie. Arrivé en face de moi, il se baisse, place ses mains de part et d'autre de mon visage sur l'étagère juste derrière moi, et approche son visage du mien. J'ai le souffle court.

— Bonjour, susurre-t-il tout près de mon oreille.

— Bonjour, lâché-je, la bouche sèche.

— Vous aimez les livres policiers ?

— Oui, beaucoup. Et vous ?

— Oui, moi aussi. Quelle coïncidence... Les filles de votre âge ne lisent pas plutôt des romans d'amour d'habitude ?

— Non. À vrai dire, les thrillers sont bien plus instructifs. On y apprend comment ne pas laisser d'indices après avoir commis un crime ou comment se débarrasser du corps d'un petit ami gênant.

Je lui offre un sourire candide et bats des cils ingénument. Il éclate de rire.

— Marion..., gronde-t-il. Tu vas avoir une fessée.

— Quoi ?

Je déglutis avec difficulté. Quand il me promet quelque chose, en général, il s'y tient.

— Tu m'as bien entendu.

— Ah non !

Il hoche le menton de haut en bas, menaçant, tout en continuant de me scruter. *Aïe...* Ses mains parcourent mes bras, provoquant de délicieux frissons le long

de ma colonne vertébrale, et vont se poser tout naturellement dans le creux de mes reins, m'attirant encore plus près de lui. Puis il s'empare de mes lèvres et nous nous retrouvons tous deux dans une bulle, coupés du reste du monde. Quelques minutes plus tard, le souffle court, je mets fin à ce baiser qui commence à dérapier.

— Maxime, gloussé-je, en tentant de le repousser, sans grand résultat.

— Hum ?

— Je te rappelle qu'on n'est pas seuls.

— Mais personne ne nous regarde, répond-il tout en parcourant ma gorge de ses lèvres magiques.

— Maxime !

— Bon... OK.

Il s'empare de ma main pour que nous quittions les lieux, mais, voyant que je résiste, il m'observe, surpris. D'un regard suppliant, je lui montre les livres que j'avais dans les mains et qui sont posés en pile derrière moi, lui rappelant par-là même que nous avons un stock de polars à renouveler. Il ricane puis s'en saisit, moqueur. Après avoir fait chauffer nos cartes de bibliothèque, nous sortons, moi, un sourire ravi aux lèvres, Maxime, le regard concupiscent. Il pose une main sur mes fesses alors que nous rejoignons sa voiture. Je la repousse d'une tape. Il se marre comme un gamin.

Je sens que, cette année, je ne vais pas m'ennuyer...

## 9

Il est 18 h 30. En ce jour de rentrée, je suis également de service au restaurant. J'ai enfilé ma tenue réglementaire : jupe droite noire qui m'arrive aux genoux, chemisier blanc, ballerines noires et chignon. Cela fait déjà un mois que j'ai repris mon travail au Pain d'antan et, même si j'adore ce job qui me permet d'être financièrement indépendante, j'appréhendais un peu le cumul avec la reprise des cours. J'espère que je vais réussir à concilier études, travail et vie à deux. L'année dernière, c'était déjà compliqué, mais avec Maxime qui fait désormais partie de ma vie, je risque d'avoir quelques petits problèmes organisationnels. Je vois déjà à sa mine renfrognée qu'il n'a pas envie que je prenne mon poste, ce soir. Il n'aime pas que je travaille. D'une part, parce qu'il n'aime pas passer ses soirées seul, d'autre part, parce qu'il sait que, parfois, des clients se montrent un peu entreprenants et ça le rend fou. Il tient à chaque fois à me conduire et à venir me rechercher. Même si j'apprécie son petit côté protecteur, je dois avouer que j'aimerais qu'il soit un peu moins étouffant parfois.

— Tu es prête ? me demande-t-il, le visage crispé.

— Prête.

Je sais bien qu'il bout de me dire ce qu'il pense du fait que je parte alors que nous pourrions aussi bien rester tous les deux à l'appartement et passer une soirée tranquille en amoureux à bouquiner. Mais je préfère ne pas ouvrir le débat. Il ne comprend pas. Pour moi, travailler, c'est un moyen de rester indépendante, de ne pas vivre à ses crochets, de garder une vie sociale. Bien sûr, il déteste que je veuille conserver un jardin privé. Mais c'est comme ça. Je ne lui laisse pas le choix de toute façon. Je préférerais qu'il me soutienne, car ce n'est déjà pas facile pour moi, même si c'est mon choix. Il me répète souvent que sortir avec des filles de son milieu ne l'intéresse pas, qu'elles sont superficielles, prétentieuses. Pourtant, il me reproche exactement l'inverse : le fait de vouloir

subvenir à mes besoins.

C'est donc le visage bougon qu'il me précède dans les escaliers. Je pousse un soupir. J'espère que ça finira par lui passer, parce que je n'ai pas envie de devoir me justifier chaque fois que je pars travailler et subir sa mauvaise humeur les soirs où il se retrouve seul. C'est-à-dire, tout de même quatre soirs par semaine. Le trajet passe très vite. Il me dépose juste devant la jolie façade. J'attrape son visage entre mes mains, lui donne un baiser digne de ce nom puis lui lance un clin d'œil pour le dérider. Bingo ! J'ai ferré le poisson. Il m'offre un sourire craquant.

— À tout à l'heure, ma chérie. Ne te laisse pas embêter, surtout !

— Mais non... Tu me connais.

— Oh que oui ! réplique-t-il dans un ricanement.

Je m'extrahis de la voiture, il attend que je sois entrée. Un petit signe de la main et je m'éclipse à l'intérieur. J'entends son bolide démarrer.

*Fiou ! C'est pas simple, les relations de couple...*

J'ôte ma veste et me dirige vers le vestiaire vitesse grand V. Ils doivent déjà être à table en train de m'attendre. Avant, j'essayais d'être là un peu plus tôt pour que l'on ait le temps de manger tous ensemble sans trop se presser avant l'arrivée des premiers clients. Mais, depuis que je vis avec Maxime, je n'arrive pas à le laisser trop tôt. Déjà qu'il vit mal la situation... J'enfile donc mon tablier blanc que je prends dans mon casier et me dirige vers les cuisines.

Une alléchante odeur m'accueille sitôt les portes franchies. Quatre paires d'yeux ravies se posent sur moi. Je me dirige vers chacun d'eux pour les saluer, puis m'assois à droite d'Omar.

— Ce soir, c'est dinde farcie, écrasé de pommes de terre et ses petits légumes, m'annonce celui-ci d'un ton pompeux.

Je pouffe.

— Comment tu vas, ma petite Marion ? s'enquiert Carole Dujardin, comme à son habitude soucieuse de ma santé.

— Je vais très bien, Carole, merci beaucoup.

— À la bonne heure ! rétorque Jacques Dujardin en nous apportant nos assiettes.

Nous commençons à manger. Alors qu'Omar anime le repas de ses éternelles anecdotes, comme à son habitude, je surprends le regard gêné de Tiphaine, la nouvelle serveuse, assise à sa gauche, alors qu'elle boit ses paroles.

*Mince ! Je rêve ou elle rougit ?*

Interloquée, j'observe Omar pour voir s'il réalise l'effet bœuf qu'il a sur elle, mais lui, à part faire rire la galerie, ne se rend compte de rien.

*Ça alors ! J'ai hâte de pouvoir toucher deux mots de tout ça à mon acolyte de toujours ! Et plus je la regarde, plus je trouve qu'ils formeraient un super couple. Elle est très jolie, douce et, depuis ma reprise au restaurant il y a de cela un mois, les fois où j'ai eu l'occasion de discuter avec elle, je la trouve sympa et marrante. Elle serait parfaite pour Omar ! Oh là là, je jubile !*

Nous terminons nos assiettes et Tiphaine et moi débarrassons alors que Carole part en salle et que le cuisinier et son apprenti se mettent aux commandes. Alors que je m'approche de mon ami, je vois la serveuse hésiter en nous voyant. Puis, finalement, indécise, elle part rejoindre Mme Dujardin. Je glousse comme une dinde !

— Qu'est-ce qui t'arrive ? me demande Omar, les yeux écarquillés. J'ai un peu trop forcé sur les champignons hallucinogènes dans ma farce ?

Il se bidonne, heureux de sa blague.

— Mais non, imbécile !

Je lui donne une tape affectueuse sur le front.

— Tiphaine !

J'attends qu'il percute.

— Quoi, Tiphaine ?

Il se gratte la tête.

— Elle est folle de toi, mon bonhomme !

— Hein ? T'as picolé avant de venir, toi, avoue.

Il hausse un sourcil. Je m'esclaffe.

— Mais si, je t'assure ! Bon, il faut que je te laisse. Mais crois-moi, elle t'a dans son viseur.

— N'importe quoi..., l'entends-je bredouiller alors qu'il hausse les épaules.

Les hommes, ils sont vraiment obtus parfois. Je m'éclipse et pars m'occuper des tables sur lesquelles je dispose les couverts et les serviettes en coton blanc. J'aperçois Tiphaine qui m'observe à la dérobée. Je jubile intérieurement. Elle se pose peut-être des questions sur Omar et moi. Je ricane dans ma barbe. Je pense que je vais aller discuter un peu avec elle. Dès que tout est agencé à la perfection, je pars la rejoindre alors que Carole prend des réservations par téléphone.

— Tu vas bien ? lui demandé-je alors qu'elle finit de disposer de petits vases contenant chacun une rose sur les tables.

— Très bien, merci, et toi ?

— Super bien. Tu sais ? Je me demandais si tu n'avais pas un petit faible pour Omar.

Elle pique un fard puis me dévisage, hésitante. Elle ne sait probablement pas si elle peut me parler franchement.

— Je trouve que vous feriez un super couple, ajouté-je pour l'encourager à se confier à moi.

— Tu es sûre ? J'avais pensé que... peut-être...

— Que quoi ?

— Omar et toi.

Je m'esclaffe. Elle semble surprise.

— Qu'est-ce qui t'a fait penser une chose pareille ? Je suis déjà prise, tu sais.

Elle semble hésiter. Finalement, elle prend son courage à deux mains.

— En fait, cet été, quand tu étais venue avec tes amis, il avait dessiné un cœur dans ton assiette. Et aussi, vous semblez si bien vous entendre. Vous êtes toujours en train de vous chamailler et de rire.

— Le cœur dans mon assiette, c'était juste pour me taquiner. Il aurait pu me créer des ennuis avec ses bêtises. Heureusement que Maxime ne s'était rendu compte de rien. Et si on s'entend si bien, c'est parce qu'on est amis depuis quelques années déjà. Mais, tu peux me croire, nous ne ressentons que de l'amitié l'un pour l'autre.

— Ah bon.

Elle me sourit. Elle semble soulagée. Tant mieux !

— Tu veux que je parle à Omar pour toi ? lui proposé-je gentiment.

— N... non. Merci. J'ai un peu peur qu'il ne soit pas intéressé, tu vois.

Elle frotte ses mains sur son tablier, gênée.

— Tu veux rire ? Il serait bien bête de ne pas s'intéresser à toi ! Mais c'est comme tu veux. Fais-moi signe si tu changes d'avis.

Elle acquiesce d'un signe de tête, reconnaissante, puis les premiers clients arrivant, nous vaquons chacune à nos occupations.

En ce lundi soir, il n'y a pas foule, mais nous avons tout de même bien du travail, car le restaurant accueille une table de douze convives qui fêtent un départ à la retraite. J'espère qu'ils ne s'attarderont pas trop, parce que même si je finis, en principe, à 22 h 30, je ne pourrai pas m'éclipser s'ils décident de s'éterniser. Ces situations sont toujours délicates. Carole m'autorise régulièrement à partir avant la fin de mon service lorsqu'il n'y a plus de clients, mais, dans le cas inverse, je me vois mal partir en les laissant se débrouiller. J'enchaîne donc les allées et venues en direction des cuisines, ne voyant pas le

temps passer.

Vers 22 heures, j'ai enfin le temps de souffler un peu. La grande tablée qui se trouve dans mon secteur en est au dessert et j'en profite pour déposer quelques assiettes dans l'arrière-salle. M. Dujardin m'accueille chaleureusement alors que je passe tout près de lui.

— Alors, ma grande ? Comment sont les clients, ce soir ? Pas trop exigeants ? Tu veux qu'on verse un laxatif dans leur dessert ?

Sa moustache se met à tressauter tandis qu'il est pris d'un accès d'hilarité et qu'il jette un œil vers Omar afin d'obtenir son approbation. Je regarde le jeune cuisinier, les sourcils froncés, d'un air de dire : « Tu vois, par ta faute ? Jacques se met à faire des blagues. » Il écarte les bras, comme s'il n'y était pour rien.

— Eh, eh ! Jacques. J'en garde toujours un flacon de secours, en cas de besoin.

Il tapote sa poche de poitrine et lui lance un clin d'œil. Je lève les yeux au ciel.

— Non, non, Jacques, ça ira. Ils ont tous l'air ravis de ce que vous leur avez préparé.

— Ah, mince alors !

Et il retourne à ses fourneaux qu'il commence à nettoyer. Je me dirige vers mon complice.

— Fiou ! Je suis rincée... Quelle journée !

Je m'adosse au mur à côté de lui alors qu'il termine de dresser des desserts.

— Dis ? Par rapport à ce que tu m'as dit tout à l'heure..., commence-t-il sans en avoir l'air et sans même me regarder.

— Oui ?

— Tiphaine. Tu crois que je devrais lui parler ?

Je jubile.

— Je croyais que je me faisais des idées ? réponds-je, amusée par le tour que prend la conversation.

— Euh...

Il se gratte la tête, embarrassé. Je m’amuse comme une folle.

— Si tu veux mon avis, oui, tu devrais.

Je n’ajoute rien de plus.

— Bon, allez, j’y retourne.

— Attends, me dit-il en posant la main sur mon bras. Je voulais te demander, tu sais, par rapport à ce que tu m’avais dit il y a quelques semaines.

Je ne vois pas de quoi il parle. Je lève les sourcils.

— Tu sais, reprend-il, mal à l’aise. Tu m’avais dit que les flics voulaient interroger tous les gens qui étaient au courant pour... ce qui t’est arrivé.

Je déglutis, péniblement.

— Oui ?

— Tu ne leur as toujours pas dit, hein ? Que tu t’étais confiée à moi.

*Pourquoi me pose-t-il cette question ?*

— Non, bien sûr que non. Pourquoi ?

— Bah, tu sais, ça me travaille cette histoire. C’est tout.

— Ah bon ? Pour quelle raison ? Tu n’as rien à voir avec... tout ça. Tu n’as pas à te sentir menacé. Tu n’y peux rien si je t’en ai parlé.

— Non, je sais bien. Mais, avant de vouloir devenir cuistot, j’ai fait pas mal de bêtises... Tu es au courant. Et même si j’étais trop jeune pour avoir un casier, je crois que les keufs pourraient en avoir après moi...

Il se racle la gorge.

— ... s'ils apprenaient que je savais ce que cet enfoiré t'a fait.

La situation est très bizarre. Je fronce les sourcils.

— Ne t'en fais pas, Omar. Personne ne sait que je m'étais confiée à toi. Et personne n'a besoin de le savoir. Je te suis reconnaissante de m'avoir écoutée à cette époque et d'avoir toujours été là pour moi, même quand Cédric m'ennuyait. Je ne te ferais pas ça. Je n'ai pas envie que tu aies des problèmes par ma faute.

Il hoche la tête, rassuré. Puis il me sourit.

— Bon allez, c'est pas tout ça, mais tu as des desserts à apporter, visage pâle !

Je sursaute. Les desserts !

— Oui, oui, j'y vais tout de suite.

J'abandonne mon ami pour aller déposer les assiettes des clients. Je me sens inexplicablement mal à l'aise par ce qui vient de se produire. Pourquoi Omar se sentirait-il menacé ? Je suis consciente qu'il a un passé plutôt mouvementé. Il est issu d'une famille nombreuse et a grandi dans un quartier à problèmes. Il n'a pu échapper aux mauvaises fréquentations, mais il a su se reprendre en main et échapper à un avenir incertain grâce à sa personnalité attachante et son envie de s'en sortir. Je crois savoir qu'il avait même été impliqué dans un braquage armé il y a quelques années. Mais de là à penser qu'il serait capable de tuer quelqu'un... Non, je ne l'imagine pas descendre un homme de sang-froid, même un monstre comme Rudy.

Il est 22 h 30. Les derniers clients sont en train de régler l'addition au bar auprès de Carole. Je finis de débarrasser et nettoyer les tables de mon secteur, puis me dirige vers le vestiaire. Tiphaine s'y trouve déjà. Elle m'offre un sourire radieux et me souhaite une bonne soirée avant de s'éclipser. Mécaniquement, j'ôte mon tablier et enfile ma veste. Je suis préoccupée. Je me dirige vers les cuisines pour dire bonsoir aux hommes. Je rêve ou Omar a évité mon regard ? *Bienvenue dans la quatrième dimension...* Je salue affectueusement Carole puis me retrouve sur le trottoir. Maxime est déjà là à m'attendre. Je pousse un soupir puis j'entre dans l'Audi. Un grand sourire charmeur et deux bras costauds qui

m'étreignent amoureusement sont une bouffée d'oxygène dans cette étrange soirée. Il colle son visage au mien quelques instants, pose ses lèvres sur les miennes.

— Tu m'as manqué, me dit-il d'une voix douce.

— Toi aussi.

— On rentre chez nous ?

J'acquiesce, même si je ne peux m'empêcher de penser que ce n'est pas chez moi. Il démarre. Je ferme les yeux, bien que je sache que le trajet sera de courte durée. Le ronronnement du moteur est couvert par une agréable mélodie qui passe à la radio.

— Tu vas bien ? me demande-t-il au bout de quelques minutes. Je te trouve bien silencieuse ce soir.

— Je suis juste... préoccupée. Mais je n'ai pas envie d'en parler, ajouté-je d'une petite voix.

— Pourquoi ça ? Tu sais que tu peux tout me dire.

— Maxime. Je n'ai pas envie qu'on se dispute.

— Pourquoi tu veux qu'on se dispute ?

Je prends une grande inspiration, ouvre les yeux pour le regarder.

— Toi et moi savons tous les deux que tu ne me dis pas toujours tout. Ça fait des mois que tu me caches quelque chose. Je le sais. Tu le sais. Donc tu ne peux pas me demander à MOI de tout te dire.

Ses mains se crispent sur le volant. Ses mâchoires se serrent. Tout son corps se tend. *Bien joué, Marion...* Je me concentre sur la route, j'ai envie de pleurer. Nous n'échangeons plus aucune parole. Lorsqu'il se gare dans le parking souterrain, il ouvre sa portière et se dirige vers les escaliers. Je le suis, mécaniquement.

Après m'être démaquillée, je prends une douche rapide puis passe ma nuisette

et file me coucher. Demain, j'ai cours à 9 heures. Je n'ai pas envie de me lancer dans une dispute maintenant ou une grande discussion qui n'aboutira de toute façon nulle part. Maxime ne me rejoint pas.

J'étais loin d'imaginer que ce jour de rentrée se déroulerait de cette façon. Je suis passée par tout un tas d'émotions et j'en ressors épuisée... Je m'endors vite, le cœur lourd.

# 10

Le réveil sonne. Je donne une tape à son sommet pour le faire taire.

Je sors d'un rêve étrange, glaçant, l'esprit embrumé, le souffle court. Rudy était étendu dans une flaque de sang, dans une ruelle sombre et sale. Son regard fixe et vitreux était dirigé vers moi. Autour de lui, des ombres armées rôdaient, qui avaient les visages de Maxime, Paul, Omar, et même mon père.

Je crois vraiment que je devrais aller voir un psy.

Je jette un œil à ma droite et suis happée par un regard azur braqué sur moi.

— Bonjour, murmure-t-il.

Son index vient à la rencontre de ma joue qu'il caresse avec douceur.

— Bonjour, réponds-je soulagée qu'il semble de meilleure disposition me concernant que la veille au soir.

— Ça n'a pas l'air d'aller.

Je pousse un soupir.

— J'ai fait un rêve très bizarre.

— Ouais. Je te regardais dormir. J'ai vu que ton sommeil était agité.

— Ah bon ? Tu m' observes souvent quand je dors ?

— Ça m'arrive.

Il se rapproche de moi et pose délicatement ses lèvres sur les miennes.

— J’aime pas quand on se dispute.

— Moi non plus, répliqué-je.

La tête posée sur une main, il continue de me contempler, tandis que son autre main vient se poser sur ma hanche dans un geste possessif.

— Tu veux bien me parler de ce rêve ?

Je remue la tête en signe de refus. À son tour de soupirer.

— Bon, comme tu veux, concède-t-il. Pour en revenir à hier soir, j’espère juste que personne ne t’a ennuyée et que tu n’as pas osé me le dire.

— Non, ne t’en fais pas. Ça n’a rien à voir.

Même si je sais qu’il brûle de me poser plus de questions, il se contente de hocher la tête.

— OK. On fait la paix ?

Je lui offre mon plus beau sourire et acquiesce, soulagée que cette dispute ne dure pas. Il me prend alors dans ses bras pour me serrer très fort contre lui. Au bout de quelques secondes, ses mains commencent à parcourir mon corps. Ma respiration s’accélère. Sa bouche se dirige vers la partie sensible de mon cou qu’il se met à embrasser. Je glousse, mais ma température a déjà grimpé en flèche.

— Maxime... On n’a pas le temps... J’ai cours à 9 heures.

Il lève la tête et jette un œil au réveil.

— Il est 7 h 10, on a largement le temps... Donne-moi vingt minutes.

Ses caresses langoureuses et ses lèvres affamées ont raison de moi. Mes doigts se dirigent vers ses épais cheveux bruns que je fourrage avec bonheur. Puis ils descendent, direction ses épaules larges et massives, son dos puissant, que je pétris pour mon plus grand plaisir, haletante. Ses hanches viennent se plaquer contre les miennes. Je suis emportée dans un tourbillon de sensations délicieuses...

À 8 h 55, j'arrive essoufflée dans le hall d'accueil où Anna fait le pied de grue en tapant du pied par terre. Maxime m'a quittée, bienheureux et comblé, devant la bibliothèque, car lui n'a pas cours avant 10 heures.

— Mais qu'est-ce que tu as fichu, Marion ? Allez, dépêche-toi, on va être en retard !

— Excuse-moi, Anna. Mon réveil n'a pas sonné.

*Carton rouge pour ce mensonge éhonté !* Je ne vais quand même pas lui dire que je suis à la bourre parce que mon petit ami aime faire l'amour de bon matin ?

Nous traversons plusieurs couloirs au pas de course et arrivons dans la salle en même temps que le professeur qui nous offre un grand sourire avant de refermer derrière nous.

Anna et moi nous installons côte à côte dans le fond, car les premiers rangs ont été pris d'assaut. Ça m'apprendra à ne pas arriver en avance ! Le deuxième jour de reprise des cours vient donc de démarrer. J'essaie d'écouter tout en prenant des notes, mais mon esprit s'échappe malgré moi vers des pensées peu réjouissantes : mon rêve de cette nuit, ma discussion de la veille avec Omar, les secrets de Maxime. Je pousse un soupir.

— Ça ne va pas ? me demande ma meilleure amie d'un ton inquiet.

— Si... si. Pourquoi tu me demandes ça ? chuchoté-je.

Elle risque un coup d'œil discret vers le prof, pour vérifier qu'il ne s'intéresse pas à nous, et poursuit :

— Je te trouve... bizarre, ce matin. Tu as l'air préoccupée.

— Oui, tu as raison. Écoute, je t'en parle après le cours. OK ?

— Ça marche.

Je parviens tant bien que mal à me concentrer sur la leçon du jour : « Les différents outils du traducteur » et, cinq pages de notes plus tard, la sonnerie retentit. Je ramasse mes affaires à la hâte et nous quittons précipitamment la salle

pour nous diriger vers notre cours magistral qui se trouve dans une annexe du bâtiment. Sur le chemin, Anna reprend son interrogatoire :

— Bon, alors ? Tu me dis ce qui ne va pas ?

Je fronce les sourcils. Que puis-je bien lui répondre ? Moi-même je ne parviens pas à mettre des mots sur ce qui me perturbe.

— T'as tes règles ?

Elle s'esclaffe bruyamment, ses magnifiques boucles rousses s'animent autour de son visage dans un ballet ravissant. *Je l'adore !* Je l'imité, soudain plus légère.

— Non ! Bêtasse ! En ce moment, pas mal d'idées me trottent dans la tête et ça me mine.

— Comme quoi ? Tu sais bien que tu peux tout me dire.

— J'ai cette impression que... Je ne sais pas... Je pense beaucoup à Rudy, à sa mort. Je crois que je n'en ai pas fini avec cette histoire.

— Pourquoi tu dis ça ? Il est six pieds sous terre, il ne peut plus te faire de mal. Les flics t'ont recontactée ? Tu veux que j'en parle à mon oncle ?

— Non, c'est pas ça.

J'essaie de rassembler mes esprits tout en me repérant dans les couloirs, ce qui n'est pas simple.

— Depuis qu'il a été tué, je deviens parano. Par exemple, je suis quasiment certaine que Maxime me cache quelque chose en rapport avec le meurtre. Toutes les fois où j'ai essayé d'aborder le sujet avec lui, il est devenu distant avec moi. Il me jure qu'il ne l'a pas tué, mais je ne suis pas certaine qu'il soit tout blanc dans cette histoire... Et aussi, hier, Omar...

— Omar ? Ton copain du Pain d'antan ?

— Oui. Eh bien, il m'a posé des questions sur l'enquête, si j'ai informé la police qu'il était au courant de ce que Rudy m'a fait.

— Il l'était ?

Je me dandine, embarrassée.

— Euh... oui. Mais, Anna, s'il te plaît, personne ne doit le savoir. Je m'étais confiée à lui il y a longtemps. Et je ne veux pas qu'il ait des ennuis avec la justice.

— Tu crois qu'il aurait pu s'en prendre à Rudy ?

— Quoi ? m'exclamé-je. Non ! Tu es folle...

— Alors ? Qu'est-ce qui te tracasse ?

Je pousse un cri de frustration alors que nous atteignons l'amphithéâtre où a lieu le cours magistral.

— C'est là le problème. Je n'arrive pas à mettre la main dessus.

Nous entrons et nous choisissons un coin à l'écart où nous pouvons discuter. Le professeur n'est pas encore là.

— Tu sais, blondinette ? Tu devrais essayer de ne plus penser à tout ça. Je pense que la mort de Rudy a fait remonter en toi tout un tas de souvenirs qui t'empoisonnent et tu n'arrives pas à passer à autre chose.

Je médite ses paroles. Peut-être qu'elle a raison.

— Tu crois vraiment qu'un de tes proches aurait pu le tuer ?

— Non... non. Tu as raison. C'est bien trop surréaliste. Pourtant, quelqu'un l'a fait. J'aimerais beaucoup que la police trouve l'assassin. J'aurais l'esprit plus tranquille, je pense.

Le prof n'est toujours pas arrivé. Je décide de mettre fin à cette conversation.

— Et toi ? Comment ça va ? Ton frère va mieux ?

Ses épaules s'affaissent et je me morigène intérieurement de ne pas avoir été plus attentive à elle.

— Pas vraiment, non.

— Raconte-moi.

— Bah, tu sais. Il n’y a pas beaucoup d’amélioration depuis cet été. Il reste enfermé dans son état dépressif. Il est désagréable avec tout le monde, on ne peut plus lui parler. Les rares fois où il m’adresse la parole, c’est pour me demander des nouvelles de toi.

Elle fuit mon regard. Ma gorge se serre immédiatement. Un sentiment de culpabilité énorme s’empare de moi.

— Ne t’inquiète pas, s’empresse-t-elle d’ajouter. Ce n’est pas ta faute s’il a fait une fixette sur toi et qu’il n’arrive pas à passer à autre chose. J’ai déjà essayé de lui expliquer qu’il devait aller consulter un psy, parce que c’est clairement de l’obsession ce qu’il ressent pour toi. Mais tu te doutes bien qu’il m’envoie promener.

Je hoche la tête en signe d’assentiment. Je ne sais pas quoi lui répondre.

Le professeur fait son entrée subitement et démarre sans préambule.

— Si tu as besoin de parler, tu sais que je suis là, m’empresse-je de conclure en chuchotant.

Nous passons les deux heures suivantes à écouter et noter, toutes deux concentrées, en bonnes élèves que nous sommes. Je suis tout de même chamboulée par les révélations d’Anna qui viennent s’ajouter à mon état d’esprit déjà perturbé.

Tout à coup, une idée me vient dans cet enchevêtrement de pensées confuses : je vais passer un coup de fil au lieutenant Rodriguez pour savoir où en est l’enquête. C’est normal que je veuille m’informer de l’état d’avancement, vu mon implication involontaire dans cette affaire. Il ne devrait pas trouver cela étrange. Et peut-être qu’il m’apprendra qu’ils ont un suspect ou qu’ils ont appréhendé quelqu’un, qui sait ? Ma décision prise, mes idées sont tout à coup plus claires et je me sens plus légère.

À midi, Anna et moi allons rejoindre les garçons en face du RU pour la pause déjeuner. L’ambiance est détendue et bon enfant pendant le repas. Anna et

Romain se chamaillent gentiment et Maxime et moi passons notre temps à roucouler, tous deux dans nos souvenirs de notre petit intermède du matin. Alors que nous en sommes au dessert, je réalise que quelqu'un est en train de nous observer. Je focalise mon attention sur la personne en question et découvre Armelle, clairement mécontente du spectacle que nous lui offrons. Maxime ne peut pas la voir, car elle se trouve dans son dos. Elle m'observe avec mépris, vêtue d'une jupe élégante rouge qui lui va à ravir et d'un haut ajusté noir. Elle est superbe. Je lui offre alors un sourire narquois et me penche par-dessus la table pour embrasser mon petit ami devant l'étonnement général de notre tablée. Anna s'esclaffe et les garçons restent comme deux ronds de flan, moi qui ne fais jamais ce genre de choses en public. Tel le chat du Cheshire, mes lèvres s'étirent malgré moi, satisfaite de mon petit numéro. Le visage décomposé, Armelle s'approche alors de notre table :

— Au fait, Maxime, lance-t-elle charmeuse, n'oublie pas ce que je t'ai demandé tout à l'heure. Et encore merci pour ton aide à la bibliothèque.

Je me fige. Mes yeux ne sont que deux fentes alors que je le dévisage, un poil énervée. Alors, il lui a tenu compagnie ce matin à la bibliothèque et il ne m'en a pas parlé ? Il écarquille les yeux lorsqu'il voit la colère dans les miens, puis il lance un regard de reproche à Armelle.

— Mais oui, je t'ai dit que je te l'apporterai.

— Très bien, je vous laisse alors, minaude-t-elle. À demain, Maxime.

Et elle s'éclipse, tout sourire. Anna, à qui ce petit numéro de charme n'a pas échappé, s'exclame, irritée :

— Non, mais, c'est qui cette allumeuse ? Maxime, cette fille en a clairement après toi. Tu ne devrais pas la fréquenter. Tu peux en croire mon expérience, elle te veut !

Ma rouquine a sorti les griffes. Elle l'a dans le collimateur. Pour un peu, je l'embrasserais...

— Anna, qu'est-ce que tu vas imaginer ? réplique-t-il d'une voix faussement calme qui cache mal la tension qui l'habite. J'en ai rien à fiche de cette fille. Et je n'ai pas à me justifier devant toi.

*Oh là là...* Je sens qu'Anna va répliquer quand je vois son visage prendre une teinte écarlate. Romain intervient fort à propos. Il pose une main apaisante sur son bras et chuchote :

— Anna, ne te mêle pas de ça. Maxime et Marion sont assez grands pour régler ce genre de choses. C'est leur vie privée.

Elle se reprend immédiatement.

— Oui... Excuse-moi, Maxime. C'est juste que ça m'a énervée de voir cette fille te faire du rentre-dedans alors que Marion est juste en face. Soit elle n'a aucun amour-propre, soit elle est prête à tout pour t'avoir.

Il ne réplique pas, se contente de me dévisager, mi-inquiet, mi-en colère.

— Marion, murmure-t-il en soutenant mon regard avec intensité. Tu le sais qu'elle ne m'intéresse pas.

— Alors, pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais passé du temps à la bibliothèque avec elle ?

Romain et Anna détournent les yeux, nous offrant une intimité de façade.

— Je n'ai pas passé de temps avec elle, articule-t-il lentement. Je travaillais dans mon coin. Elle est venue s'excuser pour son comportement de l'autre jour, puis elle m'a demandé si je pouvais lui prêter un livre que nous avons étudié l'an dernier parce qu'elle l'a perdu. C'est tout. Il n'y a pas à en faire toute une histoire.

— Elle est partie après ça ?

— Non, rétorque-t-il légèrement embarrassé. On a un peu discuté, m'avoue-t-il à contrecœur. Mais il n'y a rien de mal à ça.

Je sens mes yeux devenir humides et ça m'énerve encore plus. Je ne veux pas montrer de signe de faiblesse en cet instant.

— Il n'y a rien de mal ? Non, c'est vrai. Sauf que tu ne m'en as pas parlé. Et ça, tu vois, pour moi, c'est légèrement suspect.

— Écoute, Marion, on parlera de tout ça plus tard. Ce n'est certainement pas l'endroit pour avoir ce genre de discussion.

— Très bien.

Je me lève et quitte la table précipitamment. Anna crie mon nom et, après avoir embrassé brièvement Romain, me rejoint. Je bous intérieurement, des larmes de rage coulent sur mes joues, que j'essuie aussitôt d'un revers de manche. *Cette fille, c'est une vraie sorcière !* Pour un peu, je serais capable de lui arracher les cheveux. Anna passe un bras autour de mes épaules alors que nous nous éloignons.

— Allez, ma belle. Ne te tracasse pas pour ça. Tu n'as rien à craindre de miss Bimboland. Elle est d'un vulgaire !

Je lui offre un pauvre sourire et lui prends la main que je serre en signe de remerciement.

— C'est pas vraiment ça le problème.

— C'est quoi alors ?

Nous arrivons devant un banc exposé au soleil, situé dans une zone herbeuse du campus et nous y asseyons. Je pousse un soupir, excédée par ce qui vient de se produire.

— C'est le fait que j'ai cette impression qu'il me cache encore des choses.

Les larmes affluent d'un coup et dévalent le long de mes joues. Les pensées qui me viennent en cet instant ne sont pas vraiment réjouissantes. J'essaie d'expliquer à ma meilleure amie la raison de mon état :

— Je ne peux pas vivre avec quelqu'un en n'ayant pas une totale confiance en lui. Je l'aime. C'est un fait. Mais savoir qu'il me cache ce genre de choses, pour moi, c'est rédhibitoire.

— Il t'en aurait peut-être parlé plus tard ? suggère-t-elle pour tempérer un peu la situation.

Je renifle bruyamment. Elle m'offre un mouchoir dans lequel je me mouche.

— Rien n'est moins sûr. Maxime est quelqu'un d'assez secret. S'il sait que le fait d'apprendre qu'il a passé du temps en compagnie d'Armelle va me faire de la peine, il ne me le dira pas, pour m'épargner. J'ai déjà essayé de lui expliquer que je préférerais encore la vérité, il n'en fait qu'à sa tête. Pour me préserver, d'après lui.

— Ah là là... Allez, ce n'est pas si grave, tente-t-elle de me rassurer tout en me frottant le dos vigoureusement pour me remettre d'aplomb.

Elle a raison. Il faut que je me ressaisisse. J'aurai une discussion avec Maxime après les cours. Décidément, cette reprise n'a rien de très réjouissant. Deux disputes en deux jours. Je passe le mouchoir sous mes yeux pour faire disparaître le mascara qui a immanquablement coulé en raison des larmes. Je prends une grande inspiration.

— Allez. Il faut qu'on retourne en cours.

Ma meilleure amie hoche la tête en me souriant et nous repartons, bras dessus bras dessous.

Que ferais-je sans elle ?

# 11

Il est un peu plus de 17 h 30. L'après-midi a filé à la vitesse de l'éclair. J'ai passé plus de temps dans mes pensées, à ressasser, qu'à prendre des notes. Tant pis, une fois n'est pas coutume, je piquerai celles d'Anna. Je me suis contentée de me laisser guider entre chaque changement de salle par le bras infailible de ma meilleure amie, qui me souhaite bonne chance juste avant de me quitter.

J'arrive au parking. Maxime se trouve déjà dans l'Audi, il m'attend. Je grimpe à ses côtés sans un mot. Il démarre, les mains crispées sur le volant, sans même m'avoir accordé un regard ni prononcé un mot. De mon côté, je ne fais pas mieux. Une boule dans la gorge, je me contente d'attacher ma ceinture et de regarder devant moi. La tension entre nous est palpable dans l'habitacle. Nous arrivons à l'appartement. Je lâche mon sac par terre et vais m'asseoir sur le canapé, les bras croisés, dans une attitude renfrognée. Du linge propre m'attend dans la machine à laver. Mais je n'ai pas le cœur à l'étendre. Il n'a qu'à s'en charger, lui ! Je le vois hésiter à quelques pas de moi, ne sachant pas s'il doit me parler ou me laisser tranquille. Son attitude est loin de me convenir. Il ne fait pas profil bas, c'est même tout le contraire. Finalement, il s'approche, dans l'offensive.

— Écoute, tu fais toute une histoire de rien du tout.

Mes yeux s'écarquillent malgré moi. S'il croit qu'on va faire la paix en démarrant la conversation de cette façon, il se fourre le doigt dans l'œil ! J'essaie de conserver une voix calme :

— Je ne fais aucune histoire. Je n'apprécie pas que tu me caches des choses, c'est tout. Il ne faudrait pas que ça devienne une habitude.

— Tu n'as pas besoin de savoir tout ce que je fais à chaque minute. Je ne veux pas qu'on soit ce genre de couples qui ne peuvent rien faire sans que l'autre ne soit au courant. C'est étouffant, ce type de relations.

— On est très loin d'être ce genre de couples. Moi, j'estime que c'est la moindre des choses de me dire que tu as passé du temps avec une fille qui te court après. Surtout si cette fille vient ensuite me l'apprendre pour clairement s'en vanter.

— Tu n'as qu'à l'ignorer. Tu es bien plus intelligente, bon sang !

— Ça n'a rien à voir avec l'intelligence, Maxime !

Je me racle la gorge, ma voix est montée d'un cran malgré moi. Je réfléchis pour essayer de lui faire comprendre mon point de vue.

— Écoute... Essaie d'inverser les rôles, OK ? Imagine que je tombe sur Paul, par hasard, et que je discute un moment avec lui, que je dois le revoir le lendemain et que je ne t'en parle pas, mais que tu viens à l'apprendre par lui qui s'en vante auprès de toi. Qu'est-ce que tu fais ?

Il fronce les sourcils quelques instants, les yeux perdus dans le vague. Puis, son visage se détend. Un sourire en coin étire ses lèvres. Il me regarde, les yeux pétillants de malice.

— Je le démolis.

Malgré moi, je souris. Oui, c'est exactement ce qu'il ferait. Je reprends mon masque de sévérité.

— Et alors ? Pourquoi ça serait différent pour moi ? Tu m'expliques ?

Il soupire bruyamment, vient s'asseoir à mes côtés et passe les mains dans ses cheveux, les coudes posés sur ses genoux.

— J'en sais rien... Écoute. C'est nouveau pour moi. Il faut m'excuser. Je n'avais encore jamais eu une relation aussi longue avec une fille. J'apprends tous les jours. Je me comporte peut-être pas toujours comme il le faudrait. Mais je te promets de faire des efforts.

Il se tourne vers moi, me prend la main. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine, j'ai des papillons dans le ventre. Il est tellement sérieux tout à coup.

— Ce qu'il faut juste que tu retiennes, c'est que je t'aime comme un fou. Pour

moi, il n'y a que toi. C'est pour ça que je ne comprends pas que tu puisses douter de moi. Armelle, je m'en bats les...

Je hausse un sourcil.

— ... Euh, j'en ai vraiment rien à faire. Si tu me demandes de ne plus jamais lui adresser la parole, je le ferai.

Bon. Après une telle déclaration, je ne peux plus lui en vouloir. Mon petit cœur fond. Je lui offre mon plus beau sourire.

— Mmm... J'aime te voir sourire. Je peux te prendre dans mes bras, maintenant ? me demande-t-il, incertain.

Je m'esclaffe. Cette situation fait très « cliché » : madame exige, monsieur fait profil bas. J'acquiesce d'un hochement de tête. Il s'approche de moi. Ses bras viennent m'entourer de leur chaleur réconfortante, son visage se colle au mien. Il me serre très fort, presque à m'en étouffer et, pourtant, je respire de nouveau. Ses mains viennent ensuite se poser de part et d'autre de mon visage qu'il prend en coupe pour plonger son regard dans le mien. Plus rien d'autre n'existe que nous et nos cœurs qui battent à l'unisson.

— Je t'aime, petit dictateur.

J'ouvre la bouche pour protester, mais je n'ai pas le temps d'émettre un son que ses lèvres se sont déjà emparées des miennes avec voracité.

Quelques instants plus tard, alors que je n'ai plus ni repères ni ancrage dans la réalité, Maxime me lâche, haletante.

— Marion ?

— Oui ?

— Tu ne travailles pas ce soir ?

— Merde !

Il se bidonne, il n'a pas l'habitude de me voir jurer. N'ayant que faire de ses moqueries, je cours vers la chambre pour changer de tenue en quatrième vitesse.

Dix minutes plus tard, je m'élanche dans les escaliers après avoir insisté pour prendre ma voiture.

— À tout à l'heure, je t'aime ! lancé-je en lui faisant un petit signe de la main alors qu'il m'observe depuis le pas de la porte, goguenard.

En ce mardi soir, le restaurant accueille beaucoup de familles, car les enfants n'ont pas classe le lendemain. Je passe donc une bonne partie de la soirée à éviter les bambins qui se glissent dans mes jambes alors que je me fraye un chemin parmi les tables, les assiettes dans les mains : exercice périlleux, je dois dire. Mais cela ne me dérange pas. J'aime beaucoup les enfants et je préfère largement cette clientèle-là à des gars lourds qui me lancent parfois des remarques déplacées ou me glissent des sous-entendus ponctués de rires gras. Mais, avec le temps et l'expérience, j'ai appris à les remettre à leur place comme il se doit. Tiphaine a ce type de table dans son périmètre ce soir et je vois bien qu'elle est très mal à l'aise. Je m'approche d'elle alors qu'elle entre dans la cuisine pour déposer des assiettes vides.

— Tu veux que je me charge de cette table ? lui proposé-je gentiment.

Son visage est tout rouge, elle semble à cran, comme sur le point de pleurer. Omar nous aperçoit et s'approche, conscient que quelque chose ne va pas.

— Ça va, les filles ? Qu'est-ce qui se passe ?

La douce et jolie serveuse est au comble de l'embarras.

— N... non, bredouille-t-elle. Je te remercie, Marion. C'est juste que...

Sa voix se brise. Je la prends dans mes bras.

— Ils n'arrêtent pas de me dire... des choses... déplacées, hoquète-t-elle.

M. Dujardin, alerté par les sanglots de Tiphaine, s'approche de nous.

— Qu'y a-t-il, les enfants ?

— Des gars harcèlent Tiphaine, Jacques ! Je vais aller leur botter le cul, moi !

— Tu ne vas rien faire du tout, mon bonhomme, rétorque gentiment le Chef.

Je n'ai pas envie que tu aies des ennuis. Marion ? Ma grande ? Je peux te laisser gérer ça ?

Il m'observe de son regard franc et paternel, sa main vient se poser sur mon épaule. Je hoche la tête en signe d'assentiment. Je suis bien contente qu'il me confie la situation. Je vais prendre un malin plaisir à leur rabattre le caquet à ces primates ! Je vois bien à son air qu'Omar n'est pas content, il aurait préféré y aller lui-même.

— Tu as carte blanche, poursuit M. Dujardin. Si ça se passe mal, va voir Carole, ou reviens me voir en cuisine. Je les mettrai dehors. Ces gens n'ont pas leur place dans mon restaurant.

J'acquiesce puis rejoins la salle, remontée à bloc. Je me dirige immédiatement vers la table en question, le visage fermé. Trois hommes d'âges et d'allures variés m'observent, étonnés.

— Vous prendrez un dessert, messieurs ?

— Ben, elle est où notre serveuse ? s'enquiert l'un des énergumènes, un type aux cheveux gras qui ne semble plus très frais.

— Elle s'est absentée quelques instants. Je vais m'occuper de votre table.

— C'est pas plus mal, intervient un autre en posant sa main sur mon bras alors que ses deux copains se mettent à rire bruyamment.

Excédée par ce geste déplacé, je retire mon bras brusquement et lui lance :

— Vous me touchez encore une fois et je vous assure que vous allez le regretter, pauvre type !

L'homme se lève alors, dans une attitude menaçante et me toise de toute sa hauteur, l'air mauvais.

— Ah ouais ? Explique-moi un peu ce que tu vas faire, pétasse ?

Il s'avance vers moi dangereusement puis approche son visage à l'haleine avinée du mien.

Et là, tout s'enchaîne. Je vois Carole arriver, alertée par la posture du client, bien trop près de moi, et en même temps, j'entends la porte des cuisines s'ouvrir à la volée. Omar débarque comme une furie, le regard mauvais, le corps tendu.

— Eh ! Écartez-vous d'elle avant que je m'énerve, lance-t-il de sa voix grave et inhabituellement menaçante.

Des familles placées aux tables adjacentes appellent leurs enfants pour les éloigner du danger. Il faut dire qu'Omar dépasse de deux bonnes têtes le loustic en face de lui et ressemble plus à un rugbyman qu'à un cuisinier. Les deux hommes se jaugent quelques instants, mais le client ne fait clairement pas le poids face à mon ami l'armoire à glace. C'est alors que ses deux copains se lèvent pour prêter main-forte à ce sale type. Et, même si Omar est en infériorité numérique, je ne miserais pas sur ces trois abrutis. La tension est palpable dans chaque coin du restaurant, la clientèle retient sa respiration. C'est alors que M. Dujardin déboule des cuisines, l'air franchement énervé. Il faut savoir que c'est un ancien marin et qu'il a des avant-bras gros comme des jambons. Il frotte ses mains sur un tablier qu'il dépose ensuite sur son épaule tout en dévisageant les trouble-fête, les mains sur les hanches. Je ne lui avais encore jamais vu cet air menaçant. Il dégage une aura d'autorité qui en impose, du charisme à l'état pur !

— Messieurs, je vais vous demander de quitter cet établissement sur-le-champ, et de ne plus jamais y mettre les pieds, leur intime Jacques Dujardin sous les yeux emplis de fierté de sa femme.

— Si on peut plus rigoler, tente de se justifier pitoyablement le type aux cheveux gras.

— Harceler des jeunes femmes, ça n'a rien de drôle. Allez, dehors ! Et ne revenez plus !

L'homme prend sa veste, aussitôt imité par les deux autres.

— Puisque c'est comme ça, on paiera pas la note.

— Vous pouvez le garder votre foutu argent, mais déguerpissez !

Ils partent précipitamment, sans demander leur reste, sous les regards venimeux des autres clients. Des applaudissements fusent alors dans la salle. Quant à moi, je pousse un soupir de soulagement. J'ai les genoux qui jouent des

castagnettes, je ne sais pas pourquoi. Omar, qui m'aperçoit, lève les yeux au ciel, moqueur. Il approche et passe ses bras sous moi pour me porter jusqu'aux cuisines. D'abord interloquée, je le laisse faire lorsque je constate que je ne semble pas peser plus lourd qu'une plume. Il me dépose doucement à la table où nous mangeons habituellement dans la cuisine.

— Ça va, Rocky ? me demande-t-il mi-moqueur, mi-inquiet.

Je l'observe quelques instants, plus secouée que je ne le laisse paraître.

— Eh, Omar ! Tu me laissais encore quelques secondes avec lui et je lui refaisais le portrait.

Il me regarde de haut en bas puis éclate d'un rire tonitruant, le corps secoué de spasmes incontrôlables. Je pourrais me sentir blessée, mais je choisis de partager son hilarité. Mes nerfs lâchent.

*On peut dire que je l'ai échappé belle !*

À 22 h 30 tapantes, je passe la porte du Pain d'antan après avoir retracé de long en large les événements de la soirée en compagnie des Dujardin et de Tiphaine et Omar. Je rejoins ma Clio garée pratiquement en face et rentre retrouver Maxime. Je suis vidée. Je pense m'endormir très vite.

Je ne sais pas si je vais raconter les événements de la soirée à mon cher et tendre... Il risque, soit de ne plus vouloir me laisser travailler là-bas, soit de venir manger chaque soir où je suis de service au restaurant pour surveiller le comportement des clients à mon égard. Je ris toute seule en pensant à cette éventualité. Il en serait bien capable...

Je me gare dans le parking souterrain dix bonnes minutes plus tard. Ce qui est bien quand je finis aussi tard, c'est que les routes sont dégagées. Je claque ma portière, puis me traîne jusqu'aux escaliers en colimaçon. Découragée, j'observe les quatre étages que je vais devoir escalader. *Flûte !* Je ne vais jamais y arriver. Je m'assois sur la première marche et sors mon portable de mon sac.

— Allô ?

— Marion ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu es en panne ?

— Non... Je suis en bas.

— Euh... Tu veux dire, dans le parking ?

— Han han.

— J'arrive.

Maxime raccroche. Il me rejoint en quelques secondes.

*Crâneur !*

— Mais, qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi tu ne montes pas ? Tu es malade ?  
Quelque chose ne va pas ?

Son visage est un masque d'inquiétude. Je me mets à rire. Une vraie folle. Eh oui, les nerfs, parfois...

— Ça te dit de faire un peu de muscu ?

— Hein ?

Sa main se pose sur mon front. Probablement pour vérifier si je ne fais pas de la fièvre. Il doit croire que je délire.

— Ben oui. Tu veux bien me porter ? Je suis crevée. S'il te plaît...

Je lui fais des yeux suppliants. Il lève les yeux au ciel puis ricane.

— Allez, viens là, princesse !

Alors qu'il me soulève, je passe mes bras autour de son cou et y enfouit mon visage. Je ferme les yeux, respire son odeur virile. Je pousse un soupir de bien-être. Il rit sans bruit.

— Ça va ? Dure soirée ? me demande-t-il avec douceur alors qu'il grimpe les marches sans paraître le moins du monde dérangé par mon poids.

Il dépose un baiser sur mes cheveux. Je me contente d'acquiescer sans rien ajouter. Je n'ai pas envie de parler. Nous parvenons devant la porte de l'appartement. Alors que je fais mine de descendre, il me retient et hoche

négativement la tête, le regard pétillant de malice. Je fronce les sourcils, intriguée. Maxime me sourit puis appuie sur la poignée. Il entre et là, j'ouvre la bouche, médusée.

Je suis ébahie. Il a disposé des dizaines de bougies un peu partout dans l'appartement : sur les meubles, par terre, sur la table. Les lumières sont éteintes, une musique douce crée une ambiance intime.

— Mais. C'est en quel honneur ?

Il me dépose, s'empare de ma main et m'attire vers le canapé sur lequel il me fait m'asseoir avant de se poster devant moi, à genoux. Son visage est métamorphosé, il respire la joie.

— Je voulais faire ça à un moment plus approprié, mais je pense que ça ne sert à rien d'attendre plus longtemps. Je t'aime, et je veux que tu en sois bien consciente, que tu aies une preuve tangible de mes sentiments. Pour que tu ne doutes plus de moi.

J'ai les mains moites, la bouche sèche. Qu'essaie-t-il de me dire ? Je continue à l'observer, les yeux fixes. Il sort une petite boîte recouverte de velours noir de la poche arrière de son jean.

*Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !*

Mes yeux s'écarquillent. Est-il en train de faire ce que je crois qu'il est en train de faire ?

*Ferme la bouche, Marion. Tu dois avoir l'air d'un poisson mort.*

Je m'exécute et tire mentalement la langue à ma conscience, la rabat-joie. Son visage affiche désormais tout un tas d'émotions contradictoires alors qu'il me dévisage, essayant probablement de déchiffrer mes pensées. Il semble gêné, mais aussi inquiet, impatient, empli d'espoir. Il ouvre alors la boîte et me la présente. Une magnifique bague de fiançailles trône fièrement en son centre, sur un petit coussin blanc. Le diamant brille de mille feux et ses nombreuses facettes se répercutent sur les murs grâce aux bougies disposées un peu partout dans la pièce.

— Je sais bien qu'on est jeunes et qu'on a tout le temps pour ça, mais je veux

te faire ma demande pour que tu n'aies plus jamais de doutes à mon sujet. Pour que tu saches que je n'envisage pas notre relation autrement que dans la durée. Je te veux toute ma vie à mes côtés. Alors... si tu es partante... tu veux bien être ma femme ?

Des larmes coulent le long de mes joues. Je l'observe, émue. Puis j'acquiesce d'un signe de la tête. Il sourit, radieux et saute dans mes bras pour me serrer très fort contre lui. Je n'en reviens pas. Ses lèvres viennent à la rencontre des miennes. Nous nous perdons dans un baiser éperdu, tellement heureux. Il finit par s'écarter, et, ému, s'empare du magnifique anneau. D'un simple regard, il me pose une question muette à laquelle je réponds en lui tendant l'annulaire de ma main gauche. Il inspire profondément puis me passe la bague au doigt. Un sanglot s'échappe de ma bouche alors que je souris comme une idiote.

— Et voilà, on est fiancés, déclare-t-il tout en joie.

Un sourire étire mes lèvres et ne semble plus vouloir partir.

— Tu es sûr que tu sais ce que tu fais ? lui demandé-je taquine. Maintenant, je peux officiellement te mener une vie infernale.

Il s'esclaffe.

Les événements de la soirée me semblent désormais bien loin. Je n'y pense déjà plus. Nous passons une partie de la nuit à faire des projets d'avenir. Maxime et moi tombons tous deux d'accord sur le fait que nous ne nous marierons pas tout de suite. Nous ne sommes pas pressés et encore trop jeunes. Peut-être dans deux ans, quand nous aurons fini nos études et aurons chacun un travail. L'essentiel étant que nous envisageons de passer notre vie ensemble. Les yeux pleins d'étoiles, nous finissons par nous endormir, nos corps imbriqués l'un dans l'autre, le cœur léger.

# 12

Lorsque le réveil sonne à 7 heures, je suis complètement dans les vapes. C'est bien beau de faire des projets avec l'homme de sa vie, mais cinq heures de sommeil, ce n'est définitivement pas suffisant pour aborder une journée de la meilleure façon qui soit !

À demi consciente, je me redresse sur le lit. J'entends ronfler à côté de moi et ricane. *Ça promet ! Un ronfleur...* Je décide de le laisser dormir, puis passe mon peignoir tout doux et me dirige vers la cuisine. Objectif : la cafetière ! Ce matin, ce ne sera pas mon mug de thé habituel, mais un café bien corsé. Il me faudra bien ça pour parvenir à me réveiller.

Un quart d'heure plus tard, je n'ai toujours pas les yeux en face des trous. Bon, aux grands maux, les grands remèdes ! Direction la douche. Je glisse sous le jet d'eau qui finit par me réveiller au bout de dix minutes. Une fois maquillée et les cheveux séchés et coiffés, je fonce dans le dressing. Il ne me reste plus beaucoup de temps pour me préparer. Aujourd'hui est un grand jour : c'est le premier en tant que « fiancée ». Je lève la main pour admirer le magnifique diamant qui l'orne désormais et soupire de bien-être. Quand je vais montrer ça à Anna, elle va sûrement pousser un cri hystérique. Il faudra que je lui annonce la nouvelle dans un endroit approprié pour qu'on ne se fasse pas remarquer. Je glousse à cette idée. J'enfile donc une jolie robe noire droite à pois blancs et col claudine pour marquer le coup et chausse des boots à boucles pour casser le côté très formel de la robe. Un dernier coup d'œil au miroir en passant et je file jusqu'à la chambre pour prévenir Maxime de mon départ. Aujourd'hui, il faudra que j'aille à la fac avec ma voiture.

— Mon amour ? chuchoté-je en m'asseyant au bord du lit.

Je me penche vers lui pour déposer un léger baiser sur ses lèvres. Un grognement me répond. Je ricane en silence.

— Je pars à la fac. Mon cours commence dans vingt minutes.

Il ouvre un œil.

— N’y va pas, murmure-t-il encore endormi. Anna te filera ses notes.

— Toi, on dirait que tu ne me connais pas encore, répliqué-je amusée. On se retrouve ce midi ?

Son visage prend tout à coup un air malicieux qui ne me dit rien qui vaille. Il me détaille de son regard désormais bien réveillé.

— Dis donc, tu es très belle aujourd’hui.

Il pose la tête sur son coude et lève l’autre main pour caresser mon épaule.

— Ça te dirait de me rejoindre ?

Il me lance un clin d’œil canaille.

— Oh non !

Je glousse puis prends la fuite.

— À tout à l’heure ! Je t’aime ! lancé-je en riant.

Avant de quitter la pièce, je me retourne brièvement et ai le temps de l’apercevoir se jeter en arrière et se recouvrir le visage de son oreiller. Je m’esclaffe.

J’appelle Anna sitôt assise au volant de ma Clio pour lui demander de me rejoindre sur le parking réservé aux étudiants dans dix minutes. Je tiens bon malgré ses supplications pour savoir ce qui se passe. Après avoir raccroché, je démarre et prends la direction de l’université. L’air est particulièrement froid aujourd’hui, aussi, je monte le chauffage au maximum, allume la radio, puis me concentre sur la route en repensant à ces dernières vingt-quatre heures. Non sans une certaine autodérision, je me dis que ma vie est devenue aussi palpitante que les soap-opéras<sup>[5]</sup> que ma mère regarde toujours avec autant de fascination. Note à moi-même : appeler mes parents pour leur annoncer la grande nouvelle. Entre mes disputes avec Maxime, l’altercation d’hier soir au restaurant, mes

fiançailles, j'ai la tête comme une pastèque ! Mais, je suis sur un nuage... Si cette peste d'Armelle vient à refaire une apparition, il me suffira d'agiter ma bague sous son nez. Ça devrait lui clouer le bec ! Je jubile à cette idée...

En arrivant sur le parking, je n'ai même pas le temps de trouver un emplacement vacant qu'une forme flamboyante attire mon attention en faisant de grands gestes et sautant sur place. Lorsque je réalise qu'il s'agit d'Anna qui gesticule pour attirer mon attention, j'éclate de rire. Elle m'indique une place disponible sur laquelle je m'empresse de me garer. Je n'ai pas encore serré le frein à main que ma portière s'ouvre déjà à la volée.

— Marion ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle fronce les sourcils, l'air mécontente. Je ris de plus belle.

— Pourquoi tu n'as rien voulu me dire au téléphone ?

Je me contente de lever la main en face de son visage et ce que je redoutais arrive. Un cri strident sort de sa bouche grande ouverte et me perce les tympans. Ma meilleure amie se jette sur moi alors que je sors de la voiture et nous nous retrouvons là à sautiller comme deux folles sur le parking devant les regards atterrés de quelques étudiants alentour.

— Raconte-moi tout ! Je veux tous les détails ! hurle-t-elle en me secouant comme un prunier.

Je lève les yeux au ciel.

— OK. Mais sur la route, parce qu'on va être en retard à notre cours de gestion de projets.

Elle se contente d'acquiescer et s'empare de mon bras, les yeux braqués sur mes lèvres. Alors que nous traversons le campus sous des bourrasques glaciales, accrochées l'une à l'autre, je lui raconte ma soirée de long en large, régulièrement interrompue par des « hein », des « oh », des « non ! », des « quoi ?! » Son visage est une vraie palette d'émotions. Nous arrivons devant la salle de classe, je suis à bout de souffle.

— Eh ben ! se contente-t-elle de dire. T'as une vie palpitante, toi, ces derniers temps.

Je la regarde d'un air faussement blasé et elle s'esclaffe.

— Fiancée... Je n'arrive pas à y croire. Je suis tellement heureuse pour toi.

— Merci...

— Bon, allons nous asseoir, me propose-t-elle.

On s'installe aux mêmes places que la dernière fois. M. Deltour fait son apparition – très théâtrale, bien entendu. Je lève les yeux au ciel en le voyant lancer des regards ténébreux à la volée et poser ses fesses sur son bureau, les jambes allongées. Il scrute la salle, sûr de lui, les bras croisés, l'index caressant son menton à la barbe de trois jours. Son parfum très chargé empeste dans toute la pièce. Je me lèverais bien pour ouvrir une fenêtre, mais cela paraîtrait suspect.

— Bonjour à tous... et à toutes, susurre-t-il en observant certaines étudiantes de façon appuyée, dont Anna, clairement sous le charme.

Agacée, je lance un regard empli de reproches à ma voisine qui ouvre les bras en signe d'impuissance.

— Je vous ai manqué ?

Il rit de sa remarque déplacée. Certaines filles gloussent. Je fronce les sourcils puis m'éclaircis la gorge de façon plutôt bruyante. Interloqué, le professeur braque les yeux sur moi. Voyant mon visage fermé, il décide de redevenir sérieux.

— Bien, où en étions-nous la dernière fois ?

Il contourne son bureau, puis va s'asseoir sur sa chaise pour relire des notes. Je jette un coup d'œil à Anna qui ricane dans sa barbe.

— Quoi ? chuchoté-je.

— C'est toi ! Tu me fais rire... Tu es quand même culottée.

— Bah quoi ? Il m'énerve avec son petit numéro. Il se croit où ? À une soirée speed dating ?

Elle lève les yeux au ciel puis nous accordons toute notre attention à M. Deltour qui démarre enfin le cours.

L'heure qui suit est très pénible. Nous sommes en travaux pratiques, ce qui signifie que nous travaillons par petits groupes de deux ou trois sur un sujet bien précis et que le prof se promène entre les tables pour animer les ateliers. Lorsqu'il arrive devant nous, il s'accroupit et pose les avant-bras sur la table d'Anna qui rougit comme une ado sous son regard insistant.

— Hello, lui dit-il. Alors, où en êtes-vous ?

Il ne la lâche pas des yeux, ce qui a le don de m'agacer prodigieusement. Je décide donc d'intervenir en répondant à la place de mon amie qui a perdu sa langue.

— Nous avons terminé.

Je lui glisse ma feuille sous le nez afin de couper tout contact visuel entre lui et Anna. *Tu ne sais pas sur qui tu es tombé, mon bonhomme...*

— Bien, bien.

Il se saisit du papier, ne m'accordant pas un regard.

— C'est du très bon travail.

Il me fourre mon travail devant les yeux, je ne sais même pas s'il l'a lu. Je le récupère, puis son attention se focalise de nouveau sur ma voisine, toute remuée qu'il se tienne ainsi devant elle et la dévisage sans plus de façon. Il n'a pas l'air de connaître la notion d'espace vital, ce dragueur.

— Vous n'avez pas eu trop de difficultés ? demande-t-il à Anna.

— Non... non, ça va, bredouille-t-elle.

— Si jamais vous rencontrez le moindre problème ou que vous n'avez pas compris un point de mon cours, n'hésitez pas à venir me voir, lui propose-t-il d'une voix suave tout en continuant à la dévisager. Mon bureau se trouve dans l'aile ouest, au deuxième étage. Je suis prêt à vous apporter toute l'aide nécessaire.

Anna a viré écarlate. Voyant ma mine offusquée, il n'ajoute rien et passe au groupe suivant. Elle me lance un regard ahuri, elle aussi secouée par ce petit numéro qui s'apparente clairement à du harcèlement sexuel.

— Anna, chuchoté-je, tu n'as qu'un mot à dire et je le dénonce à l'administration.

Elle est embarrassée, je le vois bien. Habituellement exubérante et débordante de vie, elle garde la tête baissée et n'ose plus bouger. Mes yeux se braquent sur M. Deltour et ne le quittent plus jusqu'à la fin du cours. Il me lance parfois de discrets coups d'œil : il sait que je l'ai dans le collimateur. Si mes yeux pouvaient tuer, il ne serait plus de ce monde...

Lorsque la sonnerie retentit, nous nous empressons de nous lever pour sortir. Anna garde les yeux braqués sur le sol alors qu'elle passe à côté du prof. Il pose la main sur son bras.

— Je peux vous parler, mademoiselle ?

Le regard paniqué de ma meilleure amie s'accroche au mien. Je décide d'intervenir.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demandé-je agressive.

— J'ai juste l'impression que mes propos ont été mal interprétés, me répond-il sèchement. Je voudrais clarifier la situation pour être sûr qu'il n'y a aucun malentendu.

Anna me prend la main et la serre.

— Ça va aller, Marion. Attends-moi, j'arrive tout de suite.

— Je suis juste derrière la porte, annoncé-je en signe d'avertissement tout en dévisageant le harceleur.

Cinq minutes plus tard, elle sort précipitamment et agrippe mon bras pour que nous nous éloignions.

— Alors ? Ça va ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?... Anna ?!

— Ce type est une pourriture.

Mes mâchoires se serrent malgré moi.

— Raconte.

— Il a commencé par s'excuser en me disant qu'il avait l'impression que j'avais mal interprété son comportement, que ce n'était que de la sympathie, qu'il pouvait parfois se montrer très proche de ses élèves, mais qu'il fallait uniquement y voir de la bienveillance. Et puis, il s'est approché, a posé la main sur ma joue et m'a raconté qu'il se sentait inexplicablement attiré par moi, qu'il me trouvait très belle et qu'il aimerait beaucoup qu'on se voie en dehors de la fac. Je suis partie à ce moment-là.

— Quoi ?! explosé-je. Anna, il faut le dénoncer !

— Non, Marion.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas envie que cet incident prenne des proportions démesurées.

— Tu appelles ça un incident, toi ?

— Je sais... Mais je ne veux plus en parler.

Nous arrivons à notre prochain cours, toutes deux secouées. Nous ne prononçons pratiquement plus un mot jusqu'à la pause-déjeuner. Lorsque nous arrivons au RU, Maxime et Romain discutent entre eux avec bonne humeur. Ils sont déjà attablés. Anna et moi allons nous servir au self puis les rejoignons. Il n'y a quasiment rien dans son assiette. Ma gorge se serre. Je m'assieds à côté de mon fiancé qui dépose un baiser bruyant sur mes lèvres. Je lui souris.

— Alors, ma chérie, tu as annoncé la bonne nouvelle ?

— Oui, rétorqué-je en essayant de me montrer enjouée. Anna n'en revenait pas.

Je lance à ma meilleure amie un regard en coin. Je vois bien qu'elle est toute

chamboulée. Les garçons sentent que quelque chose ne va pas. Maxime fronce les sourcils.

— Qu'est-ce qui se passe ? lance-t-il aussitôt. Marion ?

— Euh... rien. Pourquoi ?

— Écoutez, les filles, intervient Romain, on voit bien que vous n'êtes pas dans votre assiette. Alors ?

Je me contente de baisser les yeux. Ce n'est pas à moi d'en parler. Au bout de quelques secondes, j'entends une exclamation étonnée franchir les lèvres de Romain. Je lève la tête et le vois prendre ma meilleure amie dans ses bras. Elle pleure. Mon sang bout dans mes veines.

— Très bien, Anna ! Si tu ne veux pas le faire, c'est moi qui vais leur dire. Le prof dont on vous a parlé lundi, monsieur Deltour, il a eu un comportement déplacé envers elle tout à l'heure. Il n'arrêtait pas de la dévisager, il se tenait bien trop près d'elle en classe et, à la fin du cours, il lui a demandé de rester une fois que tous les autres sont sortis et il lui a fait des avances.

— Quoi ? explose Romain. C'est quoi cette histoire ? Je vais aller le voir, moi, ce type ! Pour qui il se prend ?

— Non, intervient Anna en séchant ses larmes d'un revers de la main.

Elle renifle bruyamment. Je lui tends un mouchoir.

— Il ne s'est rien passé, reprend-elle. Il m'a juste touché le bras et proposé de le voir en dehors des cours. Mais je suis une adulte et il ne m'a forcée à rien du tout.

— Tu es quand même toute retournée, répliqué-je, c'est qu'il y a une bonne raison.

— Mais non, ça va aller. Le contrecoup, c'est tout. Je ne m'attendais pas à me faire draguer de cette façon par un prof. Ça va déjà beaucoup mieux.

Elle se mouche puis nous sourit. Romain ronchonne. Il ne semble pas d'accord avec elle. Maxime non plus d'ailleurs, je le vois à sa mâchoire crispée.

Mais c'est son choix à elle si elle ne veut pas donner suite à cette histoire, on ne peut pas la forcer.

— Écoutez, reprend-elle quelques minutes plus tard dans une ambiance pesante. Moi aussi, j'ai quelque chose à vous annoncer.

Nous l'observons, dubitatifs. Elle semble être passée à autre chose.

— Dans trois semaines, c'est mon anniversaire et j'ai décidé de faire une super fête. Mes parents sont d'accord. Qu'est-ce que vous en dites ?

Les garçons ne semblent pas plus que ça emballés par cette annonce. Eux n'ont pas l'air d'être passés à autre chose... Romain a les bras croisés sur sa poitrine. Il rumine clairement. Et Maxime est dans ses pensées.

— Je ne raterais ça pour rien au monde ! réponds-je à Anna qui passe la main par-dessus la table pour serrer la mienne très fort.

Elle me sourit, reconnaissante. Une fois nos plateaux vides, nous quittons le restaurant. Anna et moi n'avons plus cours de la journée ; aussi, elle et Romain s'éloignent main dans la main en direction du parking. Elle se retourne et me fait un signe de la main puis m'envoie un baiser volant. Je souris en faisant de même. J'espère qu'il lui fera oublier cette matinée difficile...

Maxime et moi décidons de nous retrouver à l'appart en fin d'après-midi. Il a encore plusieurs cours. Je décide de passer d'abord à la bibliothèque emprunter de nouveaux livres. Je rentrerai ensuite. Comme j'ai déjà une tonne de travail, je ne peux pas trop traîner. Le mercredi soir, je ne suis pas de service au Pain d'antan. On pourra donc se faire une petite soirée en amoureux pour fêter nos fiançailles. J'ai hâte !

Je me dirige vers mon allée favorite. *Oh là là...* Je vois qu'ils ont acquis des nouveautés. Vingt minutes passent sans que je m'en rende compte. Mon choix se porte sur trois romans d'auteurs français : Fred Vargas, Maxime Chattam et Franck Thilliez avec, respectivement, *Quand sort la recluse*, *Genèse* et *Rêver*. Je quitte les lieux sur un petit nuage. Lire sera ma récompense après avoir terminé ma *to do list* de la journée, à savoir : mon travail pour la fac, le ménage et les courses, et aussi appeler ma famille pour les prévenir que Maxime et moi sommes fiancés. Alors que je rejoins ma voiture, je me dis qu'il faudrait aussi que j'appelle le lieutenant Rodriguez, comme je m'en étais fait la remarque la

veille. Ces bonnes résolutions prises, je me glisse derrière le volant et démarre.

Comme je m’y attendais, l’après-midi file à toute allure. Allez savoir pourquoi, quand vous avez un cours rasoir au possible, et que vous souhaiteriez qu’il s’écoule à vitesse grand V, le temps semble suspendre son cours, inexplicablement, mais quand vous avez enfin quelques heures de libres, là, étonnamment, le compteur des minutes semble avoir pris la place des secondes. Étrange, non ? Je commence donc par m’occuper des choses les moins intéressantes – à savoir, les corvées –avec un fond musical sur lequel je me trémousse tout en m’activant : lessive, nettoyage, rangement, tout y passe ! Une fois que l’appartement est nickel, je décide de passer vite fait au supermarché pour remplir le frigo. Il y a un point sur lequel j’ai insisté dès le départ avec Maxime : ne payant ni loyer ni factures, je veux au moins contribuer à mon échelle en payant les courses. Au début, il n’était pas trop d’accord, mais je ne lui ai pas laissé le choix. Peu importe le degré d’amour que l’on ressent pour une personne, vivre à ses crochets n’a rien de gratifiant. En tout cas, pas pour moi ! Et je suis fière de participer à notre vie à deux grâce à mon job – la quasi-totalité de ma bourse étant utilisée pour mes dépenses liées à ma scolarité.

Dès que la dernière boîte de conserve a trouvé sa place dans le placard, je fonce vers le canapé et m’y écroule. L’après-midi est déjà bien entamé. Ainsi allongée, je décide d’appeler mes parents. À cette heure-ci, ils doivent être au travail, je vais donc faire court. Ma mère décroche dès la première sonnerie.

— Ma chérie ! Comment vas-tu ? Nous parlions justement de toi au déjeuner avec ton père. Ça se passe bien la reprise des cours ? Pas trop de travail ? Et Maxime, comment va-t-il ?

Je ris sous cet assaut de paroles ininterrompues.

— On va tous les deux très bien, maman. Et justement, c’est un peu pour ça que je t’appelle.

— Ah ?

J’ai piqué sa curiosité, je me heurte à un silence curieux de l’autre côté de la ligne. Je ricane.

— Figure-toi que Maxime et moi sommes fiancés depuis hier soir.

— Oh, ma chérie... Quelle magnifique nouvelle ! Je suis tellement heureuse pour toi.

Je sens à sa voix qu'elle contient difficilement son émotion. De fait, mes yeux s'embuent immédiatement.

— Quand je vais dire ça à ton père !

— Il est près de toi ?

— Non, malheureusement, ma puce. Il a une réunion de service pour le moment. Mais ne t'inquiète pas, dès qu'il en sort, je lui saute dessus.

Pour ça, je lui fais confiance ! Elle se met à rire. Après lui avoir promis de prévenir mes grands-parents pour la bonne nouvelle, je raccroche, rassérénée. C'est donc au tour de mes grands-parents. Je suis sur un petit nuage. Il faut dire que j'ai rarement l'occasion de leur apprendre de bonnes nouvelles. Je jette un coup d'œil à l'horloge du salon. À cette heure-ci, papi doit avoir fini sa sieste. Fébrile, je compose leur numéro et attends patiemment que quelqu'un décroche. Alors que je pensais faire chou blanc, c'est à la cinquième sonnerie qu'une voix bourrue me répond :

— Oui ! C'est pour quoi ?

Ahurie par cet accueil glacial, je me mets à rire.

— Qui est à l'appareil ?

— C'est moi, papi ! lancé-je hilare.

— Ah, c'est toi, gamine ?

Son ton s'est radouci. Il semble heureux d'entendre ma voix.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu sembles si énervé ?

Je l'entends baragouiner quelques instants. Il reprend :

— C'est ta grand-mère ! Elle va me rendre chèvre.

*Ça, c'est pas nouveau...*

— Figure-toi que depuis mon petit problème de cœur, cette bourrique a décidé de me faire manger *sainement*.

Il articule ce mot avec un tel mépris que je ne peux m'empêcher de ricaner.

— Ah, tu peux rigoler, c'est pas toi qui es forcée de manger des carottes et de la salade à chaque repas ! Je vais finir par me transformer en lapin si ça continue !

— Edmond, Jean, Yves Bardouin, s'exclame ma grand-mère au loin, tu vas arrêter de te plaindre, oui ? Passe-moi ce téléphone !

J'entends un bruit étouffé et devine qu'elle s'empare du combiné :

— ... Marion ? C'est toi, ma petite ?

— Oui, mamie.

— Comment tu vas, mon chou ?

— Oh, moi, très bien, répliqué-je amusée. Je vois que vous aussi, vous semblez en pleine forme.

— Dis donc, lâcheuse, ça fait un bail que t'es pas venue à la pêche avec ton papi, reprend-il tout près du combiné. Tu pourrais embarquer Maxime avec.

Mon cœur se serre. Moi aussi, ça me manque. Et je sais que Maxime adorerait pêcher en notre compagnie.

— Mais enfin, Edmond, laisse donc ces jeunes gens tranquilles. Ils ont sûrement autre chose à faire que perdre du temps en compagnie d'un vieil ours mal léché !

— Papi, je te fais la promesse qu'on s'organise ça très bientôt. Je n'ai pas eu beaucoup de temps libre dernièrement. Mais tu sais bien que j'adore aller à la pêche avec toi !

— Oui, oui, c'est ce qu'on dit, réplique-t-il d'un ton faussement grincheux.

— Alors, reprend ma grand-mère, que nous vaut l'honneur de cet appel ? Un

après-midi en pleine semaine, tu as sûrement quelque chose à nous annoncer.

Je suis toujours autant sidérée par son esprit acéré.

— Euh... oui, c'est vrai. C'était pour vous dire que Maxime et moi, on s'est fiancés.

Des acclamations joyeuses accueillent cette annonce.

— Oh, quelle belle surprise, roucoule ma grand-mère. Vous comptez vous marier quand ? Il va falloir que je repise le costume de papi.

— Oh, pas tout de suite, mamie. On a tout le temps pour ça.

— Bien joué, gamine ! C'est un bon parti. Tu vas pouvoir arrêter tes études. Ça sert plus à rien de t'embêter maintenant.

— Mon Dieu, Edmond ! Comment oses-tu dire une chose pareille ? Tu n'as pas honte ?

— Bon, euh, je vous laisse. Bisous, papi, bisous, mamie.

Je les abandonne à leurs chamailleries, un sourire éclairant mon visage. Qu'est-ce que je les aime !

Eh bien, voilà, tout le monde est au courant ! Je vais pouvoir me détendre un peu. Je quitte le canapé, pose mon portable sur le buffet et pars chercher l'un des trois romans dans ma besace. J'opte pour le Fred Vargas et, aussitôt, par association, je repense au lieutenant Rodriguez et à l'enquête en cours. Mince... Si ça continue comme ça, je n'aurai pas le temps de lire avant le retour de Maxime. Mais si je ne le fais pas maintenant, je ne le ferai jamais. Et j'aimerais vraiment, pour ma tranquillité d'esprit, savoir s'ils ont des pistes, ou même, s'ils ont un suspect sérieux.

En poussant un soupir, je vais récupérer mon portable sur le meuble ainsi que la carte de visite que le policier m'avait laissée et que j'ai rangée dans mon portefeuille. J'espère qu'il ne va pas trouver ma démarche suspecte. Je prends mon courage à deux mains, puis appelle. Je tombe sur sa messagerie. Je préfère ne pas laisser de message. Je rappellerai plus tard. Tant pis. Je m'installe de nouveau confortablement dans le canapé et peux enfin me plonger dans mon

livre.

# 13

J'entends des clés dans la serrure. Mes yeux se posent sur l'horloge. Il n'est pas loin de 17 h 30. Je m'étire tel un chat, arborant un grand sourire. J'ai passé un très bon après-midi. Sitôt la porte d'entrée franchie, deux magnifiques yeux bleus furètent quelques secondes dans l'appartement, puis se posent sur moi. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Et dire que je suis fiancée à cet apollon ! Le temps de glisser mon marque-page dans le livre, il est déjà à mes côtés. Maxime s'agenouille devant moi, passe la main dans mes cheveux et m'attire à lui. Il m'embrasse comme si on ne s'était pas vus depuis plusieurs jours, à mon plus grand plaisir.

— Ce que tu m'as manqué, me souffle-t-il à l'oreille une fois mes lèvres libérées.

— Ah bon ? répliqué-je taquine. Moi, j'ai passé un super après-midi...

Il se met à ricaner.

— Grosse maligne !

Je libère le canapé pour lui faire de la place. Une fois qu'il est assis, je pose la tête sur son épaule et me blottis contre lui. *Mmm... la meilleure place au monde.*

— Alors ? Raconte-moi ton après-midi.

— Eh bien, pas grand-chose à dire : je suis d'abord passée à la biblio où j'ai fait le plein de lecture, puis courses et ménage et ensuite j'ai appelé mes parents et mes grands-parents pour leur annoncer la grande nouvelle.

— De quelle nouvelle tu parles ? me lance-t-il, taquin à son tour.

— De nos fiançailles, très cher.

Il se marre.

— Ah... oui. Suis-je bête ! D'ailleurs, en parlant de ça, ce soir, je t'invite au resto. Notre premier dîner en tête-à-tête en tant que futurs époux. Ça claque hein ?

Je glousse.

— Comment ont-ils pris la nouvelle ? poursuit-il.

— Très bien, tu te doutes. J'ai beaucoup ri au téléphone avec papi et mamie qui se chamaillent sans arrêt. Il faudrait qu'on aille à la pêche avec papi très bientôt, au fait.

— Avec grand plaisir !

Nous passons l'heure suivante pelotonnés l'un contre l'autre dans le canapé, chacun plongé dans un livre policier. *Eh oui, on ne se refait pas...*

— Au fait, tu as eu des nouvelles d'Anna ? Elle n'avait pas l'air d'aller bien ce matin.

— Non, réponds-je la mort dans l'âme.

Il a raison... J'aurais dû l'appeler, ne serait-ce que pour lui demander comment elle va. Je fais une bien piètre meilleure amie.

— Je vais le faire tout de suite.

Il acquiesce, puis se replonge dans son bouquin. Je m'empare de mon téléphone. Elle décroche pratiquement instantanément.

— Eh, blondinette ! Tu tombes bien, je suis en plein dans les préparatifs de ma fête. Pour la déco, tu crois qu'à mon âge, des ballons, ça fait pas un peu *too much* ? J'avais pensé à des banderoles ou des guirlandes sinon.

Je ricane, rassurée. Anna semble aller très bien.

— Euh... je ne sais pas trop. Après, peu importe, du moment que ta déco correspond au thème que tu as choisi.

— Un thème... ?

Elle ne parle plus pendant plusieurs secondes. Je commence à me demander si la communication n'a pas été interrompue lorsqu'elle reprend d'une voix forte :

— Mais oui ! Tu as raison. Il faut que je trouve un thème ! Merci, ma belle.

— Pas de quoi. Dis-moi, ma rouquine, je voulais m'assurer que tu allais mieux. Tu sais... par rapport à ce qui s'est passé ce matin.

— Oh, ça, réplique-t-elle d'un ton blasé, je n'y pense déjà plus. Avec du recul, je me dis que ce type doit être bien désespéré pour en être réduit à draguer ses élèves.

Elle glousse. Je l'imites aussitôt, définitivement rassurée sur son état d'esprit.

— Ça, c'est sûr ! renchéris-je. Bon, je te laisse, Maxime m'emmène au resto, je dois encore me préparer.

— Veinarde ! Profitez bien, les amoureux ! Bisous, bisous !

— Merci ! À demain, Anna ! Bisous.

Sitôt raccroché, je vois que Maxime m'observe.

— Alors, on dirait qu'elle a repris du poil de la bête ?

Je souris tout en opinant du chef.

— Tant mieux, lance-t-il.

Il se lève, vient à ma rencontre et me donne une belle tape sur les fesses. Je pousse un cri indigné. C'est qu'il aime bien me donner la fessée, ce sauvage !

— Allez ! File te préparer, sinon on va être en retard au resto. Et au plus tôt on y est, au plus tôt on sera rentrés. J'ai des projets pour toi après le repas. Il ne faudra pas trop t'empiffrer du coup.

Il me lance un clin d'œil.

— Oh !

Scandalisée de sa muflerie, je me dirige vers la salle de bains dans une attitude digne, sous ses ricanements.

Ce soir, il faut absolument que je sois à tomber ! D'habitude, je n'aime pas en faire des tonnes, mais là, c'est quand même une soirée spéciale. Une fois ma douche terminée, je me tartine le corps d'une crème hydratante parfumée à la fleur d'oranger, odeur dont je suis raide dingue. Je décide de boucler légèrement mes cheveux avec mon fer à friser et de les laisser flotter en vagues libres sur mes épaules. Ensuite, je me maquille un peu plus soigneusement que d'habitude : anticernes, blush, poudre matifiante, eye-liner, mascara et, enfin, rouge à lèvres. Un coup d'œil dans le miroir : une vraie petite poupée russe ! J'espère que je n'en ai pas trop fait. Et hop ! Direction le dressing.

Un rapide coup d'œil dans la penderie et je repère deux robes qui pourraient convenir. L'une est noire, toute simple, mais sa coupe élégante et ajustée met ma silhouette en valeur. L'autre, gris perle, est une robe trapèze, très jolie aussi. Je les sors pour les examiner et opte finalement pour la noire, plus habillée. Sitôt passée, je chausse des escarpins noirs, puis jette un œil dans le grand miroir. *Pas trop mal*. Voyons voir la réaction du mâle probablement un poil énervé d'avoir dû patienter pendant une heure.

Je sors sur la pointe des pieds pour avoir l'effet de surprise et le retrouve debout dans le salon, les mains dans les poches d'un pantalon de costume noir de coupe italienne. Ma mâchoire est sur le point de se décrocher. Tel est pris qui croyait prendre... J'ai l'impression de me trouver face à la couverture d'un magazine de mode. En cet instant, il est pour moi l'incarnation de la prestance, de l'élégance, du sex-appeal, de la masculinité. Je pense ne pas le laisser insensible non plus, car ses yeux s'écarquillent sitôt posés sur moi. Il me semble même le voir déglutir avec difficulté. *Gagné !*

Il s'approche de moi, m'observe une dernière fois de la tête aux pieds et me murmure, le regard lourd de sous-entendus :

— Sinon, on peut rester ici finalement ?

Sa main se lève pour venir se poser sur mon épaule qu'il effleure, puis

descend le long de mon bras, provoquant de délicieux frissons qui parcourent mon échine. Je glousse nerveusement.

— Ah, ça, non ! Je n'ai pas passé tout ce temps dans la salle de bains pour qu'on se fasse un plan télé.

Il me dévisage tel un ogre prêt à me dévorer.

— Marion, c'est pas un plan télé que j'ai en tête.

Ma bouche s'assèche. Il s'approche dangereusement de moi.

— Cette robe te va tellement bien que j'ai surtout envie de te la retirer.

Mon cœur bat la chamade. Il faut que je trouve une solution, parce que dans quelques secondes, notre belle soirée de fiançailles risque de tourner en eau de boudin. Bon, je n'ai pas le choix, je dois sortir l'artillerie lourde. J'ouvre de grands yeux tristes et prends un air déçu :

— Oh... s'il te plaît, mon amour. Je me faisais une telle joie de ce dîner en tête-à-tête. Tu pourras m'enlever cette robe en rentrant, d'accord ?

Il éclate de rire.

— J'y crois pas ! T'es une pro de la manipulation, en fait.

Je lui offre un sourire candide. Il rit de plus belle.

— Allez, on y va, Cendrillon. Mais, je te préviens, à minuit, cette belle robe va disparaître. Donc, ton dessert, tu l'oublies.

Je glousse.

— Si tu crois que tu vas m'empêcher de prendre une dame blanche...

Nous sortons, hilares.

Le restaurant que Maxime a réservé est situé dans une rue cotée du centre de Rennes. Une fois garés dans un parking non loin, nous marchons d'un pas décidé sous les assauts de rafales glaciales. Il est un peu plus de 19 h 30 et l'obscurité est déjà totale. Je ressers les pans de mon manteau noir en laine puis récupère le

bras de mon compagnon qui me permet d'adopter une démarche stable, malgré ces satanés escarpins à talons aiguilles. Alors, oui, les talons confèrent une certaine prestance, mais pas si vous vous retrouvez les fesses par terre.

Je ne suis encore jamais venue dans cet établissement. Maxime m'ouvre galamment la porte, une main possessive posée au creux de mes reins. J'entre dans un hall accueillant, encadré de paravents en bois sombre. Un maître d'hôtel à l'allure impeccable vient aussitôt à notre rencontre. L'Olivier argenté est un endroit chic, sans être ostentatoire. L'atmosphère est feutrée, un ingénieux système de spots éclaire certaines zones stratégiques, créant un savant mélange d'ombres et de lumière. Nous sommes dirigés vers une table pour deux avec banquettes, ceinte de deux cloisons suffisamment hautes pour ménager un espace à l'abri des regards. Nous remercions le maître d'hôtel, puis un serveur vient nous apporter les cartes et s'éclipse. Je pousse un soupir d'aise sous le regard amusé de mon voisin de table. Tout ce qui est présent sur le menu me tente. Je vais avoir du mal à me décider. Maxime commande une bouteille de champagne auprès du sommelier qui s'empresse de nous l'apporter dans un seau à glace. Nous faisons tinter nos coupes l'une contre l'autre et trinquons, son visage respire le bonheur.

— À nos fiançailles ! murmuré-je.

— À ma future femme, renchérit-il.

Ses prunelles sont soudées aux miennes. Il m'observe avec intensité, puis se penche par-dessus la table et pose ses lèvres sur les miennes. Est-ce la gorgée que je viens de boire ou l'intensité de cet instant ? J'ai tout à coup très chaud, malgré la robe légère que je porte.

— Alors ? Qu'est-ce que tu penses de ce resto ? me demande-t-il tout sourire en saisissant ma main sur la table.

Il semble conscient de mon trouble et s'en amuse. J'inspire à fond pour retrouver mes esprits.

— Tu appelles ça un « resto », toi ?

— Pourquoi ? Que veux-tu que je dise d'autre ?

Je me contente de hausser les épaules sous son regard amusé. En tout cas, les

plats proposés n'ont rien de très ordinaire.

— Tu as déjà choisi ? reprends-je quelques instants plus tard alors que nous sommes tous deux perdus dans la lecture de la carte.

— Han han.

— Et... ?

— Tournedos de bœuf.

Je ricane. Maxime a un goût tout particulier pour la viande. J'aurais dû me douter qu'il choisirait ce plat.

— Tu ne prends pas d'entrée ? poursuis-je.

— Non, je ne prends pas d'entrée.

— Pourquoi ça ?

Il lève les yeux au ciel en riant silencieusement. Sa main emprisonne toujours la mienne par-dessus la table. Il se met à la caresser de façon suggestive. Vu la chaleur que je ressens au visage, je dois avoir viré cramoisi.

— Tout simplement parce que je n'ai pas envie qu'on s'attarde ici. Comme je te l'ai déjà dit, j'ai d'autres projets pour nous, ce soir.

Son regard lourd de sous-entendus se pose sur le décolleté de ma robe puis, prédateur, revient emprisonner mes yeux. Je déglutis avec difficulté, ma bouche s'assèche. Je me sers un verre d'eau pour me donner contenance.

— Et toi, tu as choisi ?

— Euh... oui, je..., bredouillé-je. Je vais prendre les raviolis de gambas au caviar d'aubergines.

Il s'amuse de mon trouble. Le serveur, aux aguets, s'approche en voyant Maxime lui faire un signe de la tête. Nous passons commande puis nous discutons à voix basse tout en flirtant comme si nous étions seuls au monde. La jambe de Maxime, posée tout contre la mienne, me caresse sans aucune retenue.

Je devrais me sentir mal à l'aise, car nous ne sommes pas seuls, et pourtant, je ressens un plaisir indescriptible. Alors que l'on nous apporte nos assiettes qui exhalent une odeur divine, j'entends mon portable sonner dans mon sac à main. *Mince, j'ai complètement oublié de le mettre sur vibreur !* Ce doit encore être Anna qui a besoin d'un conseil pour l'organisation de son anniversaire. Maxime ricane en voyant mon embarras.

— Excuse-moi, chuchoté-je, j'ai oublié de l'éteindre.

— Pas grave. Tu devrais décrocher avant que tout le resto soit au courant que tu as un appel.

La mort dans l'âme, je m'empare de mon téléphone et, horrifiée, découvre le nom de mon interlocuteur sur l'écran : le lieutenant Rodriguez.

— Allô ?

— Marion Fabiani ?

Je déglutis.

— Oui, réponds-je, abattue.

Maxime m'observe.

— Lieutenant Rodriguez à l'appareil. C'est bien vous qui avez tenté de me joindre aujourd'hui ? J'ai vu votre numéro s'afficher sur mon journal des appels.

*Mon Dieu, mais pourquoi maintenant ? Maxime va m'en faire une jaunisse !*

— Euh, oui... effectivement. Par contre, excusez-moi, vraiment, mais je ne peux pas vous parler pour le moment.

— Ah. Pourquoi avoir décroché dans ce cas ?

Je ressens une chaleur diffuse dans tout le visage. Mes mains sont moites.

— En fait, réponds-je toujours en chuchotant, je suis au restaurant pour fêter quelque chose et, comme j'ai oublié d'éteindre mon téléphone, il a fallu que je réponde pour faire cesser le bruit de la sonnerie.

— Je comprends, se moque-t-il ouvertement. Je vous laisse alors. Rien d'important ?

— Non, non, c'était juste pour prendre des nouvelles de l'enquête, par curiosité.

— Très bien. Rappelez-moi demain lorsque vous serez plus disponible.

— Oui, oui. Bonne soirée, lieutenant.

— À vous aussi, mademoiselle Fabiani.

Je raccroche. Deux yeux furax me dévisagent. Je baisse la tête vers mon assiette, qui a l'air délicieuse, mais l'appétit n'est plus là.

— Tu as fait quoi ?!

Son corps immobile, son ton calme, paradoxalement, sont le signe d'une tension inhabituelle chez lui. Un coup d'œil à son visage me le confirme.

Diplomatie ? Contre-attaque ? Larmes ? *Va pour la diplomatie.* Je plonge les yeux dans les siens.

— Écoute, commencé-je avec douceur, je ne t'en ai pas parlé parce que je savais que tu ne serais pas d'accord. Mais j'ai besoin de savoir si l'enquête avance, pour ma tranquillité d'esprit. J'ai besoin de savoir s'ils ont un suspect.

Il m'observe quelques secondes, sans parler, puis son expression se radoucit.

— Pourquoi ? Il est mort maintenant. Savoir qui l'a tué n'y changera rien.

— Pour moi, si.

— Explique-toi.

Je me dandine sur ma chaise, mal à l'aise.

— Ça me rassurerait de savoir que c'est une personne que je ne connais pas qui l'a tué.

— Tu penses toujours que j'ai quelque chose à voir là-dedans ?

*Tu parles d'une soirée de fiançailles... Y a qu'à moi que ça pouvait arriver ce genre de truc.*

— Mais non, Maxime...

Je glisse les doigts dans sa main posée sur la table et serre très fort, comme si je me raccrochais à une bouée de sauvetage.

— Tu m'as juré que ce n'était pas toi. Et je te crois. Maintenant... je sais aussi que tu me caches quelque chose.

Je l'observe. Il pousse un soupir, mais ne dit rien.

— Des fois, poursuis-je, je me pose des questions, quand quelqu'un de mon entourage fait ne serait-ce qu'une allusion à la mort de... tu sais qui. J'ai l'impression que tu en sais plus que ce que tu veux bien en dire.

L'atmosphère entre nous est comme chargée d'électricité. Son regard se floute quelques secondes, il semble réfléchir.

— Écoute, ma chérie. Parfois, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir, pour son propre bien. Arrête de penser à cette histoire. Pense à nous, à notre avenir, cesse de ressasser le passé. Ce mec a eu ce qu'il méritait, point. Maintenant, qui a fait le coup ? Je ne suis pas sûr que ce soit si important que ça finalement.

Je ne réponds rien.

— Allez, mangeons, ça va être froid, m'encourage-t-il.

Mais je n'ai plus faim. Je me force, toutefois, pour donner le change.

— Tu veux un dessert ? me demande-t-il, un sourcil levé, lorsque nos assiettes ont été débarrassées.

Je fais un signe de dénégation.

— Très bien, tu n'as qu'à mettre ton manteau pendant que je vais payer.

J'acquiesce d'un signe de tête.

Le retour dans la voiture est très silencieux. Chacun dans ses pensées, nous nous contentons d'observer la route. À cette heure-ci, les rues sont pratiquement désertes. J'écoute d'une oreille distraite le morceau qui passe à la radio, *Mad World* de Jasmine Thompson, qui me plonge dans une sorte de mélancolie. Maxime pianote sur les commandes qui se trouvent sur le volant, les premières notes de *Happy* de Pharrell Williams emplissent l'habitacle. Je suis prise d'un fou rire soudain et plutôt spectaculaire. Maxime sourit tout en regardant la route, ravi de sa petite trouvaille. J'ai bien peur que mon mascara ait un peu coulé, aussi, je prends un mouchoir dans mon sac et me tamponne le coin des yeux.

Une fois que mon hilarité est passée et que l'Audi pénètre dans le parking souterrain de l'immeuble, j'observe pensivement le profil concentré de mon fiancé et me dis que, même s'il me cache des choses, je sais qu'il m'aime d'un amour hors du commun, et j'ai confiance en lui. C'est lui qui m'a, en quelque sorte, ramenée à la vie, qui a de nouveau fait battre mon cœur. Alors, il a raison, finalement. On s'en fiche bien de comment est mort ce salopard.

Une fois garés, Maxime défait sa ceinture de sécurité et se tourne vers moi, le regard inquiet. Mon cœur fond à la vue de ce spectacle. Je suis toujours bouleversée de voir qu'il peut, à certaines rares occasions, se montrer fragile et vulnérable, lui qui est habituellement l'incarnation de l'assurance. Je lui offre alors mon plus beau sourire. Il m'observe tout d'abord, comme fasciné, puis répond à mon sourire.

— Tu veux toujours m'enlever cette robe ? murmuré-je, une pointe de provocation dans la voix.

Ses yeux retrouvent alors leur éclat sauvage, sensuel.

— Plutôt deux fois qu'une, répond-il d'une voix rauque.

Il sort précipitamment de la voiture, vient m'ouvrir la portière et, tel un homme des cavernes, me hisse sur son épaule. Il grimpe les escaliers comme si je ne pesais rien. La cage d'escalier résonne de mes éclats de rire. Il ne ferait pas autant le malin si j'avais pris une entrée et un dessert !

# 14

Les jours suivants filent comme dans un rêve. Maxime et moi n'avons jamais été aussi amoureux. J'aide Anna dans les préparatifs de son anniversaire et, entre les cours, mon job au restaurant et la vie à deux, je ne vois pas le temps passer. Je n'ai pas rappelé le lieutenant Rodriguez. Lui non plus, d'ailleurs. Et c'est finalement mieux comme ça. Je pense n'avoir jamais été aussi heureuse de toute ma vie. Bref, je me sens épanouie, comblée.

Une seule ombre à ce magnifique tableau : le stage en entreprise que je dois réaliser dans un mois. L'hôtel quatre étoiles dans le centre de Londres avec lequel j'étais en contact l'été dernier m'a renvoyé les conventions signées et Maxime vit mal la situation. Il ne cesse d'essayer de me convaincre que son père peut me trouver quelque chose beaucoup plus près. D'un côté, je suis excitée de partir dans cette ville qui m'a toujours attirée. D'un autre côté, je sais que la séparation va être terrible, pour lui comme pour moi. Je tente de relativiser en me disant que quelques semaines sont vite passées et que cela fera une belle expérience sur mon CV. Et même si Maxime ne semble pas d'accord, je ne changerai pas d'avis.

Le mois d'octobre arrive à son terme. J'observe par la vitre de la voiture les trottoirs recouverts d'un tapis de feuilles qui scintillent sous la lumière timide du soleil matinal. Le ciel bleu me met du baume au cœur en ce lundi particulièrement frais. Maxime et moi partons à la fac. Gelée, j'attends que le chauffage fasse son travail dans l'habitacle. En attendant, je resserre les doigts sur les pans de mon épais manteau. Perdue dans mes pensées, je sens une main se poser sur ma cuisse.

— Tu me sembles bien rêveuse, mon amour, ce matin.

— Hum... ? Oui, peut-être un peu.

— Avoue, tu repenses à notre soirée, hein ?

Il lève un sourcil évocateur tout en me lançant un clin d'œil. J'éclate de rire.

— Euh... oui, j'avoue. Je ne peux rien te cacher.

Il lâche la route des yeux une nouvelle fois et m'observe en fronçant les sourcils.

— Maxime..., lancé-je d'un ton réprobateur.

— Quoi ?

— Pourquoi tu me regardes de cette façon ?

— Je sens que quelque chose ne va pas.

— Mais non... Tu te fais toujours des idées quand il s'agit de moi. Tu n'es pas très objectif. C'est juste que je réfléchis à l'organisation de mon départ. Tu sais, j'ai tout un tas de choses à gérer. Mais je ne t'en parle pas parce que je sais que tu désapprouves et que tu feras tout pour me faire changer d'avis.

— Ah... c'était donc ça, rétorque-t-il un brin renfrogné.

— Eh oui. Je sais bien que tu ne veux pas que j'aille à Londres. Mais il faudra te faire une raison. Même si ce sera très dur pour tous les deux, ce n'est que pour trois semaines et je me dis que notre relation peut bien survivre à ça.

Je vois ses doigts se crispier sur le volant. Il se braque. La tête de mule ! *Sois diplomate, Marion. La violence ne mène à rien.* Je prends une grande inspiration.

— Tu sais, reprends-je d'une voix un peu adoucie, tu pourrais me rejoindre là-bas si tu veux ? Les vacances de la Toussaint tombent en plein milieu du stage. Je ne connais pas encore mes horaires, mais on réussira bien à se ménager du temps libre.

Il se tourne vers moi, une étincelle d'intérêt dans le regard.

— Et je pourrais aussi manquer quelques jours de cours avant et après, ajoute-t-il pensif. Comme ça, tu ne serais pas seule très longtemps.

Je retiens un soupir d'exaspération, mais mon expression en dit long. Maxime ne me fait pas confiance, il m'énerve ! Il ricane.

— Je sais bien ce que tu penses, ma petite. Mais on sait très bien, tous les deux, que tu as un don pour t'attirer les ennuis.

Même s'il n'a pas tout à fait tort, je ne peux m'empêcher de bougonner. Il arbore quant à lui un grand sourire.

— Crâneur ! marmonné-je

— Peste !

— Prétentieux !

— P'tite conne !

J'ouvre de grands yeux, indignée, il me sourit, espiègle. Nous éclatons de rire. Voilà une bonne chose de réglée, en adultes raisonnables que nous sommes.

Je rejoins Anna dans le hall et nous nous dirigeons vers notre premier cours : gestion de projets. Sa fête ayant lieu le samedi suivant, elle ne parle plus que de ça. Sur le chemin, nous figurons les derniers détails.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je vienne t'aider à tout installer samedi pendant la journée ?

— Mais, non, tu es gentille, ma blondinette. Mais je t'assure que ça ira. Romain sera là et maman va aussi m'aider. Même Paul s'est proposé.

Je la dévisage, interloquée.

— Ah bon ?

— Oui, qui l'eût cru hein ?

— Il est sorti de sa dépression ?

Elle prend une mine ennuyée.

— C'est pas encore ça, on va dire. Mais il commence à remonter la pente,

petit à petit.

— Tant mieux, rétorqué-je sincère.

— En parlant de ça, reprend-elle mal à l'aise.

— Oui ?

— Je lui ai confirmé que tu serais accompagnée de Maxime. Il est au courant pour vos fiançailles.

— Ah.

— Et vu la tête qu'il a faite, attends-toi à ce qu'il ne soit pas des plus agréable avec toi. Mais ne fais pas attention à lui, OK ?

Elle en a de bonnes...

— Tu es sûre que tu veux que je vienne ?

— Ne sois pas bête ! Ma meilleure amie, ne pas venir à ma fête d'anniversaire ?

Je lui souris. J'espère qu'elle aimera mon cadeau. Il m'a fallu un certain temps pour trouver quelque chose qui lui ferait plaisir, elle qui a tout.

Nous arrivons à notre cours tant redouté en traînant des pieds. M. Deltour est déjà là, assis sur son bureau dans une attitude faussement désinvolte. Lorsque nous passons devant lui, il offre un grand sourire charmeur à Anna qui baisse les yeux en rougissant. J'en profite pour lui lancer un regard assassin qui le déstabilise durant quelques secondes. Il détourne les yeux. Anna va s'installer tout au fond, contre le mur de droite. Je la suis et me place à sa gauche, comme un rempart. Le prof revient tout d'abord sur les exposés que nous lui avons rendus la semaine précédente et dont le niveau global semble le satisfaire. Il nous les restitue avec les notes attribuées. Lorsqu'il parvient à notre table, il me rend tout d'abord le mien, affichant un désintérêt total, puis, lorsqu'il tend le sien à Anna, il lui chuchote :

— Mademoiselle Lacour, je crois que vous n'avez pas bien compris l'énoncé. Malheureusement, je n'ai pas pu vous accorder la moyenne.

Je vois le visage de ma meilleure amie se décomposer sous mes yeux.

— Ah bon ? Je ne comprends pas, bredouille-t-elle. Pourtant j'avais été inspirée par le sujet.

— Venez me voir dans mon bureau lorsque vous aurez un moment dans la journée. Exceptionnellement, je suis prêt à vous accorder une autre chance.

Sans blague ! Et qu'est-ce qu'elle va devoir faire pour rattraper sa note ? Des travaux pratiques ?! Il s'éloigne, non sans avoir lancé un regard appuyé à ma voisine de table, confuse. Je passe le reste du cours à relire le travail d'Anna. Pour moi, c'est une évidence : elle n'est pas passée à côté de son exposé. La note qu'il lui a accordée est totalement injustifiée. Je fronce les sourcils.

— Anna ? chuchoté-je.

Elle me regarde, abattue.

— Il est très bon, ton exposé. Je t'assure.

— Tu dis ça pour être gentille. Pourquoi j'aurais eu cette note sinon ?

— Parce que c'est un sale con ! Écoute-moi, poursuis-je en la regardant droit dans les yeux, je suis sûre que c'est un prétexte pour t'attirer dans son bureau.

— Tu vas un peu loin, Marion...

— Non, assené-je. Ce type... il n'est pas net. Il te regarde comme... une proie. Je t'assure.

— Mais je ne peux pas laisser cette note faire baisser ma moyenne alors que j'ai la possibilité de la remonter. Tu l'as entendu. Il veut bien me donner une autre chance. Je passerai le voir à 16 heures.

— Comme tu veux. Je t'accompagnerai, alors.

— Non, Marion.

J'écarquille les yeux. Elle ne va quand même pas se jeter dans la gueule du lion ?

— Pourquoi ? Tu te souviens de ce qui s'est passé la dernière fois que tu t'es retrouvée seule avec lui ?

Elle soupire.

— Il ne t'apprécie pas beaucoup, c'est une évidence. Et je veux mettre toutes les chances de mon côté pour rattraper cette mauvaise note. Ne t'inquiète pas pour moi : je suis une grande fille. Si ça dérape, je sors de son bureau. Point.

Je souffle. Mais je n'ajoute rien. Anna est une vraie tête de mule. Elle ne changera pas d'avis. Pourtant, je sais qu'il va tenter quelque chose, et je bous intérieurement pour ça.

À la pause déjeuner au RU, Maxime et Romain font la conversation. À notre mine renfrognée, ils se rendent compte que l'atmosphère est tendue entre nous. Ils échangent des coups d'œil dubitatifs, mais ils ne creusent pas, car, vu notre tête, ils doivent penser que nous sommes en froid. Une fois n'est pas coutume, nous écoutons donc Romain et Maxime parler rugby. *La bonne blague !*

Au cours de l'après-midi, j'essaie une dernière fois de convaincre ma meilleure amie de me laisser l'accompagner, mais elle est catégorique. Aussi, c'est la mort dans l'âme que je la quitte dès que notre dernier cours est terminé.

— Tu m'envoies un texto aussitôt sortie de son bureau, lui ordonné-je. J'attends à la bibliothèque.

— Marion... ne t'inquiète pas. Que veux-tu qu'il se passe ?

Je pousse un grognement sarcastique et ajoute :

— Tu m'envoies un message ! D'accord ?

— Bon, bon ! lance-t-elle agacée en s'éloignant.

Je fronce les sourcils puis me dirige vers mon endroit favori. Sitôt les portes automatiques franchies, je sors de mon sac les romans que j'ai empruntés la dernière fois et dévorés en peu de temps pour les restituer à l'entrée. Je vole ensuite jusqu'à mon allée tout en respirant cette bonne odeur de vieux livres.

Je me perds dans la contemplation des couvertures une bonne dizaine de

minutes. Mince ! Il n'y a plus aucune nouveauté. C'est ça le hic dans les bibliothèques, le lecteur est tributaire des autres. Je survole de nouveau tous les titres et en sélectionne deux : un Agatha Christie que j'ai lu il y a très longtemps et un Simenon. Je sors mon portable de ma poche pour vérifier que je n'ai pas loupé un texto, mais rien. Je pousse un soupir puis décide d'aller commencer ma lecture dans l'un des fauteuils confortables tout près. J'ouvre les premières pages des *Dix petits nègres* et me laisse happer par ma lecture. Une vingtaine de pages plus loin, je m'interromps, anxieuse. Je sors de nouveau mon téléphone. Il est 16 h 45. C'est étrange. Elle devrait être sortie à cette heure-ci ! Je me lève, descends l'allée au pas de course, dégage ma carte de bibliothèque à la vitesse de l'éclair, et sors du bâtiment.

J'appelle Anna. Au bout de plusieurs sonneries, je tombe sur sa messagerie. Je pousse un soupir, excédée, et décide de me rendre au bureau de « Valmont ». Tant pis si elle me fait une crise en sortant. Il faut que je sois fixée. D'un pas résolu, je traverse le campus. Je me dirige vers l'unité de Langues et grimpe les escaliers jusqu'au deuxième étage, là où se trouvent les bureaux des enseignants-chercheurs. J'en longe quelques-uns tout en vérifiant les écriteaux sur les portes. Au bout du cinquième, je tombe enfin sur le bon : « Pr Daniel Deltour ». Je m'approche, colle mon oreille tout contre l'encadrement, et écoute, quelques instants durant. Mais je n'entends rien. Prenant mon courage à deux mains, je décide de frapper pour m'assurer qu'Anna n'est pas là. Les deux coups discrets ne donnant rien au bout de quelques secondes, je réitère, mais, cette fois-ci, les coups s'apparentent plus à un tambourinement. Là, c'est sûr, il n'y a personne. Par acquit de conscience, je vérifie par moi-même. Je pose la main sur la poignée et appuie, mais c'est fermé à clé.

*Mais, où peut-elle bien être, bon sang ?*

Irritée, je sors une nouvelle fois mon portable et tente de l'appeler. Sans résultat. Alors que je m'apprête à le ranger, je vois le nom de Maxime apparaître sur l'écran. Je décroche.

— Maxime !

— Salut, ma chérie. Je suis sur le parking. Il est 17 heures. Tu me rejoins ?

— J'arrive.

Paniquée, je pique un sprint et atteins le parking en un temps record. J'arrive à l'Audi, essoufflée, sous les yeux moqueurs de mon fiancé.

— Tu as décidé de te mettre au sport ? ma lance-t-il ironique.

Il voit à mon visage inquiet que quelque chose ne va pas.

— Quoi ?

— C'est... Anna..., réussis-je à articuler péniblement en tentant de reprendre mon souffle.

— Elle est où ?

— Je ne sais pas. Je... n'arrive pas... à la joindre.

— Explique-toi.

Il en a de bonnes lui. Après avoir inspiré et expiré profondément plusieurs fois, je parviens enfin à chasser les étoiles que j'ai devant les yeux. Une sueur glacée recouvre mon dos. En quelques mots, je parviens à tout lui raconter. Son visage se ferme.

— C'était donc ça, votre comportement de ce midi ? Pourquoi vous n'avez rien dit ?

— Elle ne voulait pas que j'en parle.

— Et depuis quand tu écoutes ce qu'on te dit ?

*Quoi ?!* Mon sang ne fait qu'un tour.

— Maxime ! C'est pas le moment de faire mon procès !

Il se radoucit.

— Excuse-moi. Mais je vous avais prévenues qu'il avait mauvaise réputation et qu'il était dans le collimateur de l'administration. Pourquoi vous n'écoutez jamais ce qu'on vous dit ?

— Maxime, grogné-je, Anna est majeure et vaccinée. Que voulais-tu que je

fasse ?!

— Bon. Allons chez elle. Si ça se trouve, elle est déjà rentrée. Elle a peut-être un problème de portable et tu t'en fais pour rien ?

J'acquiesce. Alors que nous grimpons dans la voiture, je prie pour qu'il ait raison.

Vingt minutes plus tard, sur mes indications, Maxime s'engage sur un chemin privé bordé de sapins qui mène à la propriété des Lacour. N'ayant encore jamais mis les pieds chez ma meilleure amie, il observe la façade imposante avec curiosité. Je repère immédiatement la Mini Cooper d'Anna, garée à la va-vite, les roues tournées, comme si elle était arrivée en catastrophe et n'avait pas pris le temps de se stationner correctement. Ma gorge se noue, mon cœur cogne dans ma poitrine. J'ai un mauvais pressentiment. Dès qu'il a coupé le moteur devant l'entrée, j'ouvre la portière et me précipite jusqu'à la sonnette, Maxime sur les talons. C'est Paul qui vient ouvrir. *Génial !* C'est vraiment la dernière personne que j'aurais voulu voir en cet instant. Un instant déstabilisé de me voir, il se reprend bien vite, et, d'écarquillés, ses yeux passent à inquisiteurs. Il a encore changé depuis la dernière fois que je l'ai vu. Ses grands cernes noirs ont disparu. Il a repris du poids et sa silhouette auparavant athlétique s'est empâtée. Il ne fait plus négligé – il a coupé ses cheveux, est rasé de près, porte des vêtements repassés –, mais une chose me semble évidente, lui, auparavant si actif et baroudeur, a adopté un style de vie beaucoup plus casanier.

— Bonjour, Paul. Est-ce qu'Anna est là ?

— À ton avis ? C'est sa voiture qui est là, non ?

Je ne me retourne pas, mais je prie pour que Maxime n'intervienne pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi elle est dans cet état ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? lui demandé-je avec angoisse.

Il fronce les sourcils, mais il a du mal à cacher sa détresse.

— Elle a déboulé dans la maison comme une furie, s'est précipitée dans sa chambre en claquant la porte. Quand je suis allé voir ce qu'elle avait, elle pleurait sur son lit. Elle ne veut pas me parler... Vous vous êtes disputées ? me

demande-t-il incertain.

— Non, Paul, déclaré-je avec douceur. Je peux aller la voir ?

Il se passe une main dans les cheveux, perdu, puis acquiesce d'un hochement de tête et se pousse pour me laisser entrer. Maxime ne dit pas un mot, mais je sais qu'il me suit comme mon ombre. Je me précipite jusqu'au premier étage, arrive devant la porte de la chambre d'Anna. Je fais signe aux garçons de m'attendre là, puis j'appuie sur la poignée et pénètre dans la pièce douillette aux tons pastel. Mon cœur se serre à la vue du spectacle qui s'offre à moi. Allongée sur le ventre, Anna est secouée de sanglots déchirants. Ses longues mèches flamboyantes sont éparpillées tout autour d'elle sur son oreiller, cachant son visage à ma vue. Sans bruit, je m'approche et m'assieds tout près d'elle sur son lit.

— Anna ? l'appelé-je à voix basse.

Ses sanglots s'interrompent. Elle lève son visage vers moi : un visage bouleversé. Les larmes dévalent mes joues malgré moi. Je ne peux pas rester insensible face à une telle expression de désarroi, elle habituellement si gaie et pleine de vie. Elle se précipite sur moi et se blottit dans mes bras, que je serre à l'en étouffer. Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour qu'elle soit dans cet état ? Je tourne la tête vers les deux spectateurs de cette scène tout en caressant la chevelure soyeuse. Ils semblent tous deux démunis face à ce qu'ils voient. Quelques minutes plus tard, je me décide à tenter le dialogue.

— Anna ? Tu sais que tu peux me parler, chuchoté-je.

Voyant qu'elle ne dit rien, j'ajoute :

— C'est monsieur Deltour, c'est ça ?

Ses sanglots reprennent. Elle hoche la tête en signe d'assentiment. Mon visage se ferme, je me tourne une nouvelle fois vers Paul et Maxime. Deux masques de fureur nous observent en cet instant. D'un seul mouvement, ils s'approchent, mais, me voyant leur faire un signe de dénégation de la tête, ils s'interrompent.

— Tu veux bien me raconter ? reprends-je tout bas.

Elle renifle bruyamment et me demande un mouchoir. J'en sors un de mon sac

et la laisse s'essuyer le visage. Elle reprend ensuite sa position contre moi, son visage collé à mon épaule, comme un animal effrayé, sans même se rendre compte que nous ne sommes pas seules.

— Marion, tu sais ? C'est ma faute, murmure-t-elle. J'ai été bête. J'aurais dû comprendre tout de suite qu'il essayait de m'attirer dans son bureau. Tu as tenté de me prévenir. J'aurais dû t'écouter. Excuse-moi.

— Non, Anna. Ne dis pas ça. Ne t'excuse pas. Je ne sais pas ce qu'il t'a fait. Mais ce n'est pas ta faute, Anna. Jamais.

Je suis brusquement replongée des années en arrière et les larmes dévalent de nouveau mes joues sans que je puisse les contrôler. Je me revois dans cette chambre miteuse, me disant que c'était ma faute. Je sais, aujourd'hui, que ça ne l'était pas. Mais il m'a fallu du temps pour le comprendre. Et Anna aussi doit savoir qu'elle n'y est pour rien. Les garçons doivent sentir ma détresse, car ils approchent. Maxime vient s'agenouiller derrière moi, je sens ses mains me parcourir le dos de bas en haut dans un geste de réconfort. Paul contourne le lit et vient s'y asseoir pour se positionner derrière sa sœur qu'il entoure de ses bras.

— Anna ? lui dit-il avec douceur. Parle-nous.

Elle est de nouveau prise de hoquets incontrôlables.

— Il m'a... embrassée... de force. Je... je ne... voulais pas... alors il a... mis ses mains sur ma bouche... pour m'empêcher de crier. J'étais collée contre le... le mur de son bureau et... il me touchait pendant ce temps. Il disait que j'aimais ça... que c'est moi... qui avais cherché à le séduire... que je le rendais fou... qu'il avait bien compris mon... manège. J'ai réussi à me dégager... J'ai couru à la porte, mais elle était verrouillée. Je ne pouvais pas sortir. Quand je me suis remise à crier, il m'a dit qu'il allait m'ouvrir, seulement si je promettais de ne parler de ça à personne. Que de toute façon personne ne me croirait... parce que ça lui était déjà arrivé et qu'à chaque fois... l'affaire était étouffée et la fille finissait par quitter la fac. J'ai accepté, alors il m'a laissé partir.

Elle semble à bout de souffle. Prise d'une nausée, je ferme les yeux. Les poings de Maxime se raidissent dans mon dos. Lorsque je rouvre les yeux, je vois la mâchoire contractée de Paul. Il lutte pour contenir sa fureur, au point même que c'en est effrayant. Ses prunelles brillent d'une lueur de folie, puis, soudainement, se braquent sur moi. J'ai un léger mouvement de recul. Il baisse

alors les yeux et son visage reprend une expression presque normale.

— Ne t'en fais pas, ma petite sœur, souffle-t-il d'une voix douce qui ne trompe personne. Je vais m'occuper de ça.

Anna lève un œil vers lui, toujours accrochée à moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Paul ?

— Rien. Mais, fais-moi confiance, tu ne seras plus jamais ennuyée par ce monstre.

— Paul..., murmuré-je, affolée.

Il m'observe, le regard noir, dans une attitude agressive.

— Eh, calme-toi, mon gars ! assène Maxime derrière moi.

Je me retourne. Ils se dévisagent quelques instants durant lesquels la testostérone envahit la pièce.

— Quoi, Marion !

Il a prononcé mon nom avec un tel mépris, comme s'il le crachait, que j'en reste abasourdie.

— Je... Il faut le dénoncer à l'administration, reprends-je d'une voix tremblante.

— Et pour quoi faire, hein ? Tu as entendu ce que vient de dire Anna ? Il s'en sort à chaque fois, ce pourri !

— Mais qu'est-ce que tu comptes faire alors ?

— Ça, c'est pas ton problème.

Maxime pose une main sur mon épaule et la presse. Je me tourne de nouveau vers lui. Il hoche la tête de gauche à droite, comme pour me dire de ne pas insister. Une boule s'est formée dans ma gorge, je déglutis péniblement.

— Anna ? murmuré-je.

Ses yeux sont tout gonflés, elle semble épuisée. Elle me regarde d'un air perdu.

— Tu devrais essayer de dormir un peu. Je repasse te voir dans la soirée quand tu te seras reposée et que tu auras les idées un peu plus claires.

Elle acquiesce brièvement d'un signe de la tête puis s'allonge. Son frère se lève, il tire la couette sur elle et caresse tendrement ses cheveux. Elle a déjà les yeux fermés. Sur la pointe des pieds, nous quittons tous les trois la chambre.

Lorsque nous arrivons dans le salon, l'atmosphère est électrique. Je m'approche de Paul pour capter son regard, mais il recule d'un pas, sur la défensive.

— Écoute, Paul. Il faut en parler à tes parents. Ils vont prendre la situation en main. Ton oncle... il pourra bien faire quelque chose, non ?

— Je t'ai dit que ça ne te regardait pas, rétorque-t-il les dents serrées.

Les yeux écarquillés, je l'observe. Ce n'est plus le Paul que je connais, ce garçon rieur, insouciant qui passait son temps à me draguer. Celui que j'ai devant moi est froid, distant, agressif, au point même qu'il me fait peur. Alors que je reste là à le dévisager, l'incompréhension la plus totale prend possession de moi. Mes yeux s'embuent.

— Paul... ?

Ma voix est rauque, j'ai du mal à parler.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, murmuré-je.

Une brèche déchire son masque. Il semble perdu. Un instant, j'entraperçois celui que j'ai toujours connu. J'avance de nouveau d'un pas vers lui, il ne bouge pas, se contente de me fixer. La haine au fond de son regard disparaît et fait place à... de l'amour ? Un amour désespéré, fou, qui me terrifie. Il ouvre la bouche, mais aucun son ne franchit la barrière de ses lèvres.

— C'est... à cause de toi. Ça a toujours été toi, lâche-t-il simplement, comme si c'était une évidence.

La détresse qui transparait dans cette phrase me bouleverse. Je ne sais pas quoi lui répondre. Il pousse un soupir, puis fait demi-tour et se dirige vers l'étage.

— Je retourne m'occuper d'elle, vous connaissez le chemin, nous dit-il sans même se retourner.

Il disparaît à notre vue. Je suis incapable de bouger, comme tétanisée. Je n'arrive plus à réfléchir.

Un bras s'enroule autour de moi qui me sort de ma léthargie.

— Allez, viens, on s'en va.

Mécaniquement, j'obéis. Mais mon cerveau ne fonctionne plus correctement. Je suis bouleversée.

# 15

Sur le chemin du retour, aucune parole n'est échangée dans la voiture. Je suis dans une bulle, je n'ai plus conscience du monde qui m'entoure. Maxime me laisse tranquille et se contente de m'apporter sa présence réconfortante.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que tout tourne au cauchemar de cette façon ? Il y a quelques heures à peine, tout allait bien, Anna et moi discussions de son anniversaire, insouciantes. Et voilà que notre monde s'écroule, tel un château de cartes.

Nous arrivons à l'appartement, je vais m'asseoir sur le canapé. Je ne me souviens même pas d'avoir marché jusque-là. Maxime vient me rejoindre.

— Tu veux parler ?

Je lève les yeux vers lui, en pleine réflexion.

— Maxime. J'ai peur que Paul fasse une bêtise.

Il semble mal à l'aise tout à coup.

— Oui... mais il n'y a vraiment rien qu'on puisse faire pour l'en empêcher. S'il a décidé de faire encore une chose stupide, ni toi ni moi n'y pourrons rien.

— Comment ça « encore » ?

Comme il ne répond rien, je reprends :

— Il faut que je retourne là-bas. Je dois lui parler.

— Non, Marion ! C'est hors de question.

— Pourquoi ? m'écrié-je les larmes aux yeux.

— Tu as très bien vu, tout comme moi, dans quel état il se trouve. On ne peut pas tenter de raisonner quelqu'un comme ça, instable psychologiquement. Il serait capable de tout.

— Mais... c'est Paul !

— Non. Le Paul que tu as connu n'existe plus.

— Pourquoi tu dis ça ? lancé-je suspicieuse.

Il pousse un soupir.

— Écoute, Marion. Tu devrais aller te préparer. Ton service au restaurant commence bientôt. Je vais t'y conduire, tu n'es pas en état de prendre le volant. Mais, au moins, ça te changera les idées d'aller bosser. Si tu veux, on reparlera de tout ça après.

Je réfléchis puis acquiesce.

— Mais... j'avais dit à Anna que je repasserais la voir dans la soirée.

J'ai de nouveau envie de pleurer.

— Tu l'appelleras en rentrant ? me propose-t-il d'une voix apaisante.

— OK. Je vais lui envoyer un message pour la prévenir.

La soirée est très étrange. Un autre *moi* prend le relais pour faire le service, répondre aux clients, se montrer enjoué. La Marion bouleversée observe tout avec détachement, recroquevillée dans un coin de ma tête. Avant que le restaurant n'ouvre, je n'ai pas pu m'empêcher de raconter aux Dujardin et à Omar et Tiphaine, alors que nous étions attablés, ce qui est arrivé à Anna, car ils voyaient bien que quelque chose n'allait pas. Ils étaient tous sous le choc. Omar, surtout, s'est montré particulièrement en colère, ce qui m'a étonnée, car il ne connaît Anna que de vue. Il m'a même demandé le nom du prof en question.

En ce lundi soir, la clientèle ne s'étant pas attardée, Carole m'autorise à quitter le travail plus tôt. Je la remercie et, alors que je m'apprêtais à envoyer un

message à Maxime pour le prévenir, j'aperçois l'Audi qui m'attend sagement devant la façade. Je ne peux m'empêcher de sourire... Mon chevalier servant.

\* \*

J'ai très mal dormi. Je n'ai fait que me retourner dans le lit toute la nuit, l'esprit torturé par des pensées peu réjouissantes. Lorsque j'ai appelé Anna la veille, à mon retour du restaurant, c'est sa mère qui a répondu. Elle semblait abattue. Elle m'a dit qu'Anna dormait et qu'ils avaient dû lui donner un somnifère. Elle m'a ensuite demandé de lui dire exactement ce que je savais de toute cette histoire. Puis elle m'a confié qu'Anna ne voulait pas donner suite à cet « incident », que son mari et elle se trouvaient démunis et ne savaient pas quoi faire. Elle m'a aussi prévenue qu'Anna ne viendrait pas en cours durant quelques jours, le temps qu'elle se remette. Au bout d'une dizaine de minutes, j'ai raccroché, épuisée.

La journée s'annonce aussi grise et maussade que mon état d'esprit. C'est comme si le temps s'était calqué sur mes sentiments. Il fait très froid, de grosses bourrasques charrient un grésil glacial. Au fil de la journée, la place vide à ma droite rend Anna encore plus présente à mon esprit que si elle s'était trouvée là en chair et en os. Je ne cesse de me demander comment elle va, si elle se sent mieux. Est-ce que Romain est au courant ? Je n'ai pas eu le cœur à l'appeler. Je ne l'ai pas non plus croisé dans les couloirs. Les cours s'enchaînent, monotones. Anna n'a pas répondu au message que je lui ai envoyé dans la matinée.

Maxime et moi déjeunons ensemble au RU dans une ambiance pesante. Mon état léthargique et déprimé fait place à la colère et je me surprends à déclarer, d'une voix sans appel :

— Il faudrait que quelqu'un lui mette la raclée de sa vie pour lui faire passer l'envie de recommencer, à ce sale type ! Si Anna ne donne pas suite à cette histoire, il pourra s'en prendre à une autre.

J'ai du mal à déglutir, une boule s'est formée dans ma gorge. À vrai dire, je me sens coupable. J'ai fait exactement la même chose, il y a quelques années et, par ma faute, d'autres filles ont été abusées. Si j'avais dénoncé Rudy, il n'aurait peut-être pas pu s'en prendre à d'autres que moi. Je lève des yeux embués vers Maxime. Il me regarde fixement, semble conscient du chemin qu'ont pris mes pensées.

— Marion. Tu ne pouvais pas savoir, me réconforte-t-il d'une voix posée. Et puis, ne pense plus à ça, il a eu son compte, reprend-il d'une voix dure.

À nouveau, je me surprends à m'interroger sur le sens de ses paroles. Je baisse le regard sur mon assiette, promène ma fourchette dans la nourriture, mais je n'ai pas d'appétit. Avec un soupir, je finis par déposer mon couvert sur la table.

— On y va ? Je ne peux rien avaler, de toute façon.

Maxime acquiesce d'un signe de la tête. L'après-midi devrait passer vite, je n'ai que deux heures de cours. Je me surprends à penser que demain, c'est mercredi, et que j'ai cours avec M. Deltour le matin. À cette pensée, mes poings se serrent. Je crois que je vais avoir beaucoup de mal à ne pas aller lui dire, en tête-à-tête, ce que je pense de lui. À moins que je ne fasse scandale devant toute la classe ? Je ne dis rien de mes pensées à Maxime, car il tenterait sûrement de m'en dissuader.

Dans le grand hall, juste avant de me quitter pour quelques heures, Maxime saisit mon menton entre son pouce et son index et lève mon visage vers le sien :

— Ne pense plus à tout ça. Tu sais, les salopards finissent toujours par payer. Anna va vite se remettre. Ne t'inquiète pas.

Il plonge son regard dans le mien et me sourit, je suis comme hypnotisée. J'acquiesce brièvement.

— Je t'aime, ma chérie.

Il place ses mains autour de mon visage et fond sur mes lèvres qu'il embrasse avec douceur. Je me sens beaucoup mieux grâce à lui. Une bouffée d'amour me submerge et je lui rends son baiser avec ferveur, les mains plongées dans ses cheveux, à peine consciente que nous nous trouvons dans un lieu public empli de monde. Il s'éloigne de moi, essoufflé :

— Nous reprendrons cette petite conversation en rentrant chez nous tout à l'heure.

Il me lance un clin d'œil complice puis s'éloigne pour aller en cours. Je ne peux m'empêcher de l'observer quelques secondes durant. S'il savait à quel point je l'aime...

Je reçois un texto d'Anna peu avant 15 heures. Elle me dit qu'elle se sent beaucoup mieux et qu'elle me remercie pour hier. Je ne peux pas faire autrement que de l'appeler pour entendre sa voix.

— Salut, blondinette, lance-t-elle d'un ton enjoué.

— Anna... Dis-moi que tu vas bien.

J'entends son rire cristallin résonner dans le téléphone. Je pousse un soupir de soulagement.

— Mais oui. Je te l'ai dit. J'ai beaucoup discuté avec mes parents. Même si je ne porte pas plainte, mon père – tu connais son tact légendaire, dit-elle avec ironie – va prendre les choses en main. Il a déjà rendez-vous avec le président de l'université en début de soirée. Et je crois sincèrement que M. Deltour a du souci à se faire pour sa carrière ! Quand papa a quelqu'un dans le viseur, c'est un vrai pitbull, il ne lâche pas sa proie avant de l'avoir mise en pièces.

— OK. Tu me tiens au courant

— Bien sûr !

— Tu me manques, tu sais. Je te passerai mes notes quand tu iras mieux.

— Merci, Marion. Je pense que je reviendrai jeudi. Demain, je ne peux pas... tu sais pourquoi.

— Oui, je m'étais justement fait la réflexion tout à l'heure. Je ne sais pas comment je vais faire demain matin pour ne pas lui sauter à la gorge ! Bon, je dois te laisser, ma rouquine, je suis en retard. Gros bisous. On reste en contact.

Sitôt raccroché, je me hâte vers mon dernier cours de la journée. Plus qu'une heure et je pourrai enfin rentrer pour souffler un peu avant de prendre le chemin du Pain d'antan.

\* \*

Il est 18 h 30 et je rumine dans ma barbe tout en m'habillant à la hâte.

*Je vais être en retard... Je vais être en retard... Je vais être en retard...*

Lorsque Maxime et moi sommes rentrés de la fac tout à l'heure, nous étudions sagement l'un à côté de l'autre depuis près d'une heure, tout en grignotant à la table de la salle à manger, nos jambes imbriquées l'une dans l'autre, lorsque mon stylo s'est inexplicablement volatilisé de ma main. J'ai levé un œil étonné pour rencontrer deux yeux emplis de convoitise.

— Maxime...

— Marion...

Je n'ai pas pu m'empêcher de glousser.

— Tu sais que tu es très belle quand tu es concentrée ?

— Euh... non. Mais merci pour le compliment.

— Y a pas de quoi. C'est sincère.

Il a continué son petit numéro de charme et nous nous sommes retrouvés dans le lit avant même de réaliser que je n'avais pas le temps pour ça. Oui, je sais, je suis faible. Tout du moins, quand il s'agit de lui...

Bref, me voilà à peu près présentable, mais rompue. Je replace quelques mèches rebelles sorties de mon chignon, puis m'éclipse en ronchonnant de l'appartement. Ce soir, Maxime me laisse prendre ma voiture. Notre petite séance l'a épuisé et il dort comme un bienheureux dans le lit. Pourquoi je m'entête à vouloir travailler en plus des études déjà ? Ah oui... pour conserver mon indépendance. Je me giflerais bien en cet instant. J'entends même mon papi ricaner dans ma tête. Ça y est, la folie me guette, je deviens schizophrène.

Bon, c'est pas tout ça, mais si je ne démarre pas dans la minute, je vais être définitivement en retard. Je quitte le parking souterrain après avoir actionné la télécommande et je prends la route du restaurant. La circulation est particulièrement fluide en cette soirée glaciale. Tout le monde est déjà rentré se réchauffer chez soi. À mon avis, il n'y aura pas foule au Pain d'antan. Je me gare sur une place libre, tout près de l'établissement, et cours à petites foulées jusqu'à la porte d'entrée. *Brrr...* Je suis transie. Ma Clio n'est pas pourvue de la clim et le chauffage n'a pas eu le temps de faire son travail en dix minutes de trajet. Je file immédiatement aux vestiaires et bouscule presque Tiphaine.

— Salut ! lancé-je aimablement à la serveuse.

— Salut, Marion.

Je m'empresse d'ôter mon manteau et de ranger mes affaires et passe à la hâte mon tablier.

— Comment tu vas ?

— Bien, me répond-elle d'un ton qui semble vouloir dire tout le contraire.

Elle me suit en direction des cuisines.

— Tu sais, poursuit-elle dans un chuchotement, Omar n'est pas là. Il a prévenu les Dujardin qu'il était souffrant et monsieur Dujardin va devoir gérer seul aux cuisines, ce soir.

Je m'arrête brusquement avant de pousser la porte battante qui mène dans l'arrière-salle.

— Ah bon ? Je ne savais pas. Il ne m'a pas envoyé de message pour me prévenir.

Son visage prend une expression ravie qu'elle a du mal à cacher. Cela semble lui faire plaisir. Je ris intérieurement. Décidément, elle a l'air toujours aussi mordue !

— OK. Merci pour l'info.

Nous entrons et je suis accueillie par une Carole quelque peu soucieuse.

— Ma petite Marion...

Elle me serre brièvement dans ses bras.

— Tiphaine t'a dit pour Omar ? J'espère qu'il n'a rien de grave. Il est si peu absent. Lui qui a habituellement une santé de fer. Et Jacques qui va devoir gérer seul en cuisine...

Ce dernier ne semble pas le moins du monde ébranlé par la situation. Il me lance un clin d'œil malicieux.

— Allez, ma chérie. Je t’ai dit que tout se passerait bien. Je suis arrivé un peu plus tôt pour préparer tout ce qui pouvait l’être à l’avance, et la suggestion du jour est tellement simple et rapide à faire que je ne me fais aucun souci. Bon, maintenant, les filles, allons manger avant l’ouverture. Ce soir, je suis le seul homme à table ! Ce n’est pas moi qui vais m’en plaindre !

Nous rions toutes puis nous empressons de nous attabler.

Comme je l’avais prédit, la soirée est plutôt tranquille. Une dizaine de clients à peine ont bravé les éléments pour venir se restaurer. Jacques gère donc très bien la situation et Carole, Tiphaine et moi sommes loin d’être débordées. Ce qui n’est pas pour me déplaire, vu l’état léthargique dans lequel je me trouve ! Je profite d’un instant particulièrement calme pour envoyer très rapidement un texto à Omar depuis les cuisines pour prendre de ses nouvelles. Il me répond tout aussi rapidement :

*\* Je pense qu’après ce soir, je devrais vraiment me sentir mieux.*

Après un léger froncement de sourcils quant à sa réponse pour le moins évasive, je me remets au travail en allant desservir des clients.

Sur le coup de 22 heures, le restaurant est vide et les tables sont nettoyées et rangées. Carole nous autorise, Tiphaine et moi, à partir – paroles que j’accueille avec bonheur. Après avoir salué tout le monde, je plonge dans l’air glacial puis m’engouffre dans ma voiture. Mon Dieu, que j’ai hâte de retrouver la chaleur de mon lit !

Lorsque j’ouvre la porte de l’appartement, les lieux sont plongés dans l’obscurité, ce qui m’étonne quelque peu, car, habituellement, Maxime m’attend toujours dans le salon s’il n’a pas pu me conduire lui-même. Je souris malgré moi. Il devait vraiment être épuisé s’il n’a même pas pris la peine de m’attendre. Je me dirige à pas de loups jusqu’à la chambre et aperçois une forme massive étendue dans le lit. J’entends à sa respiration qu’il dort profondément. Avec un sourire tendre, je quitte la chambre et me rends à la salle de bains pour enfiler mon pyjama et me démaquiller. Je le rejoins quelques minutes plus tard et me blottis tout contre lui. D’une voix ensommeillée, il me murmure :

— Ça a été ?

— Oui, très bien. Rendors-toi.

— Je t'aime.

— Je t'aime encore plus.

J'accentue la pression de mes bras autour de son corps et soupire d'aise. Quelques minutes plus tard, je sombre dans l'inconscience.

\* \*

C'est le réveil qui me tire d'un sommeil délicieux, paisible, mais ô combien insuffisant. Je gémis. Maxime est déjà levé. Je fronce les sourcils et me lève, bougonne, pour le rejoindre. Il est à la cuisine. Je m'assieds sur un tabouret et pose les coudes sur l'îlot central tout en bâillant à m'en décrocher les mâchoires. Un ricanement parvient jusqu'à mes oreilles, que j'ignore, bien trop fatiguée pour réagir.

— Bonjour, ma chérie.

Une tasse de café fumant est déposée juste devant moi. J'attends que mes synapses se remettent à fonctionner normalement, puis m'en saisis et la porte à mes lèvres.

— Hum... Merci. Bonjour.

Il rit de nouveau puis vient s'asseoir à mes côtés.

— Bien dormi ?

J'émetts une sorte de grognement qui le dissuade de poursuivre. Une fois le liquide noir ingurgité, je commence à me sentir un peu mieux.

— Je peux en ravoir un, s'il te plaît ?

— Mais avec plaisir !

Il reprend le mug et me le rend quelques secondes plus tard, de nouveau rempli. C'est à ce moment que je remarque des traces sur ses mains. J'ouvre un peu plus grand les yeux et réalise qu'il s'agit d'égratignures, ou de coupures, au niveau de ses phalanges.

— Tu t’es blessé ? demandé-je en attrapant l’une de ses paumes.

— Tu appelles ça des blessures, toi ?

Il me regarde avec suffisance.

— C’est rien qu’un petit bobo.

— Mais, comment tu t’es fait ça ? reprends-je, troublée, tout en inspectant les plaies en cours de cicatrisation. Tu devrais peut-être les désinfecter.

Il hausse les épaules puis récupère sa main et se dirige vers le placard pour m’apporter mes biscuits aux céréales du matin.

— J’ai fait quelques réparations hier soir dans l’appart quand tu es partie. Je n’arrivais plus à dormir. Alors j’en ai profité pour retaper des bricoles : des portes qui grinçaient, des petits travaux d’entretien. Je me suis un peu écorché avec du papier de verre, je crois. Ne t’inquiète pas. Bon, je file à la douche ! Dépêche-toi un peu, marmotte, ou tu vas nous mettre en retard.

Il fait claquer un baiser bruyant sur mes lèvres puis disparaît dans la salle de bains. J’engloutis plusieurs biscuits d’affilée, tout en cogitant. Sitôt la dernière goutte de café avalée, je file me préparer.

Sur le trajet, je suis pensive. Maxime m’interroge sur l’objet de mes préoccupations.

— J’ai cours avec monsieur Deltour ce matin...

— Ah.

Il passe un index sur ma joue et m’offre un sourire tendre.

— Allez, ne t’inquiète pas. Tu m’as dit que le père d’Anna allait prendre les choses en main.

— Oui, je sais bien... Mais le revoir alors que je sais ce qu’il a fait, je... Je crois que je...

— Que tu ne vas rien faire du tout ! me coupe-t-il d’une voix sans appel, le

visage soudain tendu.

Je n'ajoute rien, bien consciente d'en avoir trop dit. Nous arrivons très vite au parking. Il me reste dix minutes avant le début du cours. Je vais devoir me remuer si je veux arriver à l'heure...

C'est essoufflée et telle une furie que je déboule dans la salle de cours, m'attirant des coups d'œil étonnés. Il est 8 h 59. Le prof n'est pas encore là. Fière de moi, je file m'installer à ma place habituelle, prenant soin de laisser vide la place à ma droite, pour bien souligner l'absence d'Anna. Au bout de dix minutes, M. Deltour n'est toujours pas là et les étudiants autour de moi commencent à s'impatienter. Je surprends par-ci par-là des « Il pourrait être à l'heure », « Si ça continue, j'me casse », « On va poireauter encore longtemps ? »

Si j'avais su, je n'aurais pas couru dans les couloirs ! Il a vraiment tout pour plaire, ce type... En plus d'être un agresseur et un prétentieux, il est aussi peu respectueux des horaires. Cinq minutes plus tard, une dame de l'administration vient nous prévenir que M. Deltour ne sera pas présent en cours aujourd'hui, que nous pouvons quitter la salle. *Manquait plus que ça...* Dire que j'aurais pu rester au lit une heure de plus !

— Il est malade ? demande d'un ton inquiet l'une des étudiantes qui en pincent pour le prof.

La femme d'une petite cinquantaine d'années semble mal à l'aise. Elle fronce les sourcils et se triture les mains.

— N... non. En fait, il a été victime d'une agression hier soir. Il se trouve à l'hôpital.

Un silence de mort accueille ces révélations, les yeux s'écarquillent.

— Nous ne savons pas encore quand il sera en mesure de reprendre les cours, poursuit-elle incertaine. Vous aurez peut-être un professeur remplaçant pendant quelque temps.

— Est-ce que c'est grave ? reprend la même étudiante, des trémolos dans la voix.

— D'après ce qu'on nous a dit, pour le moment, il serait dans le coma. Apparemment, il a été roué de coups jusqu'à perdre connaissance.

Des cris fusent dans la pièce. Moi, je hurle intérieurement.

# 16

Je ne parviens plus à réfléchir correctement. Trop de pensées, toutes plus abracadabrantes les unes que les autres, surgissent dans mon esprit. Il faut que je me ressaisisse. Que je me calme. Bon, direction la bibliothèque. En l'état actuel des choses, c'est le seul endroit susceptible de m'apaiser. Je réunis mes affaires, je laisse les autres à leurs discussions sur le nouveau sujet à la mode qui va faire jaser la fac et alimenter les commérages pendant des semaines. Sur le trajet, je réalise que quatre policiers en uniforme se dirigent vers les services généraux, à savoir les quartiers du président de l'université, sous les regards ébahis des étudiants alentour.

*Non... Non... Non...*

C'est en panique, le cœur battant la chamade, que j'arrive dans mon coin préféré de la BU. Je m'empare d'un roman que je connais par cœur, comme si le fait de le toucher pouvait me rassurer, m'apaiser : *Le Crime de l'Orient-Express* d'Agatha Christie. Je m'assieds dans l'un des fauteuils de lecture puis ferme les yeux. J'ouvre le bouquin et l'approche de mon visage pour en humer l'odeur, la meilleure du monde : celle des vieux livres. Les battements de mon cœur reprennent un rythme plus ou moins normal.

Bon. Comme le dirait Hercule Poirot, cela ne sert à rien de courir partout, il faut réfléchir avec méthode et faire marcher ses petites cellules grises.

Question évidente : qui avait une raison évidente de s'en prendre au professeur de gestion de projets ?

Réponse évidente : beaucoup de monde. Apparemment, il est connu pour avoir des problèmes avec les hautes sphères de l'université pour comportement inadapté envers ses étudiantes. Si, comme je le présume, la police est ici pour en savoir plus sur l'agression de M. Deltour, ils vont vite découvrir ses travers. Ils vont surtout très vite apprendre qu'Anna venait de se faire agresser par lui

puisque son père a rencontré le président hier en début de soirée... La poisse ! Les agents risquent de faire le lien et vont sûrement interroger toutes les personnes impliquées de près ou de loin à cette histoire.

Ma respiration redevient saccadée. M. Deltour est dans le coma. J'espère qu'il va s'en sortir... Même si je persiste à penser qu'il méritait de se faire casser la figure, jamais je n'aurais voulu que les choses en arrivent là. Et j'essaie de me convaincre que les personnes qui m'entourent n'ont rien à voir avec ça. Paul avait affirmé qu'il allait s'occuper de cette affaire, Maxime avait les mains égratignées hier quand je suis rentrée, Omar était absent au travail la veille au soir, lui qui n'est jamais malade, lui qui m'avait demandé le nom du prof et qui semblait hyper énervé lorsque j'avais abordé l'agression d'Anna... Non, ce n'est pas possible, il faut que je chasse ces folles pensées.

Je déraile complètement ! Je perds les pédales. Je prends une longue inspiration, puis expire doucement. Je passe l'heure qui suit à imaginer des scénarios tous plus abracadabrants les uns que les autres. À dix heures moins le quart, après avoir emprunté le bouquin pour au moins la dixième fois de ma vie, je prends le chemin de mon cours suivant. J'aurais peut-être dû prévenir Anna, ou Maxime, ou je ne sais qui. Mais je sens que, si je l'avais fait, j'aurais mis en branle des rouages que je n'aurais sans doute pas pu interrompre.

Je rejoins Maxime devant le RU. Il est midi. Il voit tout de suite à ma tête que quelque chose ne va pas. Je lui demande de patienter quelques minutes, le temps que nous nous servions au self. Alors que nous nous attablons, je lui déballe ce que je sais. À la fin de mon monologue, il me dévisage.

— Tu penses que j'ai quelque chose à voir avec ça, m'accuse-t-il, le visage fermé.

— Q... Quoi ? bredouillé-je, confuse, le rouge me montant aux joues.

— Ne le nie pas. Je le vois à ta tête.

Je prends un air contrit et pique du nez vers mon assiette à laquelle je ne touche pas.

— Écoute, reprends-je quelques minutes plus tard après un silence pesant, reconnais que découvrir ce matin au réveil tes mains abîmées au niveau des phalanges, ça peut quand même laisser songeur vu ce qui s'est produit hier soir.

— Je t'ai déjà expliqué d'où ça venait. J'ai fait des réparations dans l'appart ! Je dois me justifier maintenant ?

Je me sens très mal. Je vois bien que Maxime est blessé que je doute de lui, mais je ne peux pas m'en empêcher. C'est tout de même une grosse coïncidence. Je ravale la boule qui s'est formée dans ma gorge et tente de calmer le jeu :

— Excuse-moi... C'est juste que j'ai peur que la police te soupçonne. Ils vont savoir ce que monsieur Deltour a fait à Anna. Ils vont sûrement interroger les personnes au courant. Je t'ai dit que je les avais vus tout à l'heure sur le campus. Tu peux être sûr qu'ils sont ici pour ça.

Vu la mine sombre qu'il arbore en cet instant, je me dis que cette journée s'annonce peu réjouissante. Nous abrégeons notre déjeuner sans plus échanger une parole. Ni lui ni moi n'avons beaucoup d'appétit.

L'après-midi s'écoule, sans intérêt, interminable. Dès que la sonnerie du dernier cours retentit, je rejoins Maxime à la voiture sous les assauts des rafales de vent glacial et lui annonce sans ambages qu'il faut que j'aille voir Anna. Il ne me pose aucune question, se contente d'acquiescer d'un hochement de tête, le visage toujours fermé. Ce que je peux l'aimer, mon grand taciturne ! Le trajet jusqu'à chez elle est de courte durée. Quatre voitures sont garées devant la grande bâtisse. Apparemment, le clan Lacour est au grand complet.

Nous sortons de l'Audi et, alors que nous nous dirigeons vers la porte d'entrée, je m'empare de la main de Maxime et enserme ses doigts entre les miens. Il tourne la tête vers moi et m'offre un sourire tendre qui me redonne un peu de baume au cœur.

Alors que je m'apprête à appuyer sur le bouton de la sonnette, je laisse mon geste en suspens. Des éclats de voix nous parviennent depuis l'intérieur. Je déglutis. Il s'agit de deux voix graves : Paul et son père, a priori. Tant pis, on dirait bien que nous allons prendre part à une petite réunion familiale improvisée. Je sonne.

C'est Laure, la mère d'Anna, qui vient nous ouvrir. Je vois tout de suite à l'expression qu'elle affiche qu'elle est bouleversée.

— Marion...

Elle s'approche de moi et me prend dans ses bras.

— Comment tu vas, ma belle ?

— Bien, madame Lacour.

— Je suis désolée... nous sommes un peu chamboulés aujourd'hui.

Elle pose les yeux sur mon voisin, perdue.

— Bonjour, madame. Je suis Maxime, le fiancé de Marion.

— Mais oui... bien sûr. J'ai beaucoup entendu parler de toi. Enchantée de te connaître. Je... Oh, et puis, entrez, après tout. Vous saurez tôt ou tard par Anna ce qui se passe.

Lorsque nous pénétrons dans la maison, Paul et son père se font face dans une attitude menaçante. Dès qu'il nous voit, Bernard se reprend, bien que son visage conserve un aspect figé. Anna est assise sur le canapé, elle semble secouée, son teint est encore plus pâle que d'habitude.

— Bonjour, monsieur Lacour. Excusez-nous d'arriver sans prévenir. J'avais besoin de voir Anna.

— Comme si t'en avais quoi que ce soit à foutre de ce qui peut arriver aux autres ! m'interpelle Paul avec violence.

— Ça suffit, Paul ! tonne la voix de son père. Tu en as assez fait comme ça ! Nous ne te reconnaissons plus ces derniers temps. Qu'est-ce qui t'arrive, bon sang ?

Les yeux de Paul se braquent alors sur moi pendant un long moment. Je sens toute sa haine, son désespoir, son amour aussi, étouffant... Je ne peux en supporter plus. Je détourne le regard. Après un ricanement de dépit, il quitte la pièce et monte au premier. La porte de sa chambre claque quelques secondes plus tard.

Nous nous observons tous, déstabilisés. Anna se lève et vient me prendre dans ses bras. Puis, elle m'annonce :

— Paul a agressé monsieur Deltour hier soir. Il est dans le coma.

Un immense poids quitte mes épaules. Je tente de cacher mon soulagement et lance un bref coup d'œil à Maxime qui lève un sourcil tout en m'observant, l'air de dire : « Tu vois que ce n'était pas moi ? »

— Quoi ?

— Oui... Le président de l'université nous a appelés tout à l'heure pour nous prévenir de l'agression et aussi nous avertir que la police était passée le voir et souhaitait nous interroger. Quand papa a raccroché, on a tout de suite su à la tête que faisait Paul que c'était lui. Il n'a même pas cherché à nier.

Ma meilleure amie fond en larmes.

— Tout ça, c'est ma faute, sanglote-t-elle. S'il va en prison, ce sera à cause de moi.

Je la serre dans mes bras, tente de la réconforter.

— Mais non... Ne t'inquiète pas. Tout va s'arranger.

Nous sommes interrompues par la sonnerie du téléphone fixe. Bernard s'empresse d'aller décrocher. Plus personne ne parle, pour ne pas perturber la communication.

— Vous êtes sûr ? ... Ah, bien... Oui, c'est une bonne nouvelle... Non, ça ira, je vous remercie... Alors, ça s'arrête là ? ... Bon... Je compte sur vous. Merci à vous de nous avoir prévenus...

Il raccroche quelques minutes plus tard. Nous sommes tous suspendus à ses lèvres.

— Qui était-ce ? s'enquiert sa femme qui semble frôler la crise d'hystérie.

— Monsieur Martin, le président de l'université. Il vient de recevoir un coup de fil du commissariat. Le salopard s'est réveillé. Il ne souhaite pas porter plainte contre son agresseur. Tu parles ! Il a bien trop peur qu'une enquête fasse remonter à la surface toute la boue qu'il traîne derrière lui et que ce soit lui, au final, qui soit mis en examen. Donc, plus de visite des forces de l'ordre. Mais le

président m'a assuré qu'il ne laisserait pas l'affaire s'arrêter là et qu'il s'occuperait lui-même du cas de ce Deltour afin qu'il n'ait plus le droit d'enseigner.

Le soulagement s'affiche sur les visages. Sur ce coup-là, Paul a eu beaucoup de chance, il aurait pu risquer gros. J'espère qu'il va enfin se reprendre et arrêter les bêtises.

Tout le monde étant rassuré, Maxime et moi sommes invités à rester prendre l'apéritif. Il n'est que 17 h 30, mais je pense que nous avons tous besoin d'un petit remontant. Sachant que c'est mon soir de repos, j'accepte bien volontiers, après que Maxime m'a donné son accord d'un signe de tête.

C'est Bernard qui se dirige vers le bar pour s'occuper du service, tandis que sa femme s'excuse auprès de nous et s'éclipse quelques instants pour aller annoncer la nouvelle à Paul. Les expressions sont plus détendues et cela me redonne le sourire.

Alors que le père d'Anna nous apporte nos verres sur un plateau, accompagnés d'assortiments de biscuits salés et de diverses choses à grignoter, Laure nous rejoint, le visage décomposé.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? s'inquiète son mari.

Elle fond en larmes. Il s'empresse de la prendre dans ses bras.

— Paul ne va pas bien. Je ne sais plus quoi faire. Il dit qu'il se fiche complètement qu'il n'y ait pas d'enquête et qu'il aurait préféré que le professeur ne s'en sorte pas... Je ne reconnais plus mon fils. Qu'est-ce qu'on peut faire, Bernard ?

Ce dernier pousse un profond soupir.

— Rien. On ne peut rien faire. C'est à lui de se ressaisir. Je ne sais pas ce qu'il a depuis quelques mois, mais s'il veut sortir de cette dépression, il est le seul à pouvoir le faire.

L'atmosphère est une nouvelle fois pesante. Les Lacour tentent de faire bonne figure en entretenant la conversation, mais je sens bien que leur bonne humeur retrouvée s'en est allée. Alors que Maxime discute avec les parents d'Anna, ma

meilleure amie et moi bavardons en chuchotant, collées l'une à l'autre dans le canapé :

— Tu me manques depuis deux jours, tu sais, lui avoué-je. Comment tu te sens ?

Ses traits sont tirés, et elle a dû perdre un peu de poids, mais ses yeux pétillent de nouveau, ce qui me redonne le sourire.

— Beaucoup mieux, à vrai dire. En fait, j'ai l'impression que mes proches sont beaucoup plus affectés par cette agression que moi. Il faut que je rassure tout le monde. Romain a du mal à s'en remettre.

— Ah... Tu lui as dit alors ?

— Oui, je n'ai pas eu le cœur à lui cacher ça. Mais je ne suis pas entrée dans les détails. Il n'a pas besoin de tout savoir. Mes parents aussi sont très mal.

— C'est normal.

Elle acquiesce d'un hochement de tête, pensive.

— En revanche, je vais avoir une petite conversation avec mon frère. Son attitude commence sérieusement à me peser. Il n'est pas le centre du monde. Il faut qu'il arrête de causer des soucis à tout le monde !

Là-dessus, ce n'est pas moi qui la détromperai, mais je préfère me taire. Elle reprend un peu plus fort, plus enjouée que jamais :

— Heureusement que ma fête d'anniversaire a lieu samedi ! Ça va nous faire du bien de nous amuser un peu !

Nous la contemplons, les yeux écarquillés. C'est sa mère qui déclare à voix haute ce que nous pensons tous, mais n'osons verbaliser :

— Quoi ? Tu veux quand même organiser cette fête, malgré les circonstances ?

— Bien sûr, plus que jamais ! Il faut passer à autre chose, continuer à vivre à cent à l'heure.

Ses yeux s'embuent tout à coup. Je ne peux m'empêcher de lui prendre la main et de la serrer très fort. Nous sommes tous sous le coup de l'émotion.

— Pourquoi je me laisserais abattre ? Hein ? Je ne veux pas changer quoi que ce soit dans ma vie à cause d'une personne qui ne mérite pas qu'on lui accorde de l'importance. Je ne veux plus penser à ça. D'accord ?

Ses parents hochent la tête en signe d'assentiment. Je lève les yeux au ciel : ils n'ont jamais rien pu lui refuser de toute façon. Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Bien. Le sujet est clos. Marion, tu m'as déjà acheté mon cadeau ?

# 17

Anna va me rendre chèvre !

Je cours dans tous les sens depuis le début de la journée : elle se rend compte au fil des heures qu'elle a oublié un tas de choses « super importantes » pour sa fête et c'est moi qui m'y colle. Je ne fais que voler d'une boutique à l'autre pour trouver des bougies, des serviettes en papier jaunes, car les roses ne suivent pas avec la déco, des chips supplémentaires, au cas où il n'y en aurait pas assez. Et, bien sûr, ces idées lui viennent au compte-gouttes.

Bon, allez, faisons contre mauvaise fortune bon cœur. Je m'empare de plusieurs énormes paquets de chips et file à la caisse, priant pour que ce soit la dernière course qu'elle m'envoie faire. Il est quand même 17 heures et il va falloir que je songe à me préparer si je ne veux pas avoir à m'habiller en quatrième vitesse.

Nous sommes attendus pour 20 heures, ce qui ne me laisse plus énormément de temps si je prends en compte le fait que je vais devoir faire un crochet par chez elle pour déposer les derniers achats qu'elle m'a envoyé faire.

Lorsque je pousse la porte de l'appartement, essoufflée, une éternité plus tard, Maxime m'accueille à bras ouverts, compatissant.

— Comment va mon coursier préféré ? se moque-t-il.

— Il n'est pas de très bonne humeur, à vrai dire, réponds-je d'un air renfrogné.

Il m'offre le réconfort de ses bras quelques secondes durant puis soulève mon menton de son index et capture mon regard. Tout à coup, je me sens beaucoup mieux. Il pose ses lèvres sur les miennes, et là, comme par miracle, j'ai envie de chanter tout en sautillant.

— Va t’allonger un instant, me murmure-t-il, le nez tout contre le mien. Je vais te faire couler un bain moussant.

*Mon Dieu ! Un bain moussant...* Vu l’état de mes pieds, passablement en compote à force d’écumer les magasins, j’en ai bien besoin !

— Je t’ai déjà dit que tu étais parfait ?

— Hum... Oui, mais ça fait toujours plaisir à entendre, me répond-il avec un clin d’œil. Allez, file ! Je te fais signe quand le jacuzzi est rempli.

Qu’est-ce que je disais, déjà, à propos de tout ce qui a trait au luxe ? Euh... non, vraiment, je ne me souviens plus.

En entrant dans l’eau brûlante et parfumée, je ne peux contenir un soupir d’extase. *Oh là là... je nage en pleine félicité.* La mousse qui m’entoure me donne l’impression d’être sur un nuage flottant. Je ferme les yeux et me laisse bercer par la musique d’ambiance qui sort des enceintes disposées dans des niches sur les murs. Comment vais-je faire pour réussir à sortir de là alors que j’ai bien envie d’y passer toute la nuit ? Si je n’allais pas à la fête, quelqu’un le remarquerait-il ? Anna m’en voudrait-elle très longtemps ?

*Allez, arrête de dire des bêtises !* me tanne cette maudite conscience. Bon, OK, mais je compte bien tremper ici jusqu’à ce que ma peau devienne toute fripée !

Un temps indéterminé plus tard, quelques coups à la porte me tirent de ma somnolence.

— Mmmmh ?

— Euh... c’est moi, me lance mon adorable serviteur. Tu comptes toujours aller à cette fête ? Parce que... il est quand même 19 heures.

*La poisse...*

J’ai les cheveux qui collent à mon crâne à cause de la vapeur d’eau et la peau toute rouge sous l’effet de la chaleur. Bon, plus le choix, je vais devoir sortir de ma léthargie. Maxime s’approche, muni de mon peignoir éponge. Je me lève docilement et le vois admirer mes courbes d’un regard appréciateur empli de

convoitise. Avant, cela me gênait, maintenant, j'en tire un certain plaisir.

— C'est bien dommage que nous n'ayons pas plus de temps pour nous, me susurre-t-il à l'oreille. J'aurais bien aimé continuer à te détendre...

Je glousse alors qu'il m'enveloppe du tissu moelleux et m'offre un câlin qui vaut tous les bains moussants du monde. Un baiser sur le nez plus tard, je retrouve enfin un peu de mon énergie et prends les choses en main : opération ravalement de façade en quatrième vitesse !

Fer à lisser, fond de teint matifiant, mascara, rouge à lèvres, parfum, mes doigts s'activent tel un chef d'orchestre en plein branle-bas de combat. Une fois fardée et coiffée, je fonce au dressing pour y chercher la robe que j'ai achetée pour l'occasion. Bleu marine, tout son charme provient de sa coupe parfaite. Un décolleté pas trop prononcé, une taille empire, des manches trois-quarts, la jupe évasée qui virevolte à chacun de mes pas, cette robe a été un vrai coup de cœur dès que je l'ai aperçue dans la vitrine du magasin. Et, même si le prix m'a semblé quelque peu exorbitant, je n'ai pas pu m'empêcher de la prendre. Des escarpins complètent ma tenue.

Lorsque je quitte le dressing à 19 h 45 tapantes, Maxime se tient adossé au mur du salon, les mains dans les poches, irrésistible dans un pantalon classique gris ajusté et une chemise cintrée blanche. La classe à l'état pur ! Je ne dois pas être trop mal non plus, car sa mâchoire inférieure en tombe lorsqu'il m'aperçoit. Je glousse. Il me lance un clin d'œil.

— Bonsoir, belle inconnue. Ça vous dirait de venir prendre un verre chez moi ?

Je sautille jusqu'à lui et pose mes lèvres sur les siennes en faisant bien attention à ne pas le souiller de gloss rosé.

— Avec grand plaisir ! On y va ?

— C'est parti ! En passant, tu es à tomber, ce soir.

— Merci, je te retourne le compliment.

— N'oublie pas ton cadeau.

— Mince ! Oui, ça aurait été bête... vu le temps que ça m'a pris de le trouver.

Je file chercher le paquet, puis nous quittons l'appartement.

Lorsque nous arrivons à destination, nous apercevons de nombreux véhicules déjà stationnés devant la demeure des Lacour. Maxime se gare un peu à l'écart pour que nous ne soyons pas trop ennuyés lorsque nous partirons. Je ne peux m'empêcher de sourire en voyant la déco extérieure. Anna a encore une fois vu les choses en grand. Mais je ne m'attendais pas à moins venant d'elle. Je n'ose imaginer l'intérieur ! Des ballons et des guirlandes lumineuses décorent la façade qui ressemble à cet instant à un arbre de Noël clignotant.

À peine mon doigt s'est-il posé sur la sonnette qu'une furie aux boucles flamboyantes vient nous ouvrir. Elle se jette dans mes bras comme si cela faisait une éternité que nous ne nous étions pas vues. Anna est resplendissante dans une robe en soie vert tendre et mauve. Son visage respire la gaieté, ce qui me remplit de joie.

— Entrez, tous les deux ! Vous tombez à pic, il commence à y avoir de l'ambiance.

Elle nous débarrasse de nos manteaux, qu'elle range soigneusement dans le placard de l'entrée, et nous pousse vers le séjour où le mobilier a été déplacé pour la circonstance, afin d'offrir un grand espace ouvert aux danseurs. Un DJ est présent pour l'occasion. Deux serveurs se promènent parmi les invités pour proposer cocktails et petits-fours. Maxime écarquille les yeux et me lance un coup d'œil entendu. Je ricane.

— Tu apprendras qu'Anna ne fait jamais les choses à moitié.

— Oui, je vois ça, marmonne-t-il.

Nos yeux papillonnent de droite à gauche, ne sachant plus où se poser tant Anna s'est surpassée niveau déco. Le thème de la soirée est, sans doute aucun, « la plage ». À l'approche de l'hiver, on se retrouve tout à coup plongés dans une ambiance estivale, ce qui fait un bien fou au moral. Faux cocotiers, sable, colliers de fleurs et coquillages, mouettes et crabes factices posés de-ci de-là, et j'ai même l'impression qu'un parfum d'ambiance à la senteur iodée est diffusé dans la maison. Qui plus est, les morceaux choisis par le DJ font très « musique des îles », ce qui contribue à rendre l'atmosphère légère et détendue. Les invités

ne peuvent s'empêcher de se trémousser au rythme de ces mélodies entraînantes, des colliers de fleurs autour du cou. On peut dire que la bonne humeur est au rendez-vous !

En parcourant la foule des yeux, je remarque bon nombre de personnes qui me sont familières. Il y a aussi bien des membres de la famille Lacour que des amis ou encore des étudiants de la fac. Au bas mot, je dirais qu'il y a une bonne soixantaine de convives. Sa main emprisonnée dans la mienne, j'emmène Maxime commander des piña colada auprès d'un barman installé dans un coin de la pièce, puis nous allons saluer tous ceux que je connais plus ou moins et en profite pour présenter mon fiancé, ce qui ne manque jamais de me faire rosir de fierté. À un moment donné, je remarque Paul adossé seul contre un mur, en train de boire et de me dévisager ouvertement et froidement. Un frisson glacé me parcourt l'échine, mais je préfère ne pas y prêter attention et, surtout, je n'ai pas franchement envie d'aller à sa rencontre.

Maxime et moi finissons par échouer aux côtés de Romain qui semble perdu parmi toute cette foule. Ce dernier paraît soulagé d'avoir trouvé des visages connus avec qui bavarder. Je laisse les garçons parler tranquillement rugby tandis que je me dandine, malgré moi, ne pouvant résister aux musiques rythmées. Au bout de quelques minutes, Anna nous rejoint, essoufflée.

— Alors ? me hurle-t-elle dans les tympans. Ça déchire, hein ?

Je m'esclaffe. *Ça, c'est le moins qu'on puisse dire !* Elle m'attire sur la piste de danse, sous les regards ahuris et un peu moqueurs de nos amoureux et nous nous trémoussons toutes les deux en riant.

Le début de soirée se passe ainsi sous les meilleurs auspices, dans la joie et la gaieté. S'agissant d'un cocktail dînatoire, nous n'avons pas besoin de nous attabler. Chacun s'en va butiner les petites douceurs salées et sucrées qui nous sont proposées sur des tables sur tréteaux ou se contente de se laisser tenter par la nourriture apportée dans des plateaux par les serveurs. Anna et moi faisons ainsi des allées et venues entre le buffet et la piste de danse. Je suis heureuse qu'elle ait décidé de maintenir cette fête malgré les événements de ces derniers jours. Je retrouve ma meilleure amie, joyeuse et insouciant et je dois avouer aussi que faire un peu ma folle me fait un bien fou !

À bout de souffle, je finis par rejoindre Maxime qui me dévore du regard. Il

me propose un nouveau cocktail que je m'empresse de siroter, assoiffée.

— Tu n'essaierais pas de me soûler par hasard ?

— Moi ? me dit-il d'un air faussement innocent.

Il me lance un clin d'œil qui ne manque pas de me faire glousser comme une dinde. Tout à coup, les lumières s'éteignent et le traditionnel « joyeux anniversaire », version des tropiques, s'échappe des enceintes. Tous les regards convergent vers une énorme pièce montée sur laquelle trône un « 24 » multicolore, entouré de bougies scintillantes. Les deux serveurs posent le gâteau au milieu du buffet et Anna s'empresse d'aller se placer juste derrière. Des flashes la mitraillent quelques secondes durant lesquelles elle tient la pose, elle qui a toujours adoré jouer les stars. Je jubile de la voir aussi heureuse. Sitôt la chanson finie, elle prend une grande inspiration et souffle ses bougies sous les applaudissements de toute la salle.

Mon regard glisse quelques instants dans la pièce pour venir se poser sur Paul qui semble attendri par le spectacle. Comme s'il avait senti mes prunelles braquées sur lui, il détourne les yeux puis me fixe ouvertement, ironiquement, passionnément... Je me détourne précipitamment, le souffle court, mal à l'aise. Les lumières se rallument et Anna entame un discours de remerciement avant la traditionnelle ouverture des cadeaux, qui risque de lui prendre un bout de temps, vu la quantité astronomique de paquets disposés sur une table.

— Merci à vous tous d'être ici ce soir pour fêter mes 24 ans. Je n'aurais pu rêver meilleure façon de célébrer mon anniversaire qu'entourée de ma famille et de mes amis. Et même si l'organisation et les préparatifs ont failli, à plusieurs reprises, me rendre chèvre, ça valait le coup ! Je souhaiterais faire une mention toute spéciale à ma meilleure amie, Marion, qui a supporté sans râler tous mes petits caprices au cours des dernières vingt-quatre heures.

Je ne peux m'empêcher de rougir, car, contrairement à Anna, je n'aime pas être le centre de l'attention, et là, tout un tas de personnes me fixe. J'entends Maxime ricaner devant mon embarras. Je pose un escarpin, mine de rien, sur son pied et appuie de toutes mes forces. Il étouffe alors un juron qui me rend hilare à mon tour. Bien fait pour lui !

Anna clôt sa petite allocution et se décide enfin à ouvrir ses cadeaux. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle est gâtée ! Des bijoux, vêtements, sacs à

main, chèques cadeaux. Lorsqu'elle s'empare de mon paquet, j'ai tout à coup le trac. Et si ça ne lui plaisait pas ? Vu tout ce qu'elle vient de recevoir, le mien risque de lui paraître ridicule... Lorsqu'elle soulève le couvercle et lit la carte inscrite à l'intérieur, son visage se décompose. Elle me cherche alors, les yeux soudain embués, et vient à ma rencontre pour me prendre dans ses bras.

— Moi aussi, je t'aime, me chuchote-t-elle. Et moi aussi, je serai toujours là pour toi. Merci pour ce cadeau, je le garderai toute ma vie.

— Il te plaît ? Tu es sûre ?

— Je serais folle de ne pas l'aimer.

À mon tour, je ne peux empêcher mes yeux de s'emplier de larmes. Je lui ai offert un bracelet en argent que j'ai déniché dans une boutique du vieux Rennes. On dirait une sorte de petite goutte, il s'agit en fait d'un pendentif en deux parties qui représente la moitié du symbole de l'infini, derrière lequel j'ai fait graver :

*Anna ∞ Marion*

*Une meilleure amie,*

*c'est pour la vie.*

Je possède l'autre bracelet avec l'autre moitié du symbole à mon poignet. Maxime et Romain nous observent, goguenards et un poil moqueurs. Mais je ne me formalise pas : Anna aime mon cadeau, c'est le principal.

La fête a repris et bat son plein. Le DJ est hyper doué, car il parvient à faire danser indifféremment les diverses générations présentes. Maxime et Romain continuent à se moquer de nous alors que nous admirons nos breloques jumelles. Ils reluquent nos bracelets tout en lançant des vannes du genre : « Si ça continue comme ça, elles vont se pacser », ou « On va peut-être les laisser seules, toutes les deux, on voudrait pas déranger ». Anna leur lance alors un regard furibond :

— Eh, les garçons, vous allez nous lâcher la grappe, oui ? Si vous ne cessez pas immédiatement, je vous jure que je demande à mon frère de monter chercher son fusil de chasse pour vous faire danser la gigue ! Ce sera à notre tour, à Marion et moi, de nous moquer.

Ils se regardent puis s'esclaffent, pas du tout impressionnés par les menaces de ma meilleure amie apparemment. Ils ont tort... Tout à coup, une alarme retentit dans ma tête. Les paroles d'Anna résonnent en moi, faisant leur chemin dans mon esprit quelque peu déconnecté.

— Paul a une arme à feu ? lui demandé-je, curieuse d'en savoir plus sur le sujet.

— Euh... c'est juste pour le tir. Tu ne te souviens pas ? Il adorait partir avec papa quand il était plus jeune au centre d'entraînement. Il a même gagné des prix au ball-trap. Il était hyper doué pour atteindre des cibles pourtant très éloignées.

C'est là, à cet instant précis, que je suis prise de cette certitude : c'est Paul... c'est lui... le tueur. Lui qui a assassiné Rudy. Cela me semble encore plus évident au vu des événements des derniers jours. Tout s'éclaire à présent. Son comportement de ces derniers mois. Sa dépression.

Le souffle court, l'horreur de la situation m'apparaît clairement. Mes yeux partent à sa recherche et le trouvent, non loin, en train de m'observer. Lorsque nos regards se croisent, je sais déjà qu'il a compris.

Je dois lui parler. Je ne peux pas me contenter de cette révélation. D'une voix éteinte, je m'excuse auprès de mes compagnons.

— Ça ne va pas, ma chérie ? s'inquiète Maxime. Tu es toute pâle. Tu veux que je t'accompagne aux toilettes ?

— Non, surtout pas. Je crois que j'ai bu trop de cocktails. Reste là. Je reviens.

Je m'éclipse et, alors que je passe tout près de Paul, je lui lance :

— Suis-moi, Paul.

Voilà. Les dés sont jetés. Je n'attends même pas de savoir s'il m'emboîte le pas ou non. Je *sais* qu'il va le faire.

Je me dirige vers le grand bureau bibliothèque de Bernard, ma pièce favorite de la maison, dont les murs recouverts d'étagères, l'énorme bureau en chêne massif, les vieux fauteuils en cuir et l'odeur de vieux livres contribuent à créer cette ambiance propice à la détente, là où je sais que personne ne viendra nous

déranger. Une fois à l'intérieur, je fais volte-face. Les battements désordonnés de mon cœur se répercutent jusque dans mes tympanes. Les bras serrés le long de mon corps, les poings fermés, je peine à me calmer.

— Madame voulait me voir ? commence-t-il avec ironie.

— Paul, lancé-je d'une voix posée. Il faut que je te pose une question.

— Oh, mais ça a l'air sérieux, dis-moi.

Il s'approche de moi, plus que je ne l'aurais souhaité, mais j'essaie de ne rien laisser paraître de mon malaise dû à sa proximité. Je dois lever la tête, car il est beaucoup plus grand que moi.

— Tu ne veux pas t'asseoir ? lui proposé-je pour ne plus me sentir dominée par lui.

— Oh, madame est trop bonne de m'offrir un siège chez moi.

— Arrête ça, Paul !

Il n'aura pas fallu longtemps pour qu'il m'exaspère.

— Je suis très bien là où je suis, je te remercie ! reprend-il d'une voix plus dure en s'approchant encore de moi.

Son corps n'est plus qu'à quelques centimètres du mien et je lutte contre un mouvement instinctif de recul.

Nous nous défions du regard. Je ne sais comment aborder le sujet. Tout à coup, ses yeux descendent vers mes lèvres, puis détaillent ma silhouette avant de revenir à moi. Son expression a changé, elle se fait plus tendre.

— Tu es vraiment très belle, ce soir, reprend-il d'une voix douce.

Je suis quelque peu déstabilisée par ce soudain changement d'humeur.

— Merci, bredouillé-je.

— C'est sincère. J'aurais tellement aimé que tu sois à mon bras, plutôt qu'au sien.

Il penche son visage vers le mien et me caresse la joue de son index.

— Pour moi, tu as toujours été spéciale, celle pour qui j'...

— Paul ! le coupé-je sèchement, ne voulant pas en entendre plus. J'ai besoin de savoir... Est-ce que c'est toi qui as tué Rudy ?

Son expression n'est même pas étonnée, comme s'il attendait que je lui pose cette question depuis des lustres.

— Bien sûr que c'est moi. Qui d'autre ?

Et là, mon univers s'écroule. Mes yeux s'écarquillent, la pièce tourne autour de moi. Je ne sais plus où je suis, pourquoi je suis là. Tout ce qui compte, ce sont les mots qu'il vient de prononcer. Parce qu'ils signifient tellement...

— Mais pourquoi ? Pourquoi tu as fait une chose pareille ?

Je reconnais à peine ma voix – habituellement posée – alors que des sons suraigus franchissent mes lèvres. Je me sens coupable. Et si triste...

— Il devait payer, Marion. Pour ce qu'il t'a fait.

Il semble si démuni face à moi. Il est abattu, et pourtant, il me contemple avec des yeux pleins d'amour.

— Alors, tu l'as tué, chuchoté-je des larmes dans les yeux.

— Oui. C'était la seule solution.

Son visage prend un air furieux.

— Il t'a violée, ce porc ! Trop longtemps qu'il vivait librement, en toute impunité, sans être inquiété par qui que ce soit. Et il ne s'est pas arrêté à toi. Il a continué ensuite.

Ma gorge se serre à ces paroles. Un sentiment de culpabilité familial s'empare de moi. *Oui... je le sais*. Et c'est entièrement ma faute. Si je l'avais dénoncé, peut-être que...

— Il s'en est pris à d'autres filles au cours des dernières années.

— Comment le sais-tu ?

— Crois-moi. J'ai mené ma petite enquête.

Le ciel me tombe sur la tête. C'est moi qui ai provoqué tout ça. Je ravale les larmes qui menacent de déborder. Je pleurerai plus tard. Pour le moment, il faut que je prenne une décision. Nos vies en dépendent. Notre avenir. Se peut-il que je fasse comme si je ne savais pas ? Pourrai-je vivre avec ce poids sur la conscience ?

Je le dévisage un court instant.

— Il faut que tu te rendes à la police, l'imploré-je alors du bout des lèvres.

— Jamais. Si je fais ça, ma vie est finie.

Je ne parviens pas à déglutir tant ma gorge se serre. En cet instant, je voudrais juste pouvoir me réfugier dans mon lit pour y verser toutes les larmes de mon corps et ne plus avoir à penser à cette histoire. Mais je ne peux pas fermer les yeux. Je dois affronter la réalité.

— Dans ce cas, tu ne me laisses pas le choix.

Il saisit mon poignet, me supplie du regard.

— Marion, ne fais pas ça ! Je t'aime tellement...

Je sonde ses prunelles quelques instants durant, à la recherche d'une trace d'humanité dans toute cette folie. Je comprends à cet instant que, s'il a fait ça, c'est parce qu'il pense que c'est à cause de Rudy que je ne suis jamais sortie avec lui. Alors que ça n'a rien à voir. Ou... Peut-être que si, je ne sais plus. Je libère brusquement mon bras et m'échappe de cette atmosphère suffocante. Je cours comme si ma vie en dépendait.

Alors que je déboule comme une furie dans le corridor de l'entrée, deux bras enserrent ma taille. Maxime. J'en pleurerai presque de soulagement.

— Qu'est-ce qui se passe ? me presse-t-il d'une voix dure.

— Maxime, dis-je en peinant à contenir mes sanglots. Il faut qu'on parte. Tout

de suite.

Il acquiesce d'un hochement de tête, retrouve nos manteaux dans le placard et nous sortons dans la nuit, sans dire au revoir, comme des voleurs.

Sitôt installés dans l'habitacle familial et réconfortant de l'Audi, il se tourne vers moi :

— Maintenant, tu me racontes exactement ce qui t'arrive.

Je suis dans tous mes états, et c'est en quelques phrases décousues et hachées que je lui raconte ce que je viens d'apprendre. Maître de lui, Maxime pose alors les mains sur le volant et regarde devant lui, les yeux dans le vague, en soupirant. Nos attitudes face à la situation sont deux parfaits contraires, ce que j'ai du mal à comprendre. Je fronce les sourcils, soupçonneuse.

— C'est bizarre... Tu n'as pas l'air étonné. Tu... tu savais ?! hurlé-je.

Il se tourne vers moi et me fixe :

— Oui. Ce que je te cache depuis tout ce temps, qui t'a plus d'une fois fait douter de moi, c'était ça. Puisque c'est le soir des révélations, autant te raconter ce que je sais une bonne fois pour toutes.

Il se passe une main nerveuse dans les cheveux, puis reprend :

— Ç'aurait pu être moi, Marion. Je faisais suivre cette merde par l'un des enquêteurs de mon père quand c'est arrivé.

— Qu... quoi ? Comment ça l'un des enquêteurs de ton père ? C'est quoi cette histoire ?

— Tu sais que mes parents fabriquent des armes. Et, régulièrement, quand il s'agit de nouveaux clients qui souhaitent passer commande, mon père fait appel à des personnes de confiance pour se renseigner sur eux, savoir s'il ne s'agit pas de crapules. Tu sais que mes parents ont toujours mis un point d'honneur à vendre leurs produits uniquement à des collectionneurs ou des amateurs d'armes, mais jamais à des organisations criminelles. C'est pour ça qu'ils ont besoin de se renseigner d'abord.

— OK, j'ai compris. Continue, s'il te plaît.

— Donc, j'avais demandé à Francisco, l'une de ces « personnes de confiance », de surveiller ce salopard. Le jour où tu as rencontré mes parents, j'avais reçu un appel, tu te souviens ?

— Oui... Tu étais contrarié, je me rappelle. Mais tu n'avais rien voulu me dire.

— Il s'agissait de Francisco. Il venait juste de retrouver sa trace et voulait savoir ce qu'il devait faire. C'est pour ça que j'étais soucieux. Je n'avais pas encore décidé jusqu'où j'étais prêt à aller... Dans un premier temps, je me suis donc contenté de le faire suivre. Quand tu m'as révélé ce qu'il t'avait fait subir, j'étais tellement hors de moi que je voulais qu'il paie. Pour tout te dire, aujourd'hui encore, je ne sais pas ce qui se serait passé. Mais, le fait est que je n'ai pas eu besoin de trop y réfléchir. Francisco a tout vu. Le fameux soir où c'est arrivé, il m'a appelé en panique. Il avait vu Rudy se faire tirer comme un lapin sous ses yeux par un homme brun d'une vingtaine d'années, d'allure sportive, qui semblait issu d'un milieu aisé. Cette description, ç'aurait pu être moi. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre de qui il s'agissait.

— Et tu n'as parlé de ça à personne ? Tu te rends compte ?!

— Si... J'en ai parlé à mon père. Je ne savais pas quoi faire. Il m'a conseillé d'agir comme si je n'étais au courant de rien. Je dois reconnaître que mes intentions n'étaient pas des plus avouables en le faisant suivre.

C'en est trop. Je ne parviens plus à réfléchir correctement. Les cocktails que j'ai bus ne m'aident certes pas à rassembler mes idées. Je ne trouve rien à dire.

Alors, c'était ça qu'il me cachait depuis tout ce temps. J'étais sûre qu'il en savait plus sur ce meurtre que ce qu'il avait bien voulu admettre. Dois-je être en colère contre lui de ne pas m'en avoir parlé ? Comment aurais-je réagi ? Il a fait ça pour me protéger. Que faire ? Avertir la police ? Je suis face à un dilemme qui pourrait impacter toute ma vie. Jamais Anna ne me le pardonnerait si je dénonçais son frère à la police. Et, je crois que je n'y survivrais pas si elle me privait de son amitié.

Maxime démarre finalement, un silence lourd s'est installé entre nous.

Je ne réagis plus. Je suis comme anesthésiée.

# 18

Quelques jours ont passé depuis l'anniversaire d'Anna. Dès le lendemain, il m'a fallu justifier auprès d'elle notre départ précipité, à Maxime et moi, lors de sa fête. Je n'ai eu qu'à m'excuser en évoquant un état d'ébriété avancé, qui m'avait conduite jusqu'aux toilettes afin d'y vomir tripes et boyaux, pour qu'elle ne cherche pas à en savoir plus. D'après elle, sa soirée aura au moins eu un effet positif : sans qu'elle sache vraiment comment ni pourquoi, son frère a décidé de se reprendre en main. Il lui a déclaré avoir enfin réalisé qu'il devait passer à autre chose, que son obsession pour moi ne lui apporterait jamais rien de bon. Elle semble ravie de ce déclic aussi soudain qu'inespéré. Et moi donc !

Notre petite routine a repris son cours. Ma rouquine est revenue à la fac, pour mon plus grand plaisir, encore plus exubérante et pleine de vie qu'avant. Nous avons un nouveau professeur de gestion de projet très sympathique, au look de geek et qui a tendance à rougir dès qu'on lui adresse la parole. C'est d'un tordant ! Anna s'en donne à cœur joie.

Tout irait bien si mes pensées ne revenaient pas inlassablement au même sujet de préoccupation. Maxime veut que j'oublie toute cette histoire, les révélations de Paul, que je fasse comme si je ne savais pas. Mais je n'y arrive pas. Je ne peux m'empêcher d'en vouloir à mon fiancé de m'avoir caché pendant des mois qu'il connaissait le meurtrier de Rudy. Il a beau dire que c'était uniquement pour me protéger, et même si je comprends en partie ses motivations, j'aurais préféré qu'il s'ouvre à moi.

Maxime est encore une fois chez ses parents. Il y est très souvent ces derniers temps. Il me dit qu'il doit régler des affaires avec son père. Je sens que quelque chose se trame encore dans mon dos, je ne sais pas pourquoi... Je lève les yeux au ciel.

C'est dans cet état d'esprit plutôt mitigé que je quitte l'appartement et prends

la direction du Pain d'antan. Là-bas, au moins, l'atmosphère est chaleureuse et mes pensées me laissent un peu de répit.

Nous sommes vendredi soir. Lorsque je pénètre dans le restaurant, je suis assaillie par des effluves appétissants. Mme Dujardin est du côté de la caisse, Tiphaine s'active déjà près des tables. Je pousse un soupir de bien-être. Il y a des lieux comme ça, rassurants, qui vous procurent un sentiment de sécurité, d'apaisement. Peu importent les hauts et les bas, les aléas de la vie.

— Bonsoir, Carole, lancé-je en me précipitant vers elle pour la saluer.

Son visage s'illumine à ma vue.

— Comment vas-tu, ma petite ?

— Très bien, comme toujours.

Je me dirige ensuite vers la serveuse pour lui faire un coucou rapide avant d'aller me préparer aux vestiaires. Et je la trouve rayonnante.

— Oh, Tiphaine. Tu es radieuse !

Elle rougit à cette remarque.

— Euh... merci. Je suis heureuse, c'est tout.

Je l'observe un instant, mais voyant son embarras, je la laisse vaquer à ses occupations et vais enfilez mon tablier.

Attablés tous les cinq dans la cuisine, nous parlons de mon départ à Londres qui approche à grands pas.

— Elle va se prendre pour la reine d'Angleterre quand elle va rentrer, me charrie Omar. Madame *The Queen*, plaisante-t-il en m'adressant une courbette.

Je ricane.

— Comment allez-vous faire pendant mon absence ? demandé-je à Jacques.

— Oh, ne t'en fais pas pour ça, jeune fille. Nous recevons un petit intérimaire très motivé pendant les trois semaines de ton stage.

Tout au long du repas, alors que le sujet se focalise sur les stars que je risque de rencontrer là-bas, j'assiste, ahurie, à un petit manège qui me laisse pantoise. Omar et Tiphaine ne cessent de s'échanger des œillades gênées. *Alors, ça y est... tous les deux ?* Et je n'ai même pas été mise au courant ! J'attends que chacun se lève et rejoigne son poste pour suivre, mine de rien, mon confident de toujours.

— Crache le morceau, mon bonhomme !

Il sursaute et se retourne, une main sur le cœur.

— Put..., visage pâle ! Ça t'arrive souvent de ficher une frousse bleue aux gens ? Tu te prends pour un Sioux ou quoi ? Je t'ai même pas entendue approcher.

Je souris, fière de moi.

— Essaie pas de noyer le poisson, Omar ! Tiphaine et toi, ça dure depuis quand ?

Il me dévisage tout d'abord, interloqué, puis il m'offre son fameux sourire qui ferait fondre n'importe qui.

— On peut rien te cacher à toi. Ben...

Non... Ça doit être sérieux, il est embarrassé !

— En fait, ça fait pas très longtemps. Cette nana, j'en suis dingue. Elle a fait chavirer mon petit cœur.

Je pousse un cri strident et me précipite dans ses bras. Je suis tellement heureuse pour eux. Je l'entends ricaner et m'écarte de lui pour l'observer, un sourcil levé.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu ris ?

— Allez, allez... Pas besoin de me sortir le grand jeu. Je sais bien que tu es folle de moi, mais je peux plus rien pour toi. Je suis pris maintenant.

Je lève les yeux au ciel.

— C'est ça, l'espoir fait vivre.

Avant de retourner en salle, je murmure, sérieuse :

— Tu seras gentil avec elle, hein ?

— Moi ? Je suis un gentleman, blondinette. Et puis, avec cinq sœurs qui me serinent à longueur de temps que les mecs sont des pourris, j'ai plutôt intérêt à bien me comporter.

Il me lance un clin d'œil et je m'éclipse, heureuse pour lui.

Lorsque je rentre, fourbue, peu avant 23 heures, Maxime est assis sur le canapé devant un match de rugby. Son visage s'éclaire lorsque ses yeux se posent sur moi.

— Ah... voilà la femme de ma vie !

Je me débarrasse de mes affaires dans l'entrée et file vers lui, un sourire accroché aux lèvres.

— Ça a été ce soir au restaurant, ma chérie ? Pas de mains baladeuses ?

— Non, pas ce soir, rétorqué-je exprès pour le faire grincer des dents.

Il sait que ça arrive et cela a le don de le rendre nerveux. Je le rejoins sur le canapé et l'embrasse tendrement, heureuse de retrouver la chaleur de ses bras.

— Tu sais quoi ? reprends-je.

— Quoi ?

— Omar et Tiphaine sortent ensemble !

— Ah bon, réplique-t-il acerbe, il a enfin compris qu'il n'avait aucune chance avec toi ?

— Maxime...

— Tu sais quoi ? me lance-t-il à son tour.

— Quoi ?

Il prend quelques instants pour réfléchir à ce qu'il va me dire.

— Tu es au courant que je vois souvent mes parents, en ce moment. Mon père, surtout.

— Oui...

J'ai l'impression de marcher sur des œufs.

— En fait, j'ai pris une grande décision.

Il m'observe, indécis. Je me demande vraiment ce qu'il va m'annoncer.

— Je t'écoute.

Il se racle la gorge puis se lance :

— Il s'agit de deux grandes décisions, à vrai dire.

— OK...

— La première, après mûre réflexion, je crois qu'il est important que j'intègre l'entreprise familiale.

— Qu... quoi ?!

J'ouvre de grands yeux ronds et le dévisage, ébahie. Il se passe une main dans les cheveux, embarrassé.

— Mais... mais, tu n'aurais pas pu m'en parler ? Je veux dire... depuis quand tu envisages ce revirement de carrière ? Tu semblais tellement contre.

— Je ne voulais pas t'en parler avant d'être totalement sûr d'avoir pris la bonne décision. J'ai compris que j'avais un héritage familial sur les épaules et que je ne pouvais pas simplement lui tourner le dos pour me consacrer à ma passion. Car, l'histoire, tout comme les polars, j'en suis conscient maintenant, est une passion. J'ai donc pris la décision d'interrompre mon année universitaire. Ça ne sert à rien d'aller jusqu'au bout sachant que ça ne débouchera nulle part. Le point positif, c'est que je pourrai rester avec toi toute la durée de ton stage sans

craindre de rater trop de cours.

Je suis estomaquée.

— Tu es sûr que c'est ce que tu souhaites ?

— Oui, j'y ai beaucoup réfléchi. Mes parents comptent sur moi.

— Bon. Si c'est vraiment ce que tu veux... Et la deuxième décision ?

— Elle concerne Paul.

— Paul ? Mais qu'est-ce que Paul vient faire là-dedans ?

— Pour tout te dire, j'ai l'impression d'avoir une dette envers lui. Certes, on ne s'est jamais entendus, lui et moi. Mais ce qu'il a fait... comme je te l'ai déjà dit, ç'aurait pu être moi. Il m'a en quelque sorte facilité les choses en me prenant de vitesse. Ce qu'il a fait, ça m'avait traversé l'esprit. Aujourd'hui, cette pourriture est morte et j'ai la conscience tranquille. Paul a sombré dans la dépression pour avoir fait ce que j'aurais dû faire. Dans le fond, je lui en suis reconnaissant. Sans compter que je lui ai aussi cassé la figure il y a quelques mois alors que, dans sa situation, j'aurais fait la même chose.

— Donc... Qu'essaies-tu de me dire, Maxime ? Viens-en au fait, s'il te plaît.

— Après m'être renseigné, j'ai découvert qu'il s'y connaissait très bien en armes et aussi qu'il avait fait des études poussées en économie. Sachant qu'il ne fait rien depuis plusieurs mois, j'ai pensé qu'il était dommage de ne pas exploiter son potentiel et qu'il ferait une recrue de premier ordre pour les entreprises Lafarge.

— Tu es en train de me dire que, non seulement tu abandonnes tes études pour travailler dans les armes, mais en plus, tu veux y travailler avec Paul, qui est un assassin pas très stable psychologiquement ?

— Euh... oui, c'est bien ça.

— Tu lui en as déjà parlé ?

— Oui, je lui en ai touché deux mots et il avait l'air intéressé.

— Alors, tout va très bien ! répliqué-je à la limite de sombrer dans la folie.

Le match de rugby vient de se terminer. Maxime zappe et nous nous concentrons tous deux sur l'écran.

*Quand je vais dire ça à Anna...*

# Épilogue

Allongée sur le lit, je viens de terminer ma énième lecture du *Crime de l'Orient-Express*. Songeuse, je regarde vers le plafond. C'est la première fois que ce roman trouve un tel écho en moi.

Depuis quelques semaines, je me sens déprimée. Je ne parviens pas à passer à autre chose. Je n'arrive pas à me décider sur la chose à faire. Ma conscience ne cesse de revenir à la charge. Les cauchemars ne me laissent aucun répit.

Et là, c'est comme si ce livre m'apportait enfin la réponse que j'espérais tant sur un plateau d'argent : de toute sa carrière, c'est la première fois qu'Hercule Poirot ne dénonce pas les coupables, bien qu'il sache pertinemment de qui il s'agit. Pourquoi ? Parce que sa conscience lui interdit de le faire. La victime était en fait un bourreau, et la justice a été rendue par ses victimes qui se sont érigées en juges puis, à leur tour, en bourreaux.

Mes bagages sont déjà faits. Maxime et moi partons demain pour Londres dans le cadre de mon stage. C'est une nouvelle aventure qui commence pour nous. J'espère que ce voyage m'aidera à oublier les sombres pensées qui ternissent mon sommeil. Et que j'apprendrai à vivre avec tous ces secrets.

Je ne sais pas pourquoi, je sens que la vie avec lui ne va pas être de tout repos...

Demain, nous filons à l'anglaise, destination l'hôtel du Nil...

**FIN**

# Remerciements

Lorsque s'achève l'écriture d'un roman, il y a toujours tout un tas de personnes à remercier.

Celui-ci ne fera pas exception à la règle !

Merci à mon cher mari dont l'imagination débordante m'est toujours indispensable quand j'écris des histoires. Un jour, promis, on écrira un livre à quatre mains.

Merci à Mélissa, Dorinne et Chrystelle, mes bêta-lectrices : vous assurez, les filles ! Merci pour vos retours et vos critiques toujours constructives. Je vous adore !

Merci à Vinciane, Auriane, Lucile, Déborah, Charlotte, Audrey, Elodie. Votre soutien depuis le début me fait chaud au cœur.

Merci à mes parents, Sylvie et Jean-Michel.

*The last but not the least*, merci à vous, chers lecteurs. J'espère que l'histoire de Marion et Maxime vous a plu. Vous pouvez me suivre sur Facebook et Instagram afin de tout connaître de mon actualité, mais aussi, et surtout, pour que l'on puisse échanger. Je suis toujours très friande de vos retours et de vos impressions !

Je vous donne rendez-vous très prochainement...

# TEENLIPS COLLECTION

AUX ÉDITIONS LIPS & CO.



[lipsandcoboutique.com](http://lipsandcoboutique.com)

---



[Teenlips](https://www.facebook.com/Teenlips)

---



[teenlipseditions](https://www.instagram.com/teenlipseditions)

---



[@TeenlipsE](https://twitter.com/@TeenlipsE)

---



[teen.lips](https://www.snapchat.com/add/teen.lips)

---



[Lips & Co](https://www.youtube.com/Lips%20%26%20Co)

---



[Lips & Co](https://www.pinterest.com/Lips%20%26%20Co)

[{1}](#) « *Fillette* », en espagnol dans le texte.

[{2}](#) Service régional de police judiciaire.

[{3}](#) Langues étrangères appliquées.

[{4}](#) Ces trois personnages sont les incarnations du « vil séducteur » dans la littérature classique : *Don Juan* chez Molière, *Casanova* dans ses propres écrits et *Valmont* chez Choderlos de Laclos.

[{5}](#) Série télévisée populaire.